

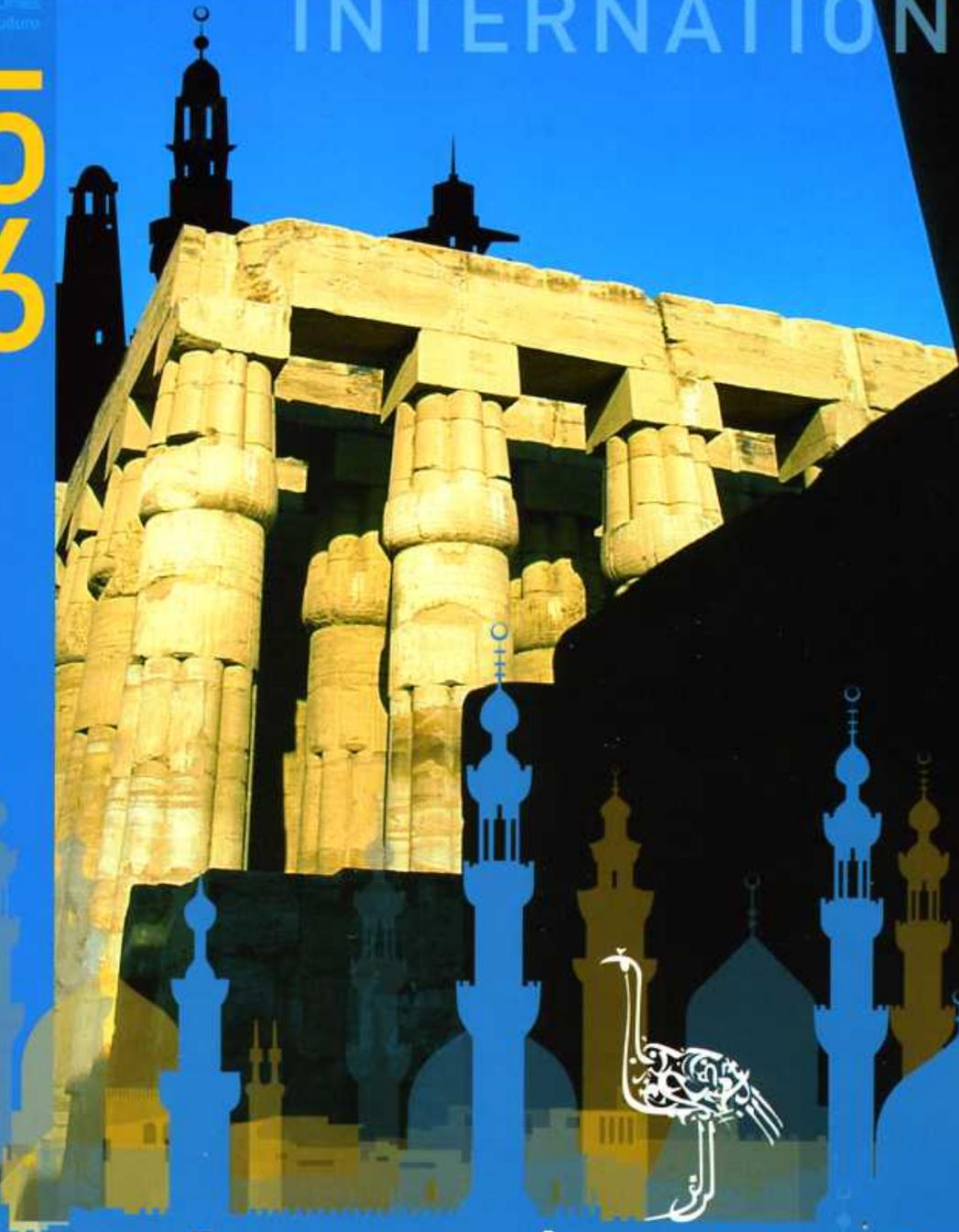


Organisation des Nations Unies
pour l'éducation, la science et la culture

museum

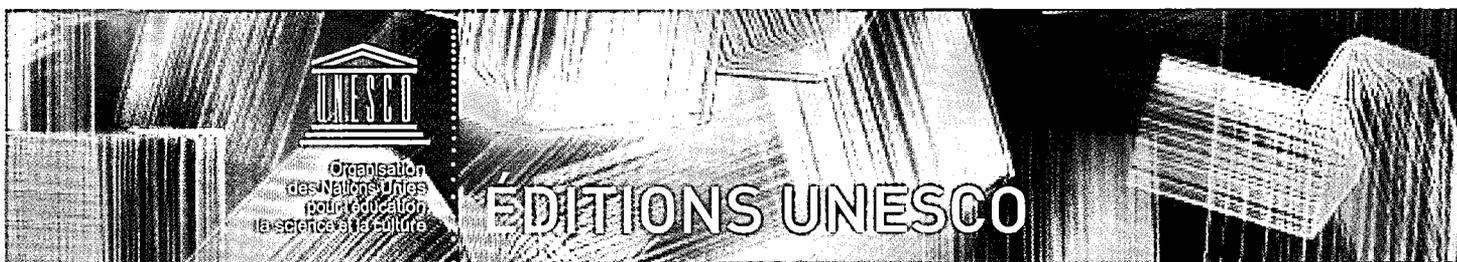
INTERNATIONAL

225
226



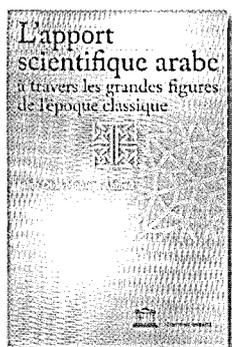
Paysages du patrimoine
en Égypte

MAI 2005
revue trimestrielle



D VIENT DE PARAÎTRE

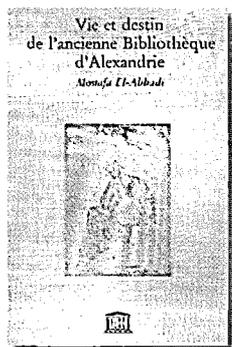
L'apport scientifique arabe à travers les grandes figures de l'époque classique



› L'âge d'or de la pensée arabe décrit dans cet ouvrage s'étendit sur plusieurs siècles et se traduit par un apport scientifique et technique particulièrement enrichissant pour le progrès humain. Il s'accompagna d'un esprit de tolérance et d'ouverture remarquable dans la recherche, l'assimilation et la diffusion du savoir. Ce livre aborde successivement les domaines de la philosophie, des mathématiques, de l'astronomie, des sciences physiques et naturelles, de la médecine et de la pharmacopée, des sciences géographiques et historiques.

Par Salah Ould Moulaye Ahmed
Collection Histoire plurielle, 2004, 274 pages, notes, bibliogr.,
illustrations en noir et blanc, 15,5 x 24 cm
ISBN 92-3-203975-3
19,80 €
Éditions UNESCO

Vie et destin de l'ancienne Bibliothèque d'Alexandrie



› Fruit de recherches d'une ampleur inégalée, cet ouvrage fait apparaître le rôle exceptionnel de la Bibliothèque d'Alexandrie dans la transmission de la civilisation gréco-romaine au cours des siècles. En se fondant sur un nombre exceptionnel de matériaux originaux, le professeur El-Abbadi brosse un tableau fascinant de l'histoire du Musée et de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie.

Par Mostafa El-Abbadi
Collection Mémoire des peuples
1993, 248 p., ill., notes, bibliogr., 11 x 18 cm
ISBN 92-3-202632-5
8,40 €
Éditions UNESCO

Pour commander, contactez : Jean De Lannoy - DL Services sprl
Avenue du Roi 202 - B 1190 Bruxelles, Belgique
Tél. : + 32 2 538 43 08
Fax : + 32 2 538 08 41
E-mail : jean.de.lannoy@euronet.be

ou

www.unesco.org/publishing
Paiement sécurisé





Organisation des Nations Unies
pour l'éducation, la science et la culture

museum
INTERNATIONAL

225-226
MAI 2005

COUVERTURE :

Composition graphique du patrimoine culturel égyptien représentant le Caire, « la cité aux 1000 minarets », et une vue des colonnes du temple de Louxor, un des nombreux vestiges de la grande civilisation pharaonique. Photo de Hisham F. Ibrahim.

© Marina Taurus



DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :
Mounir Bouchenaki

RÉDACTRICE EN CHEF :
Isabelle Vinson

ASSISTANTS DE RÉDACTION :
Atieh Asgharzadeh
Sandra Acao

TRADUCTION FRANÇAISE :
Myrto Konstantarakos

RÉVISION :
Unité française de traduction UNESCO

RÉDACTEUR :
Fawzy Abd El-Zaher (version arabe)

COMITÉ CONSULTATIF :
Amareswar Galla, AUSTRALIE
Nicholas Stanley-Price,
Directeur général, ICCROM, *ex officio*
Yani Herreman, MEXIQUE
Nancy Hudson, CANADA
Jean-Pierre Mohen, FRANCE
Stelios Papadopoulos, GRÈCE
John Zvereff, Secrétaire général
of ICOM, *ex officio*
Michaël Petzel, Président de l'ICOMOS,
ex officio
Tomislav Sola, RÉPUBLIQUE DE CROATIE
Shaje Tshiluilu, RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE
DU CONGO

COMPOSITION :
Gérard Prosper

IMPRESSION :
Imprimerie Jouve, 53100 Mayenne,
France

© UNESCO 2005
CPPAP n° 74565

Revue trimestrielle publiée par l'Organisation
des Nations Unies pour l'éducation, la science et
la culture. Museum International est une tribune
internationale d'information et de réflexion
sur les musées et le patrimoine international.
La version française est publiée à Paris ;
la version anglaise à Oxford ; la version arabe
au Caire.

I PAYSAGES DU PATRIMOINE EN ÉGYPTE

4 | ÉDITORIAL

6 | LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

Une nouvelle ère pour les musées égyptiens
Zabi Hawass | 7

Le Musée national de la civilisation égyptienne
Ayman Abdel Moniem | 24

Le Musée égyptien
Wafaa El-Saddik | 31

Le projet du Grand Musée d'Égypte : architecture et
muséographie
Yasser Mansour | 36

Les musées égyptiens oubliés
Fayza Hassan | 42

La musique égyptienne : tradition et « nouvelle tradition »
Latifa Fahmy | 49

Succès et aboutissements de la Campagne de Nubie
Anna Paolini | 55

ABONNEMENTS 2005

	1 numéro	4 numéros
Institutionnel	19,80 €	73,20 €
Individuel	19,80 €	42,70 €
Pays en développement :		
	1 numéro	4 numéros
Institutionnel	19,80 €	54,90 €
Individuel	19,80 €	27,40 €

Abonnements :
Jean DE LANNROY
Service abonnements
202, avenue du Roi
B-1190 Bruxelles, Belgique

61 | RECHERCHE ET POLITIQUES CULTURELLES

Recherche et projets de sauvegarde concernant
le patrimoine immatériel

Abmed Morsi | 61

Le rôle du musée de la Nubie au sein de la communauté

Ossama A. W. Abdel Meguid | 67

Le village planétaire du patrimoine : la contribution du
Centre de documentation sur le patrimoine culturel et
naturel (CULTNAT)

Fathi Saleh et Hala N. Barakat | 73

Recherche, valorisation et gestion du patrimoine sur
la rive gauche du Nil : autour du Ramesseum

Christian Leblanc | 79

Trésors de collections inconnues : exemples provenant
du site d'Helwan

Ali Radwan | 87

L'enseignement des sciences dans l'agenda de
la bibliothèque d'Alexandrie

Hoda S. Elmikaty | 92

La préservation, l'étude et la présentation des manuscrits
à la Bibliotheca Alexandrina

Youssef Ziedan | 100

111 | LE TISSU URBAIN

Introduction historique à l'architecture islamique
du Vieux Caire

Hossam Ismail | 111

Le patrimoine architectural et urbain de la vieille ville
du Caire partagé entre système séculaire de gestion
des fondations pieuses et normes internationales de
sauvegarde

Omnia Aboukorah | 120

Le patrimoine moderne au Caire : histoire et perspectives
actuelles

Galila El-Kadi | 129

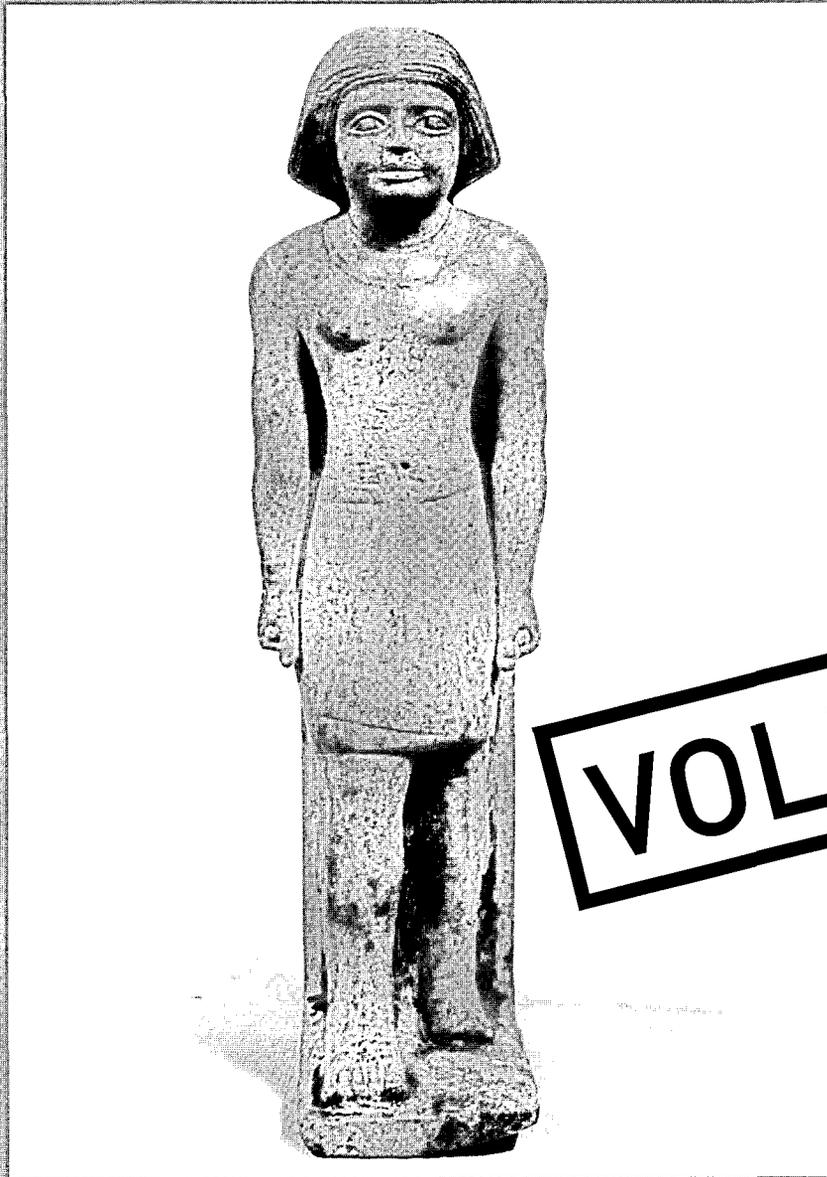
Aperçu des pratiques actuelles de conservation

Saleh Lamei | 136

142 | NOUVELLES DU PATRIMOINE NUMÉRIQUE :

L'engagement durable de constituer un patrimoine
numérique – les défis des milieux d'apprentissage pour
les institutions du patrimoine

Namir Anani | 142



© Bibliothèque Zeh Hayass

Statue de l'Ancien Empire provenant des fouilles
de Gizeh

Hauteur : 20,6 cm

Volée dans les réserves de Gizeh le 11 janvier 1993.

(Référence Interpol : 1993/7680)

Éditorial

Ce numéro de *MUSEUM International* à thématique régionale propose un parcours dans le paysage patrimonial de l'Égypte, tel qu'il se dessine depuis une dizaine d'années. Depuis le tremblement de terre de 1992 au Caire, on assiste à la croissance exponentielle de projets de nature à préserver et à valoriser le patrimoine de l'Égypte dans sa diversité historique, des vestiges pharaoniques et de l'Islam au patrimoine immatériel contemporain, ainsi que dans ses modalités d'exposition et de médiation, des musées de civilisation aux centres de documentation à haute capacité technologique.

Ce que nous souhaitons souligner en premier et qui ressort de ce panorama relativement complet est le caractère éminemment égyptien des informations qui nous sont livrées ici. Les auteurs du numéro sont tous des experts, des praticiens et des hauts responsables culturels égyptiens, à l'exception notable d'un archéologue français établi en Égypte depuis trente ans et d'un fonctionnaire de l'UNESCO. Ce fait résume toute l'intention intellectuelle du numéro, qui s'ouvre sur la contribution du Dr Zahi Hawass, secrétaire général du Conseil suprême des antiquités de l'Égypte.

La présentation du paysage patrimonial égyptien par des auteurs égyptiens a un double sens. Elle a d'abord valeur d'investigation dans des qualités de savoir différentes de celles issues d'une longue tradition, notamment archéologique, rattachée au passé colonial et à la capitalisation autour de ce moment. Le transfert programmé des collections du Musée égyptien de la place Tahrir (fondé par l'archéologue français Auguste Mariette), que présente ici sa directrice générale, le Dr Wafaa El-Saddik, et l'ouverture du Grand Musée d'Égypte au pied des grandes pyramides de Gizeh, dont les intentions sont résumées par son coordinateur général, le Dr Yasser Mansour, marquent symboliquement la rupture avec les conditions passées de production du savoir. Repenser l'organisation des collections d'art et d'histoire de l'Égypte ancienne est le signe d'une volonté affirmée de construire une vision diachronique de la civilisation de l'Égypte, englobant son passé pharaonique et son présent arabe. La portée politique de cette réappropriation de la production du savoir autour des objets se double donc, dans ce cas précis, d'une promesse d'ouverture sur la cohérence et sur la valorisation d'un passé restitué dans la continuité de son vécu local. Cette option signale une inflexion certaine dans la pratique patrimoniale au niveau national, en résonance avec les orientations prises au niveau international pour une intégration des catégories entre elles (entre culture et nature,

d'une part, et entre matériel et immatériel, d'autre part), ainsi que pour la restitution des liens de sens entre passé et présent. L'initiative du Centre de documentation sur le patrimoine culturel et naturel (CULTNAT), présentée par son fondateur, Fathi Saleh, et sa directrice adjointe, Hala Barakat, témoigne de l'ancrage institutionnel de cette option.

L'expérience issue du terrain égyptien permet aussi de réévaluer les modalités de coopération internationale sur la question des pratiques de sauvegarde et de restauration du patrimoine. Deux moments rythment cette réévaluation : la prise en compte des acquis de la Campagne internationale de sauvegarde des monuments de la Nubie et de ses conditions de déroulement d'un côté, et la construction du Musée national de la civilisation égyptienne de l'autre. Le tour de force humain et technologique qu'a représenté, en son temps, la Campagne de Nubie n'a plus, en soi, valeur de sens pour la communauté internationale. De nombreux textes suggèrent ici que les formes actuelles de la coopération internationale laissent de côté les questions de transfert de compétence, notamment technique, et se concentrent sur les transactions autour de concepts performants et de normes établies. La mise en œuvre dans le contexte égyptien du concept de musée des civilisations, tel qu'il est exposé par le directeur du projet, Ayman Abdel Moniem, montre clairement que c'est autour de l'adaptation aux exigences et aux options locales que la destinée du concept rejoint sa pertinence globale. En parallèle, et initiée par la Charte de Burra en Australie¹, la négociation et l'adaptation locales des normes et des standards internationaux doivent être comprises comme l'émergence d'un capital d'expertise propre à soutenir la diversité des pratiques dans un cadre global. Les modèles qui se constituent à partir des expériences propres au terrain sont les expressions d'une nouvelle normativité, transactionnelle et non plus prescriptive. C'est dans cet esprit d'éclaircissement des transformations en cours dans les pratiques que la discussion sur l'authenticité des restaurations, notamment au Caire, qui a donné lieu au cours des dernières années à l'affrontement de positions fortement antagonistes, a été volontairement recadrée sur une réflexion autour des conditions contemporaines de production patrimoniale et sur l'historicisation des usages du patrimoine. Deux textes, l'un d'Omnia Aboukorah et l'autre de Galila El Kadi, abordent ces questions et sont complétés par les points de vue d'un historien et d'un praticien.

Un dernier point est à relever pour compléter le coup d'œil perspectif sur le contenu de ce numéro. L'Égypte est, dans sa totalité, une icône du patrimoine dans le monde. Pour autant, ce statut n'interdit pas que ses composantes soient réévaluées à partir d'ouvertures contemporaines et de résurgences d'un passé mythique. La bibliothèque d'Alexandrie, à travers les voix de Youssef Ziedan et de Hoda Elmikaty, est l'exemple de ce va-et-vient bien compris entre sciences du passé et sciences du futur, entre conditions de préservation et modalités d'exposition. La restitution du sens global du paysage de la rive gauche de Thèbes, comme la propose Christian Leblanc, qui constitue un défi à la fois intellectuel et de gestion des sites, et la prise en compte

systématique des éléments immatériels du patrimoine à laquelle travaillent Ahmed Morsi et Latifa Fahmy, sont les exemples qui cristallisent le mieux l'image patrimoniale reliant aujourd'hui, en Égypte, la monumentalité pharaonique à l'immatérialité des savoirs.

Ce numéro de *MUSEUM International* doit beaucoup au soutien du Dr Zahi Hawass et à l'engagement personnel d'Ayman Abdel Moniem, ainsi qu'à leur connaissance et à leur sympathie pour l'UNESCO. C'est grâce à eux que la diversité des points de vue a pu s'exprimer pour construire le paysage patrimonial égyptien présenté ici. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés.

Note éditoriale complémentaire

Dans la perspective du prochain Sommet mondial sur la société de l'information à Tunis, en novembre 2005, *MUSEUM International* et le Réseau canadien d'information sur le patrimoine (RCIP) ont entrepris une collaboration éditoriale visant à assurer la publication régulière des initiatives de recherche stratégique et opérationnelle du Réseau canadien. L'expérience du RCIP en matière d'environnements numériques dans le domaine du patrimoine et de leur impact social en fait un des acteurs importants de la réflexion en cours sur la construction de sociétés de savoir et sur ses composantes culturelles. Le directeur général du RCIP, Namir Anani, nous introduit dans ce numéro aux enjeux d'une participation citoyenne accrue, notamment à partir des contenus culturels numériques développés par les musées.

Isabelle Vinson

| NOTE

1. La Charte de Burra, préparée par le Comité national australien du Conseil international des monuments et des sites en 1979 et amendée à plusieurs reprises, notamment en 1999, prend appui sur la Charte internationale sur la conservation et la restauration des monuments et des sites (Venise, 1964) pour proposer des lignes directrices prenant en compte l'expertise et les spécificités du terrain australien. Voir le site http://www.international.icomos.org/centre_documentation/chartes_fra.htm

| Une nouvelle ère pour les musées égyptiens

Zahi Hawass

Zahi Hawass est archéologue et égyptologue. Il effectue des fouilles en Égypte depuis plus de trente ans. Les tombes de bâtisseurs des pyramides de Gizeh et la Vallée des Momies dorées dans l'oasis de Bahariya figurent parmi ses découvertes les plus récentes. Il a obtenu son doctorat à l'université de Pennsylvanie, a enseigné à l'université de Californie, à Los Angeles, à l'université du Caire et à l'université américaine du Caire qui lui a décerné une licence honoris causa cette année. Zahi Hawass est l'auteur de nombreux articles et livres érudits, ainsi que de plusieurs ouvrages à l'intention du grand public. Il a reçu de nombreuses récompenses, dont le Golden Plate de l'American Academy of Achievement, et est explorateur permanent de la National Geographic Society. Il est actuellement secrétaire général du Conseil suprême des Antiquités, dont le mandat couvre toutes les antiquités en Égypte.

Les musées égyptiens servent depuis toujours à entreposer les objets. Jusqu'à maintenant, leur développement n'a obéi à aucune philosophie ni à aucune stratégie. On a édifié des institutions dans tout le pays pour y abriter des objets datant de la préhistoire, des périodes pharaonique, gréco-romaine, copte et islamique et de l'Égypte moderne jusqu'à Muhammad 'Alî. Et pourtant, leurs précieux objets sont soit cachés dans les sous-sols soit mal exposés, et ils ne parviennent ni à intéresser ni à instruire les visiteurs. Les musées égyptiens n'ont généralement pas de programmes éducatifs à destination du public. Leurs conservateurs ne les ont dotés ni de centres culturels, ni de cours pour les scolaires, ni de programmes pour les enfants ou pour les personnes à besoins spéciaux. Idéalement, les musées devraient être des lieux sûrs où l'on préserve et expose des objets, ainsi que des institutions à but éducatif pour transmettre aux visiteurs les cultures anciennes et en particulier les

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

moyens de s'instruire sur notre histoire commune et de la sauvegarder. Une nation sans passé n'a pas de futur prometteur. En Égypte, nous sommes investis d'une mission spéciale, car notre passé ne nous appartient pas en propre. C'est une histoire et un patrimoine que nous partageons avec le monde entier. Le Conseil suprême des Antiquités (CSA) et le ministère de la Culture reconnaissent depuis longtemps l'importance d'édifier de grands musées. Et pourtant, il n'existe jusqu'ici aucun texte indiquant la voie à suivre, aucun plan cohérent visant à mieux exposer les pièces de musée ou à élaborer des messages culturels ou éducatifs destinés aux visiteurs. Jusqu'à une date récente, le musée de la Nubie à Assouan et le musée de Louxor remplissaient seuls quelques-unes de ces exigences. Ces institutions, toutes deux conçues par l'architecte Mahmoud el-Hakiem, aujourd'hui décédé, ont en commun des thèmes cohérents et des vitrines bien faites. Le musée de Louxor a été établi pour se concentrer sur Thèbes pendant l'âge d'or des Pharaons. Depuis son ouverture en 1975, les objets y sont exposés élégamment. Le musée de la Nubie, construit avec le soutien de l'UNESCO et sous sa supervision, reprend des éléments du patrimoine culturel nubien dans son architecture. Les objets de ce musée illustrent la culture nubienne de la préhistoire à nos jours. L'éclairage et les vitrines respectent les normes internationales (les cartels sont en cours de révision). La circulation des visiteurs est également soigneusement planifiée. Le musée a reçu il y a quatre ans le prix d'architecture de la Fondation Agha Khan. Cependant, aucun de ces deux musées ne transmet un message éducatif cohérent à ses visiteurs.

Une nouvelle stratégie

L'Égypte est passée au cours des dernières décennies d'une ère d'exploration et de mise en

valeur à une ère nouvelle de conservation, de préservation et d'éducation. Le CSA se tourne vers des projets de gestion et d'aménagement des sites et commence à appliquer ces plans dans plusieurs sites clés dans tout le pays. Nous tenons à enseigner aux Égyptiens de souche leur patrimoine, pour qu'ils nous aident à préserver et à protéger les monuments que nous avons le privilège de garder pour les générations futures.

Les musées égyptiens sont la clé de notre stratégie d'éducation et de conservation. Ils ne peuvent pas continuer à servir de simples entrepôts aux vitrines vieillies. Il leur faut au contraire devenir des centres visant à élucider et à protéger le passé. Les musées égyptiens sont en passe d'être modernisés et remaniés, et nous en ouvrons de nouveaux dans tout le pays. Ces changements vont concerner la totalité du système muséal.

Dans cette optique, chaque musée sera doté d'un message ainsi que d'une mission écrite visant à éduquer enfants et adultes, et sa conception intérieure sera conforme aux normes internationales. Alors que, traditionnellement, la présentation des objets dans les musées égyptiens ne tourne qu'autour de la mort et de l'au-delà, nous aurons maintenant des musées de civilisation mettant en lumière notre culture dans son ensemble et des musées spécialisés illustrant des aspects spécifiques de la vie dans l'Antiquité.

Le personnel de nos musées appartient généralement à la vieille garde, et il faut lui indiquer la voie du changement. Les conservateurs de certains des musées les plus grands et les plus fréquentés ne savent parfois pas combien d'objets leur institution contient. Ils n'ont pas sur chacun d'entre eux une fiche de renseignements aisément

accessible qui en décrive les mouvements (vers le laboratoire de conservation, les expositions en Égypte et à l'étranger, etc.) et en indique l'état. On élabore actuellement des plans pour créer un système d'inventaire informatique efficace et pour former les conservateurs à son usage, afin que l'on puisse garder une trace précise des objets.

Il est indispensable de suivre les objets au sein d'une institution. Ainsi, par exemple, on signale la perte récente de 387 bijoux (des bracelets datant de la période romaine) ; or, ils sont peut-être encore au musée du Caire. C'est notre problème le plus grave en Égypte, car les conservateurs se soucient plus actuellement de l'aide qu'ils peuvent apporter aux chercheurs et aux photographes étrangers. Le savoir d'un conservateur égyptien se mesure trop souvent, aux yeux de nos collègues étrangers, à l'aide qu'il ou elle peut recevoir du musée. L'évaluation de l'érudition d'un conservateur égyptien devrait tenir compte du soin qu'il prend des objets qu'il est censé superviser et du nombre de ses publications sur ses collections.

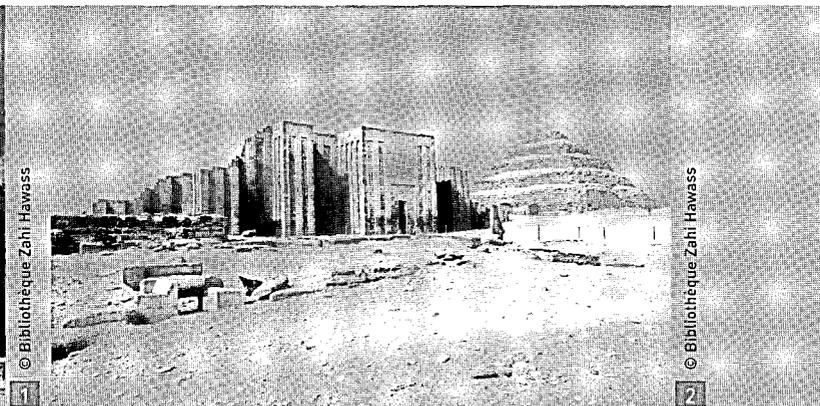
Le sous-sol du musée du Caire est un autre témoin de l'absence d'organisation globale et rationnelle. Il est rempli d'objets dont certains y sont entreposés depuis plus de quatre-vingts ans. Une fois déposés dans le sous-sol du musée, ils ont été oubliés, et la poussière s'est accumulée sur les caisses scellées. Certaines de ces caisses n'ont jamais été ouvertes, les objets n'ont jamais été examinés, et personne ne les a jamais enregistrés ni n'en a pris note. Cette situation doit être corrigée, et c'est ce à quoi on s'attaque, d'ailleurs, en ce moment même. Une partie importante de cette nouvelle initiative consiste à faire suivre aux conservateurs une formation pour mieux leur faire saisir les différentes facettes de leur poste de responsabilité.

Suivant le nouveau programme, les musées égyptiens seront classés en cinq catégories :

1. Les musées régionaux de civilisation
2. Les musées de site
3. Les musées spécialisés
4. Les musées gréco-romains, coptes et islamiques
5. Les trois grands musées du Caire



1. Musée national d'Alexandrie



2. Complexe funéraire du roi Djoser à Saqqarah

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

Les musées régionaux de civilisation

Selon le nouveau concept, les musées de civilisation seront consacrés à l'histoire égyptienne dans sa totalité, de la préhistoire à l'ère de Muhammad 'Alî, et ils illustreront la vie des Égyptiens. Des musées de ce type sont en construction à Assouan, Sohag, Hargahda, El-Arish, Suez, Alexandrie, Qena et Charm el-Cheikh. Ils renseigneront les visiteurs en particulier sur l'histoire des lieux où ils se situent. Ils rendront compte de la contribution de l'Égyptien moyen à la société, sans se limiter à celles de la royauté et de l'élite. Ces musées se serviront, pour raconter l'histoire de la région, d'objets trouvés dans des fouilles sur les sites avoisinants.

Le premier musée de civilisation à être terminé se situe à Alexandrie, et il est maintenant ouvert au public. C'était, à l'origine, la villa du consul américain d'Alexandrie : le CSA l'a achetée et réaménagée en musée. Les objets qui y sont abrités informent les visiteurs sur les activités et la culture des gens ordinaires pendant les périodes pharaonique, grecque, romaine, copte et islamique, ainsi que dans l'Alexandrie moderne du xx^e siècle. On peut y voir également les découvertes récentes issues de fouilles sous-marines.

Le nouveau musée de civilisation à Assouan se situera sur la rive ouest du Nil, reliée à l'île Éléphantine. Les objets auront trait à l'histoire d'Assouan – frontière sud de l'Égypte ancienne –, de la préhistoire aux temps modernes. Le musée de Sohag, dans le nord de la Haute-Égypte près de l'ancien site d'Abydos, sera consacré à Osiris, le dieu de l'Au-delà, à l'époque des premières dynasties et au développement de l'écriture. Il passera également en revue l'histoire du site voisin d'Akhmim. Il est

déjà prévu de le construire sur la rive est du Nil, à Sohag, et nous avons commencé à en élaborer la conception interne. Nous travaillons actuellement à l'achèvement des musées de civilisation d'El-Arish, près de l'entrée du Sinaï, de Suez et de Rashied.

Le musée de civilisation de Qena sera bâti sur la rive est du Nil, près du site de Denderah. Il sera consacré à l'histoire de la région, de la période prédynastique à l'ère gréco-romaine, en soulignant le rôle du temple de Denderah dédié à la déesse Hathor. Le nouveau musée d'Harghadah expliquera l'influence du Sinaï sur l'histoire de l'Égypte au cours des siècles.

Nous sommes en train de construire un musée à Charm el-Cheikh qui abritera des chefs-d'œuvre de la période des Pharaons. Il sera important pour ceux qui sont à Charm el-Cheikh et ne peuvent pas ou ne désirent pas se rendre au Caire. Il restera ouvert tard pour que les gens qui passent la journée à la plage puissent le visiter le soir. Nous envisageons d'envoyer au musée le magnifique masque d'or du roi Toutankhamon dans le cadre d'une exposition de trois mois pour attirer le public.

Les musées de site

Ces musées seront édifiés près de l'entrée de certains sites archéologiques pour y abriter les objets trouvés dans les fouilles, en mettant l'accent sur les découvertes récentes. Ainsi, les visiteurs pénétreront sur les sites en possession d'informations récentes et substantielles sur l'histoire de ce qu'ils s'apprêtent à voir.

Il n'existe pour l'instant qu'un seul musée de site en Égypte. Il s'agit de celui du temple funéraire de Merenptah, sur la rive ouest

à Louxor. Il contient des objets en provenance des fouilles récentes effectuées dans ce temple par la mission archéologique suisse.

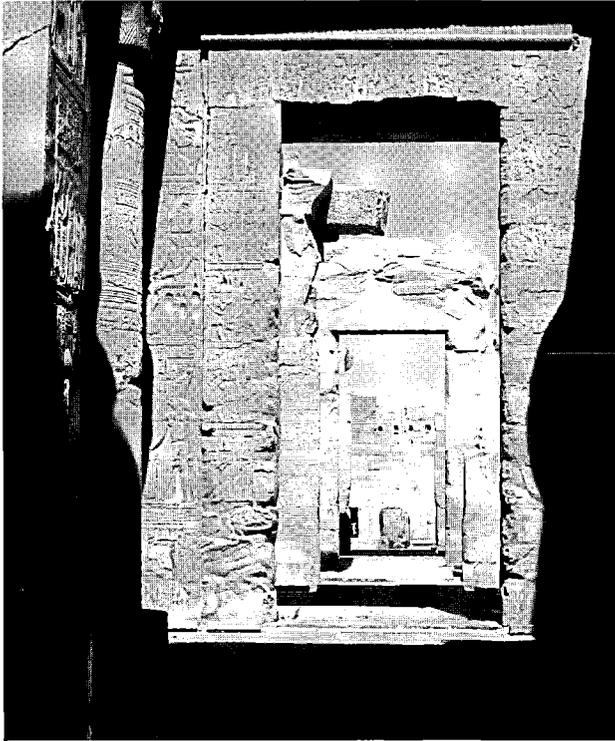
Le premier nouveau musée de site prévu est celui d'Imhotep, à Saqqarah. Imhotep est l'architecte qui a conçu la pyramide à degrés de Djoser ; il fut déifié à la Basse Époque et plus tard associé au dieu grec de la médecine. Le site de Saqqarah est très important et contient de nombreux monuments remarquables datant de la I^{re} dynastie (autour de 3000 av. J.-C.) à la Basse Époque. Nombre de pyramides de l'Ancien Empire et de tombes de nobles y furent édifiées ; des hauts dignitaires du Nouvel Empire y furent enterrés également. Plusieurs missions égyptiennes et étrangères ont fouillé le site et y ont fait des découvertes intéressantes. La plupart des objets sont maintenant dans les deux nouveaux dépôts construits au pied du plateau, en remplacement des soixante-cinq anciens magasins.

Notre projet est de ne construire aucune structure à l'intérieur du site et de le débarrasser de toutes les structures modernes qui empiètent actuellement sur les anciens monuments. Le musée sera à l'Est du plateau, près de la plaine inondable. À cet endroit, nous aurons également les structures suivantes : un bâtiment administratif pour le personnel, comprenant des salles de conférences ; des laboratoires de conservation ; un département pour la restauration architecturale ; un laboratoire photographique et deux nouveaux dépôts pour y garder les objets. Les dépôts seront ouverts aux chercheurs. Ils seront reliés au laboratoire de conservation et surveillés électroniquement. Ce musée de site sera unique en son genre. Il sera de petite taille, mais à même d'abriter les objets relatant l'histoire de Saqqarah pendant toute la

période pharaonique. Il comprendra également une salle spéciale en l'honneur de Jean-Philippe Lauer, qui a consacré sa vie à la restauration du complexe de la pyramide de Djoser. Elle se nommera « bibliothèque » Lauer et abritera ses livres, ses plans, ses carnets et son célèbre chapeau.

Le site de Kom Ombo est une étape habituelle des touristes, en particulier ceux qui font la croisière sur le Nil. Le petit temple était dédié au dieu crocodile Sobek et est orné de reliefs finement ouvragés, dont la gravure unique d'un jeu d'instruments de médecine. Sobek était le dieu principal de cette région de Haute-Égypte, et le temple abrite également de nombreuses momies de crocodile. Notre programme de gestion du site de Kom Ombo prévoit la création d'un nouveau musée, d'un nouveau centre d'accueil et de laboratoires de conservation. Les visiteurs pénétreront dans le temple par l'entrée pharaonique, et une clôture marquera les limites du site. Le musée de site guidera les visiteurs, leur fournira des informations sur le temple et ses environs, et abritera les momies de crocodile et les autres objets intéressants issus des fouilles locales.

Des découvertes majeures ont été effectuées dans l'oasis de Bahariya, dans le désert occidental, au cours de la dernière décennie. La plus connue d'entre elles est celle de la Vallée des Momies dorées, immense cimetière de sépultures familiales datant de l'époque gréco-romaine. Nous n'avons effectué de fouilles que sur une partie de ce site, mais nous y avons fait des découvertes remarquables, dont plusieurs centaines de momies portant des masques de plâtre doré. Nous effectuons en ce moment des fouilles dans la capitale de l'oasis, el-Bawiti, dans un quartier nommé Sheikh Soby. C'est là qu'est situé un



© Bibliothèque Zahi Hawass/Mohamed Megahed

3. Le Temple de Sobek et de Horus à Kom Ombo, période gréco-romaine

groupe de tombes de la XXVI^e dynastie appartenant au gouverneur de l'oasis et à sa famille. Bahariya comporte d'autres sites importants, notamment un temple consacré au dieu Bès, un autre à la gloire d'Alexandre le Grand, la tombe d'un haut dignitaire de la XVIII^e dynastie, des tombes de commerçants de la XXVI^e dynastie et le temple d'Ain el-Muftella. Le musée de site de Bahariya abritera des momies et d'autres objets provenant des fouilles sur ces sites.

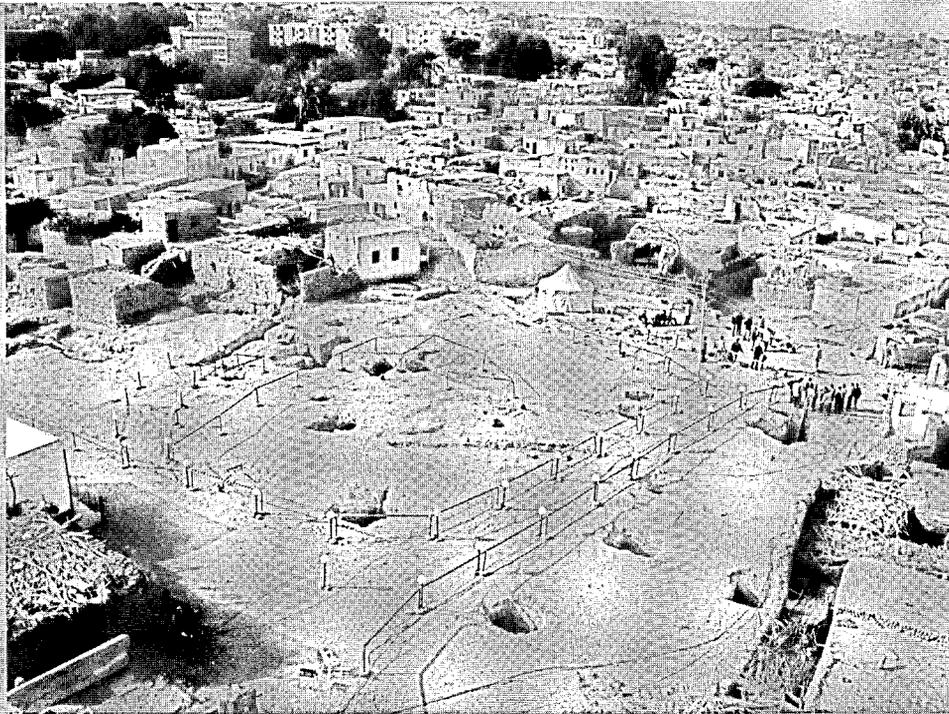
Nous avons également l'intention de construire des musées de site à Siwa, autre oasis du désert occidental mieux connue pour son oracle d'Amon, sur le site du delta de Tell-Basta, capitale de l'Égypte pendant une partie de la troisième période intermédiaire, et à Kom el-Shokafa, à Alexandrie.

Les musées spécialisés

Les musées spécialisés se concentreront sur certains aspects de l'histoire et des cultures de la civilisation égyptienne. Par exemple, nous sommes en train de construire un musée sur la rive est du Nil, à El-Minia, en Moyenne-Égypte. De forme pyramidale, il a été conçu il y a plus de vingt-cinq ans par le musée d'Hildesheim sous la direction de feu Arne Eggebrecht, qui a attendu des années que ce musée soit édifié. C'est maintenant que nous réalisons son rêve. Nous avons résolu tous les problèmes qui faisaient obstacle aux travaux et créé un musée qui sera essentiellement consacré à l'histoire de la ville d'Akhenaton connue aujourd'hui sous le nom de Tell El Amarna. Il fera une grande place à Akhenaton et à Néfertiti, et soulignera leur rôle dans la révolution religieuse qui porta leur dieu, Aton, au premier plan. Les objets viennent essentiellement d'Amarna et d'autres sites sur lesquels Akhenaton édifia des temples à la gloire de ce dieu.

Un autre projet de musée spécialisé concerne le musée de la Mosaïque à Alexandrie. Celui-ci sera construit à El Shatby, où les fouilles ont révélé de nombreuses mosaïques. Nombre de celles qui ont été découvertes à Alexandrie seront exposées dans ce musée. Le musée des Portraits du Fayoum sera édifié à El-Fayoum, au sud-ouest du Caire. On y verra nombre des portraits exceptionnels trouvés sur les momies de la période romaine mises au jour dans cette région.

Dans la citadelle du Caire, un nouveau musée de la Monnaie sera édifié, afin d'exposer et de retracer l'histoire des pièces de la période gréco-romaine jusqu'aux temps modernes. Un musée de la Médecine à Kasr el-Sakkaking, toujours au Caire, exposera des objets en relation avec la médecine de la



4. Vue d'ensemble de Sheikh Soby, oasis de Bahriya

© Bibliothèque Zahi Hawass/Mohamed Megahed

période pharaonique jusqu'à nos jours et renseignera les visiteurs sur la médecine et la chirurgie des anciens Égyptiens. Cette collection comprendra des instruments chirurgicaux de l'Ancien Empire récemment découverts par l'auteur à Saqqarah dans la tombe du médecin Qar de la V^e dynastie. Parmi les autres musées spécialisés prévus, citons celui des Bijoux à Alexandrie et celui du Textile dans le Vieux Caire, qui exposera des tissus égyptiens de toutes les époques. Un autre musée important sera celui de l'Ameublement à Damiette, ville célèbre pour sa fabrication de meubles, qui permettra d'exposer des lits, des chaises, des coffres et divers autres mobiliers de la période des Pharaons jusqu'à aujourd'hui.

Un autre musée spécialisé est celui de Muhammad 'Alî à Manial el-Roda, qui contient essentiellement des possessions de la famille royale.

Nous travaillons au développement de ce musée par la création de nouveaux itinéraires, de nouvelles installations, un éclairage moderne et d'autres aménagements. Des changements similaires sont apportés au musée des Attelages de Boulaq. Ces modifications permettront d'informer et d'intéresser les visiteurs par des prestations spectaculaires.

Deux des projets envisagés ont déjà été menés à bien. Le premier est le musée de la Momification à Louxor. Il s'agit d'un complexe souterrain, centré autour d'une vaste galerie aux lumières tamisées, présentant aux visiteurs l'histoire de la momification pendant la période des Pharaons. Les momies de ce musée sont exposées à des fins éducatives.

L'autre musée spécialisé achevé et récemment ouvert au public est l'extension du musée de Louxor.

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

Celui-ci était déjà l'un des musées les plus modernes du pays, avec vitrines claires et peu chargées. Il est maintenant doté d'un centre d'accueil où l'on projette un film produit par la National Geographic Society pour présenter le musée au public. Je voudrais présenter ici la thématique de ce musée comme exemple de nos nouveaux musées et de la stratégie que nous sommes en train d'adopter pour les collections permanentes dans nos musées spécialisés régionaux.

Les galeries principales de la nouvelle aile sont consacrées à la présentation de l'armée du Nouvel Empire, sous le titre « L'armée à l'âge d'or ». On y voit une centaine de chefs-d'œuvre en provenance du musée du Caire, d'autres musées et de dépôts dispersés dans tout le pays. Cette nouvelle exposition vient compléter l'aménagement intérieur original du musée. L'éclairage y est spectaculaire, et les pièces exposées sont clairement expliquées. Deux salles conçues spécialement abritent les momies d'Ahmosis I^{er}, fondateur du Nouvel Empire (environ 1550 à 1081 av. J.-C.), et d'un roi, probablement Ramsès I^{er}, le premier roi de la XIX^e dynastie (don du musée Michael C. Carlos d'Atlanta, Géorgie aux États-Unis d'Amérique). Des vitrines encastrées dans les parois séparant les salles contiennent certains des trésors de la tombe d'Ahhotep, mère de Kamosis et d'Ahmosis : trois mouches en or, le poignard et la hache cérémoniels appartenant à Ahmosis.

Un autre point fort de cette collection est la statue assise du grand roi guerrier Thoutmosis III, découverte à Deir el-Bahari par l'expédition polonaise il y a plusieurs décennies. Cette statue avait été mal restaurée après sa découverte et laissée en dépôt sur la rive ouest ; elle a été récemment remontée par un restaurateur égyptien de talent. Parmi les autres pièces importantes figurent un char de

chasse provenant de la tombe de Toutankhamon, un groupe d'arcs et de flèches disposés de façon spectaculaire, une statue colossale en albâtre de Sethi I^{er} (fils de Ramsès I^{er} et père de Ramsès II), une statue de Nebre, commandant de la frontière ouest sous Ramsès II, et la tête en calcaire cristallin de Nakhtmin (commandant de l'armée et fils de roi).

Une rampe mène des galeries inférieures à l'étage supérieur. Au sommet, le visiteur se trouve face à trois statues de Sekhmet, déesse de la Guerre à tête de lionne. Le mur opposé est occupé par une statue imposante du dernier grand roi du Nouvel Empire, Ramsès III. Une partie en avait été découverte dans les années 1930, d'autres fragments l'ont été récemment, et la statue a été reconstruite pour cette nouvelle présentation.

Le reste de l'étage supérieur est consacré à une exposition sur la technologie, l'art et l'écriture. On y trouve une statue de May, architecte sous Ramsès II et Merneptah, une statuette en porphyre violet de Senenmut, l'architecte favori et l'intendant de Hatchepsout, et une de Ramessunakht, grand prêtre d'Amoun pendant la XX^e dynastie, représenté en scribe. Les vitrines contiennent ici des outils d'architecte, des pigments, des palettes et des objets servant au travail du bronze et de la faïence. Un court-métrage montre la fabrication du papyrus, ainsi qu'un atelier d'enfants en classe dans une école de scribes.

Le visiteur suit ensuite une rampe en descente vers la sortie, qui le conduit devant la dernière niche, consacrée aux nouvelles découvertes dans la zone de Louxor. Le premier objet mis en valeur dans cet espace est le tableau d'un maître, trouvé dernièrement par la mission espagnole à Dra Abe Naga. Ce fragment en bois recouvert

de stuc comporte des croquis d'artistes, ainsi que trois copies d'un texte ancien, recopié une fois par un professeur et deux fois par un étudiant.

Outre les salles d'exposition, le musée de Louxor est maintenant pourvu d'une bibliothèque, d'une cafétéria et d'une nouvelle librairie, ainsi que de salles d'activités éducatives pour les enfants. Tous les visiteurs se rendent compte que nous entrons dans une ère nouvelle ; d'entrepôts, les musées se transforment en centres de culture et d'éducation.

Musées gréco-romains, coptes et islamiques

Ces trois périodes importantes de notre histoire ont tendance à être négligées par le public. Cela s'explique parce que les musées qui leur sont consacrés présentent traditionnellement les objets de manière peu intéressante et avec un mauvais éclairage, qu'ils n'offrent guère de places de stationnement. Ces musées sont fermés pour travaux, afin d'être entièrement rénovés, pourvus d'un nouvel éclairage, de nouveaux agencements, de bibliothèques, d'équipements pédagogiques et d'autres services à l'intention du public. Le plan du nouveau Musée gréco-romain d'Alexandrie prévoit de réserver un étage pour une bibliothèque, les bureaux administratifs et les laboratoires de conservation. Le musée s'emploiera à exposer les objets de façon plus agréable et didactique. Nous gardons la façade du bâtiment mais rénovons entièrement l'intérieur.

La période islamique reçoit un traitement spécial dans le cadre d'un plan directeur. L'actuel Musée islamique du Caire sera consacré à l'histoire de l'architecture islamique. Il est actuellement fermé pour travaux. Son nouvel aménagement a été conçu par un architecte égyptien et un concepteur français

rémunérés par la Fondation Agha Khan, qui apporte ainsi sa contribution à la restauration du musée.

Un second musée consacré à l'art islamique se construit à la citadelle. Les deux musées devraient ouvrir à la mi-2005 pour coïncider avec le centenaire du Musée gréco-romain d'Alexandrie. Quant au Musée copte du Caire, il est en cours de rénovation : la thématique et les vitrines seront renouvelées. Les tableaux, peu mis en valeur, sont décrochés et restaurés. Les travaux dureront un an, et le musée rouvrira ses portes en octobre 2005. Nous prévoyons des cérémonies pour fêter la réouverture de chacun de ces musées.

Les grands musées du Caire

Il y aura trois grands musées au Caire, selon notre nouveau programme : le Grand Musée d'Égypte à construire près des pyramides, le Musée national de civilisation égyptienne à Fustat et l'actuel Musée égyptien de la place Tahrir. Notre intention est que chaque musée ait sa spécificité et une personnalité propre, à même d'attirer les gens. Le point fort du nouveau Grand Musée près des pyramides de Gizeh sera les 5 000 objets en provenance de la tombe de Toutankhamon, mais ses collections seront vastes. Le Musée de civilisation de Fustat passera en revue tout le paysage historique égyptien et abritera également les momies royales. Le Musée égyptien illustrera l'histoire de l'art pendant la période pharaonique et organisera des expositions consacrées à l'histoire de l'égyptologie.

Le Grand Musée, qui devrait être terminé en 2009, illustrera l'évolution historique, culturelle et territoriale de l'Égypte pharaonique, telle qu'elle est documentée par les découvertes archéologiques

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

et les sources historiques et épigraphiques. Les collections et les objets individuels serviront à illustrer le développement de l'ancienne civilisation sous tous ses angles. Bien que l'objectif premier des expositions ne soit pas l'histoire de l'art au sens strict, on disposera les objets de façon à mettre en relief leur valeur esthétique. De plus, on ajoutera des documents complémentaires – photographies, dessins et cartes –, afin d'accroître leur caractère éducatif.

Le musée s'articulera autour de cinq thèmes : la terre d'Égypte, c'est-à-dire la géographie et les paysages du pays ; la royauté et l'État, présentant les activités et les responsabilités du roi, de sa famille et de ses collaborateurs les plus importants ; l'homme, la société et le travail, sur la vie quotidienne des anciens Égyptiens ; la religion, sur les dieux, leurs cultes d'État, leurs cultes populaires et les croyances relatives à la mort ; et la culture, avec les scribes et la connaissance. Ces thèmes seront traités dans des galeries parallèles et reliés par des nœuds hypertextes tels des objets clés et des expositions spéciales. Des visites guidées de longueur et d'intensité variables seront offertes aux visiteurs.

Le Musée national de civilisation égyptienne est en construction à Fustat, face au Vieux Caire et aux pyramides. Il présentera aux visiteurs un panorama de l'histoire égyptienne de la période préhistorique à celle de Muhammad 'Alî. À l'image du Grand Musée, celui de Fustat exposera ses objets de façon thématique. Parmi les thèmes déjà retenus, citons le Nil, l'écriture, l'artisanat, le commerce, l'art, l'agriculture, le gouvernement, la société, les croyances et le folklore.

Le Musée égyptien de la place Tahrir sera consacré à l'histoire de l'art pharaonique. Des travaux

de rénovation importants y sont prévus, et des galeries réaménagées permettront des présentations modernes. Les portes de la façade seront réservées à l'entrée des visiteurs, qui sortiront par une nouvelle aile construite sur le côté ouest du musée. Cette aile comprendra deux niveaux souterrains supplémentaires, abritant une cafétéria, une librairie, des bureaux administratifs et un musée pour enfants. Dans les galeries consacrées à l'histoire de l'égyptologie, on trouvera le récit et l'illustration des découvertes majeures des monuments pharaoniques.

Le département du développement culturel

L'éducation figure au premier plan des préoccupations des nouveaux musées égyptiens. Le CSA a créé, en liaison avec le bureau du secrétaire général, un nouveau département ayant pour mission de sensibiliser les Égyptiens à leur glorieux passé. Par l'éducation, nous encourageons les gens à nous aider à protéger le passé et à le comprendre, et nous les aidons à acquérir des compétences pour l'avenir. Un certain nombre d'initiatives importantes sur le plan de l'éducation et de la culture ont été prises par ce service.

Écoles muséales

En 2002, l'École pour adultes du musée du Caire a ouvert ses portes. Ses cours sur l'Égypte antique sont donnés en arabe, à raison de deux heures trois fois par semaine. Ils donnent un aperçu général d'une gamme de sujets d'égyptologie, dont la langue, la religion, l'histoire et la littérature, et préparent les diplômés à suivre les cours de l'École d'études supérieures. Les activités de l'École du musée du Caire comprennent des visites du musée lui-même et des sites archéologiques. Une partie des droits de

scolarité sert à donner à chaque étudiant un laissez-passer pour tous les musées et sites archéologiques du pays. Cette école est actuellement en activité dans le Musée égyptien du Caire, mais le même concept sera bientôt appliqué à d'autres musées du pays.

L'École d'études supérieures est un institut supérieur pour étudiants diplômés qui fait partie de l'École du musée du Caire pour adultes. Elle est située dans le bâtiment du SCA à Zamalek, et son programme de six mois change de sujet d'année en année (l'an dernier, il s'agissait de l'art, cette année, ce sera l'architecture). Les cours ont lieu trois fois par semaine et, pour les travaux pratiques, les classes se rendent deux fois par mois sur des sites archéologiques ou dans des musées, en compagnie de professeurs ou d'archéologues spécialisés.

L'école pour enfants du musée du Caire donne aux écoliers la possibilité de s'instruire sur l'Égypte ancienne. Pendant l'été, nous dressons une tente spéciale près du musée. Là se tiennent des ateliers où les enfants apprennent à dessiner et à sculpter des statues. L'été dernier, ils ont réalisé une série de dioramas en plâtre représentant des tombes et des temples anciens. Il s'agit de scènes vivantes et colorées, très détaillées, où l'on distingue des travailleurs tirant des pierres ou des rois visitant leurs monuments.

Bien que le musée du Caire soit pour l'instant le seul qui soit doté d'une école pleinement opératoire, plusieurs autres dans le pays inaugureront de nouveaux programmes éducatifs. Voici quelques exemples : le musée de Sharqqiyah, dans le Delta, portera son attention sur les coutumes et le patrimoine de l'Égypte moderne. Les enfants apprendront dans des ateliers à décrypter le matériel

présenté dans le musée. Ils auront l'occasion de fabriquer des statues en d'argile et de rédiger des histoires et des rapports sur les objets du musée. Le même programme sera mis en œuvre dans le musée de San el-Haghar, un musée archéologique de Sharqqiyah illustrant l'histoire de la région par des statues, des sarcophages et d'autres objets en provenance des fouilles de la région.

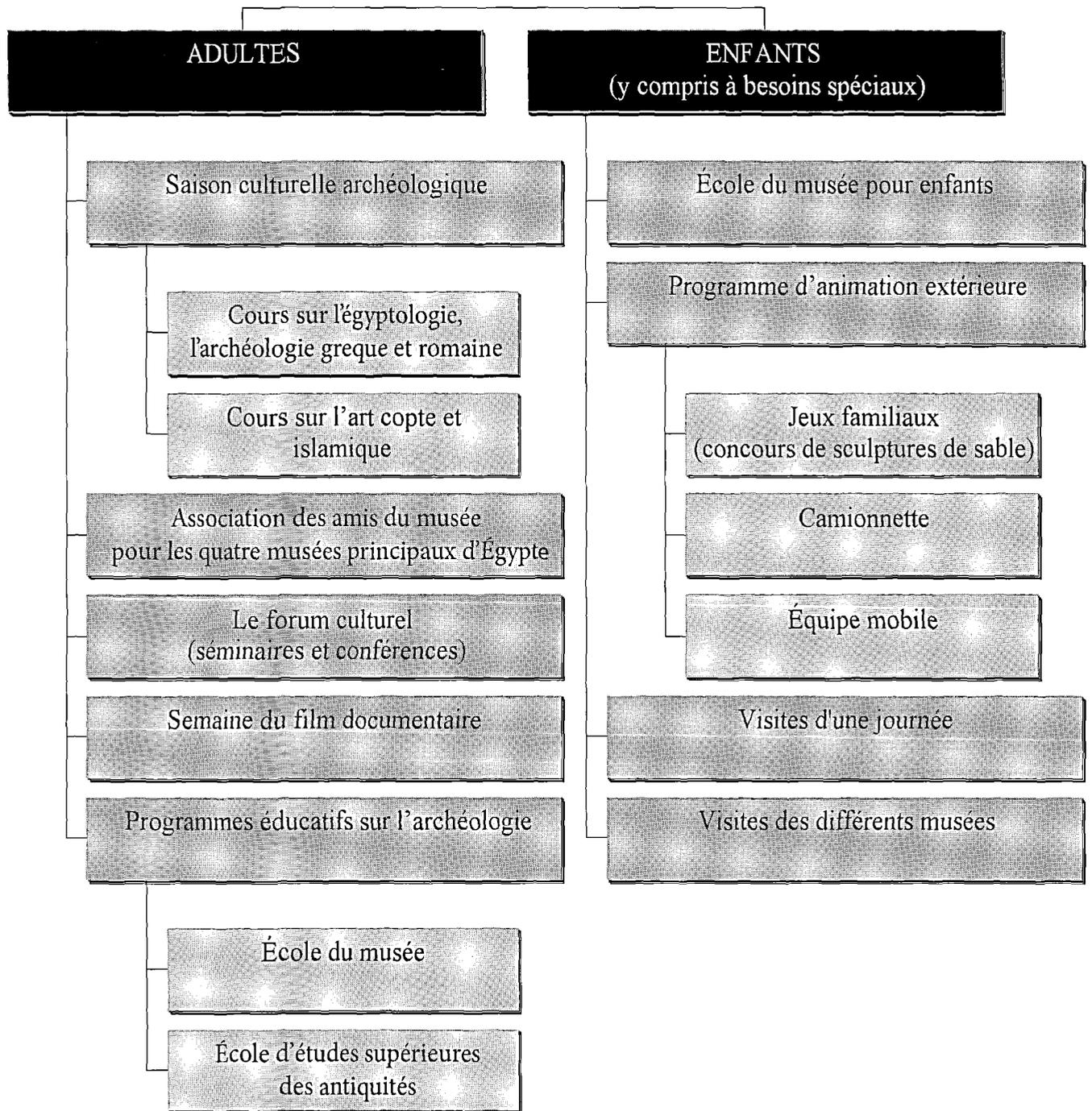
Le musée archéologique d'Ismailia a organisé un atelier dans lequel les enfants confectionnent leur version des costumes des rois grecs et des empereurs romains. Un autre atelier leur permet d'avoir des informations sur un ancien roi de leur choix, et un dernier les initie aux hiéroglyphes.

Le musée Beni Suef est un musée archéologique régional dont les collections vont de la préhistoire à l'époque de Muhammad 'Alî. Les ateliers portent ici sur la compréhension des objets et de l'histoire d'Égypte par des activités telles que la confection d'un calendrier égyptien, la construction d'une pyramide et l'apprentissage de quelques hiéroglyphes.

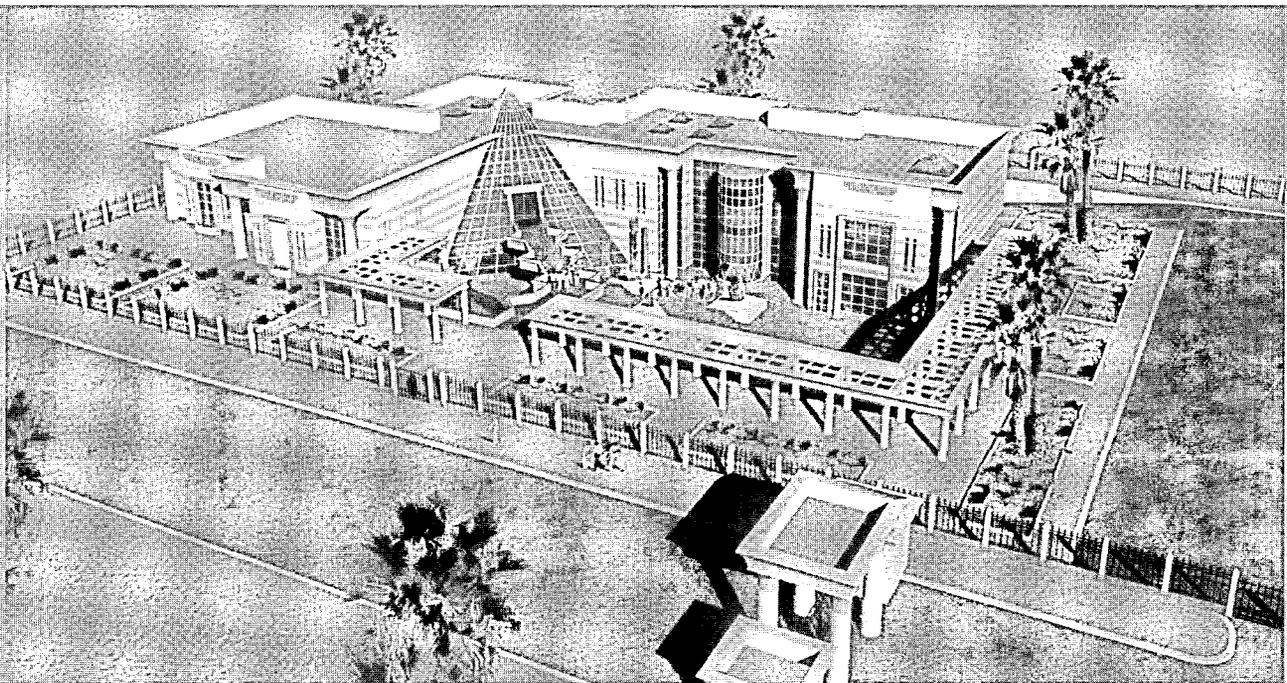
Les ateliers du musée de Minia offrent des activités permettant aux enfants de comprendre des vestiges archéologiques tels que les monnaies et les mosaïques, les dessins et les sculptures, les masques et les vases canopes. Les visites du site des tombes de Beni Hassan donnent aux enfants l'opportunité de se renseigner sur la vie quotidienne, les sports et d'autres activités au temps des Pharaons.

Le musée archéologique de Malawi et le musée gréco-romain d'Alexandrie proposent des ateliers visant à apprendre aux enfants l'histoire de l'Égypte aux époques grecque et romaine. Ils

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL



La stratégie du développement culturel



© Bibliothèque Zahi Hawass

5. Maquette du musée de San el-Haghar

enseignent les hiéroglyphes et le grec, mais également comment faire de la poterie, de la peinture sur verre, des maquettes de bateaux, de temples et de maisons. Il existe en outre un atelier pour malvoyants.

Les associations des amis des musées

Nous commençons à organiser un certain nombre d'associations des amis des musées, à l'image de celles qui existent pour divers musées du monde, comme le Louvre à Paris et le Metropolitan Museum of Art à New York. L'objectif principal de ces réseaux est d'utiliser les ressources de la société civile pour aider les musées égyptiens à atteindre leur potentiel maximum. Par exemple, les associations des amis des musées recueilleront des fonds pour financer des bourses de formation à l'intention des conservateurs et du personnel des antiquités, et leur permettre

de suivre des cours de langues, d'informatique ou de relations publiques. Pour l'instant, une seule association, les Amis du Musée égyptien, a été créée; elle est présidée par le célèbre acteur Nour al-Sherief.

Manifestations culturelles

Nous organisons chaque mois un forum culturel sur un sujet particulier. Lors de ces réunions, des Égyptiens de renom et des spécialistes de l'égyptologie et de disciplines connexes débattent des problèmes d'archéologie auxquels sont confrontés l'Égypte et les autres nations arabes. Afin d'attirer un public nombreux et attentif à ces manifestations, le séminaire est suivi d'un spectacle culturel ou musical donné par un artiste connu. L'objectif de ces forums est d'offrir de nouvelles possibilités de communication entre le gouvernement et la société civile et des occasions

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

d'échanger des points de vue et de prendre des initiatives pour résoudre les questions pressantes.

La saison culturelle archéologique propose une série de conférences en anglais et en arabe par des égyptologues distingués et des spécialistes de l'archéologie gréco-romaine et de l'archéologie islamique. À raison de deux ou trois conférences par mois pendant un trimestre, on peut ainsi mettre l'accent sur les découvertes archéologiques majeures et la recherche innovante dans ces domaines.

Pendant la Semaine du film documentaire, une sélection des derniers documentaires et d'autres films importants sur l'archéologie en Égypte est projetée gratuitement au public. Ce festival a lieu deux fois par an, d'abord au Caire, puis dans un autre gouvernorat.

Le SCA est en train de mettre en place plusieurs expositions itinérantes à travers l'Égypte pour donner aux provinciaux l'occasion de voir des présentations divertissantes et instructives comportant aussi bien des objets de l'Antiquité que de rares photographies d'archives. Elles visent à sensibiliser les enfants et les adultes à notre patrimoine dans tout le pays. Comme autre initiative importante, citons l'aménagement d'une camionnette en musée et en salle de classe pour faire le tour des villages.

Plusieurs autres manifestations, au stade de projet pour l'instant, sensibiliseront le public à l'archéologie. On célébrera par exemple les solstices dans le temple de Ramsès II à Abou Simbel, où les rayons du soleil illuminent le fond du sanctuaire deux fois par an. Le Bureau de développement culturel est également en train de traduire en arabe une centaine d'ouvrages importants sur l'archéologie

pour permettre aux Égyptiens d'avoir accès à ces informations cruciales dans leur langue natale. Nous avons également de nouveaux programmes, afin qu'enfants et handicapés puissent visiter les musées et participer aux ateliers. Deux livres ont été publiés en braille, et nous travaillons à d'autres programmes pour les malvoyants. Nous montons également une exposition de répliques qui fera le tour des universités, des écoles et des clubs, couplée à un programme de conférences.

Conclusion

Les musées égyptiens entrent dans une ère nouvelle. Les équipements actuels sont remaniés et modernisés. Des prestations nouvelles et des services novateurs à l'intention des visiteurs transformeront nos vieux musées en institutions éducatives clés. Dans le même temps, de jeunes musées conçus selon des critères muséologiques modernes sont en construction et viendront s'insérer dans ce système. Les touristes ne restent que peu de temps en Égypte et n'y visitent généralement qu'un musée. Un de nos objectifs fondamentaux sera de les encourager à visiter plusieurs de ces jeunes institutions, ce qui enrichira considérablement leur expérience du pays. Par nos programmes de développement culturel, nous cherchons également à atteindre les Égyptiens de souche en leur offrant de nombreuses occasions et de nouvelles manières de se renseigner sur leur passé en leur donnant de nouveaux espoirs et des compétences pour l'avenir. Toutes ces activités renforcent la valeur de nos musées en tant qu'institutions culturelles et éducatives et contribuent à l'édification de notre nation. Nous travaillons à l'amélioration de la valeur esthétique et informative de nos musées, sources d'expériences inoubliables à la fois pour les touristes étrangers et pour les visiteurs égyptiens.

| Programme de construction et de rénovation des musées

Nom	Lieu	Thème ou objectif du musée	Stade de construction	Date prévue de fin des travaux
Musée de site de Siwa	Oasis de Siwa, désert occidental	Archéologie de Siwa	Élaboration du projet architectural	2006
Musée de site de Kom el-Shokafa	Alexandrie	Archéologie d'Alexandrie	Élaboration du projet architectural	2006
Musée Imhotep	Saqqarah	Musée de site de Saqqarah	Choix des objets en cours	Janvier 2005
Musée des Documents d'Abdeen	Le Caire	Documents royaux du palais d'Abdeen		2005
Musée de Charm el-Cheikh	Charm el-Cheikh, mer Rouge	Culture des Pharaons	Début de la deuxième phase	Première phase en 2004
Musée d'El-Arish	El-Arish, Sinai	Civilisation de la région de la préhistoire à nos jours	Début de la deuxième phase	Première phase en 2004
Musée national d'el-Swiss	El-Swiss	Civilisation de la région	Début de la deuxième phase	Première phase en 2004
Musée Akhenaton	Minia, Moyenne Égypte	Période amarnaienne		Première phase en février 2006
Musée d'Art islamique	La Citadelle, Le Caire	Art islamique		Mai 2005
Musée d'Architecture islamique	Babel Khalek, Le Caire	Architecture islamique		Mai 2005
Musée copte	Vieux Caire	Architecture et art coptes		Mars 2005
Musée national de Rachid	Rachid	Civilisation égyptienne de la préhistoire à nos jours		Février 2005

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

| SUITE

Nom	Lieu	Thème ou objectif du musée	Stade de construction	Date prévue de fin des travaux
Musée des Bijoux de la famille royale	Alexandrie	Bijoux de Muhammad 'Alî		Juin 2005
Musée de civilisation de Kafr el-Sheikh	Khafr el-Sheikh	Civilisation égyptienne de la préhistoire à nos jours		Décembre 2005
Musée des Calèches	Boulaq, Le Caire	Calèches de Muhammad 'Alî		Décembre 2005
Musée national de Harghada	Harghada	Histoire de la région		Début en décembre 2004
Musée national de Sohag	Sohag, au nord de la Haute Égypte	Histoire de la région		Début en octobre 2004
Musée national de Port-Saïd	Port-Saïd	Histoire	En travaux	
Musée gréco-romain	Alexandrie	Art et architecture de la période gréco-romaine		Début en novembre 2004
Musée de site de Sobek	Kom Ombo			Décembre 2004
Musée national d'Égypte	Fustat, Le Caire	Civilisation égyptienne de la préhistoire à nos jours		2007
Grand Musée d'Égypte	Gizeh, Le Caire	Art, architecture, et culture des Pharaons		2009
Musée égyptien du Caire	Place Tahrir, Le Caire	Art pharaonique		Les travaux débiteront en 2006
Musée de la Momification	Louxor	Momification		Terminé et ouvert au public
Musée de Louxor	Louxor	Gloire de Thèbes		Terminé et ouvert

| SUITE

Nom	Lieu	Thème ou objectif du musée	Stade de construction	Date prévue de fin des travaux
Musée de site de Merenptah	Rive ouest, Louxor	Objets d'art provenant des fouilles du temple de Merenptah		Terminé et ouvert
Musée de la Nubie	Assouan	Archéologie de la région d'Assouan	Cartels/ indications à refaire	Terminé et ouvert
Musée de civilisation d'Alexandrie	Alexandrie	Histoire d'Alexandrie à travers les âges		Terminé et ouvert
Musée national d'Assouan	Assouan	Histoire		Début en janvier 2005
Bibliothèque d'Alexandrie	Alexandrie	Histoire de la Bibliothèque et d'Alexandrie à l'époque gréco-romaine		Terminé et ouvert
Musée de la Civilisation de Qena	Qena	Civilisation de Qena de la préhistoire à nos jours		Début en décembre 2004
Musée des Portraits de Fayoum	Fayoum	Portraits de la période gréco-romaine		Début en décembre 2004
Musée de l'Agriculture	Le Caire	Agriculture au temps des Pharaons		Ouvert

<http://www.pch.g.c.a>

I Le Musée national de la civilisation égyptienne

Ayman Abdel Moniem

Ayman Abdel Moniem a obtenu en 1989 une licence d'archéologie à l'université du Caire. Il est actuellement directeur du Musée national de la civilisation égyptienne.

Le Musée national de la civilisation égyptienne (NMEC) est actuellement le plus grand projet entrepris en collaboration avec l'UNESCO en Égypte. Son importance vient de son thème et de ses collections concernant l'une des plus anciennes civilisations du monde, qui a joué un rôle primordial dans le développement de l'humanité.

Le Musée national de la civilisation égyptienne est aussi l'un des grands aboutissements de la Campagne internationale pour la sauvegarde des monuments de Nubie. Quand la plupart des monuments de Nubie eurent été sauvés, le Comité exécutif de la campagne a décidé de couronner le succès de cette entreprise en fondant deux musées. Le premier est le musée de la Nubie à Assouan, dont les collections ont trait à l'histoire de l'Égypte du Sud et proviennent des fouilles et du travail de documentation effectué pour la Campagne de sauvegarde en Nubie. Le second est le Musée national de la civilisation égyptienne, qui constituera l'un des principaux lieux où s'initier à cette civilisation.

Le nouveau Comité exécutif international pour l'établissement du musée de la Nubie à Assouan et du NMEC au Caire a décidé de commencer par la construction du musée de la Nubie pour préserver ce qui avait été sauvé pendant la campagne. Le musée a ouvert ses portes en novembre 1997. Pendant

ce temps, concernant le NMEC, on s'est borné à l'établissement des plans et à la recherche d'un lieu propice. Il a été convenu que celui-ci ne pourrait pas se trouver au centre du Caire, où les contraintes urbaines risquaient de freiner les ambitions du projet. Pour finir, les efforts combinés des autorités égyptiennes et du Ministère de la culture ont permis de trouver un site idéal, pour les raisons suivantes : tout d'abord, il est lié géographiquement à la civilisation Al Ma'adi, l'un des sites archéologiques les plus importants qui remonte au début de l'histoire égyptienne ; deuxièmement, il fait partie d'Al-Fustat, la première capitale islamique, et est relié géographiquement et historiquement à la zone des églises en Égypte. Il reflète par conséquent la tolérance en Égypte, cette terre dans laquelle les juifs, les chrétiens et les musulmans vivent en paix ensemble. Troisièmement, il est relié visuellement à tous les sites urbains historiques du Caire et de sa banlieue. C'est le point de rencontre de plusieurs cultures : au sud, les cultures d'Helwan et d'Al Ma'adi représentent la période préhistorique égyptienne ; à l'extrême ouest, la pyramide de Saqqarah et les pyramides de Gizeh symbolisent la période pharaonique ; à l'ouest proche, nous trouvons la forteresse de Babylone, de la période romaine, et les églises de la période copte. Le Caire islamique historique au nord et la citadelle de Muhammad 'Alî du XIX^e siècle au nord-est complètent le panorama culturel et visuel égyptien jusqu'à nos jours. Le site comprend également un lac naturel rare, Ain Al Seera, le seul lac qui subsiste au Caire. Niché au creux d'un réseau de routes principales, le site est accessible en trente minutes sans qu'il soit besoin de passer par le centre.

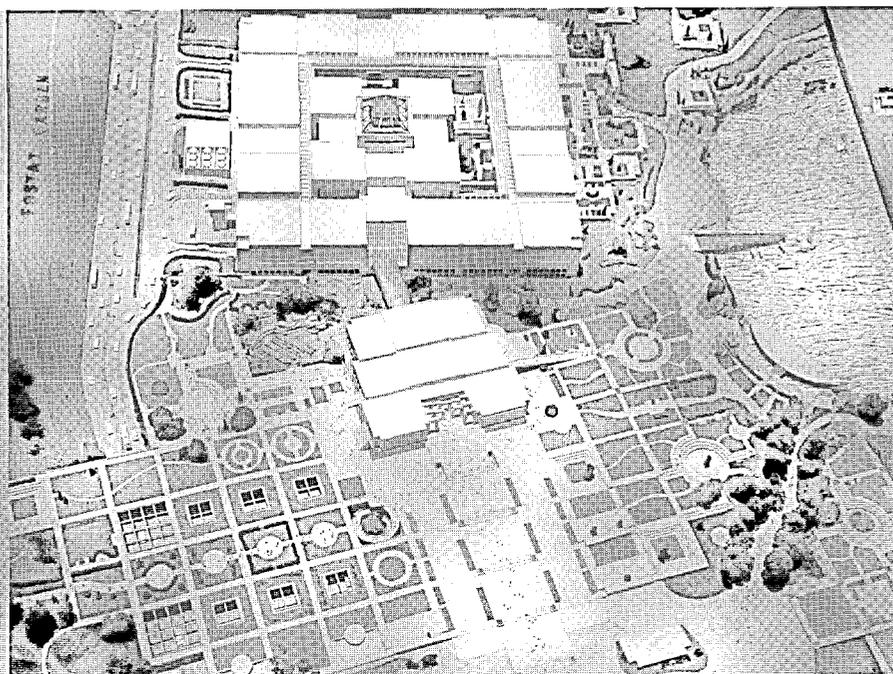
C'est le site lui-même qui a provoqué la reprise du projet d'établissement du NMEC et la révision de tous les plans et politiques

élaborés depuis plus de vingt ans. Ce nouvel élan a coïncidé avec l'apparition de la notion de musée moderne en Égypte à l'aube du XXI^e siècle. Les quatre années de coopération entre les spécialistes de l'UNESCO et les experts égyptiens ont également joué un rôle déterminant dans la quête de moyens d'exprimer la civilisation égyptienne avec les possibilités du XXI^e siècle.

Le projet a été divisé en deux phases. La première étape de préparation (les études et un concours international) s'est close avec le début des travaux sur le site en juin 2004 et la pose de la première pierre en présence de la Première dame d'Égypte, M^{me} Moubarak, de M. Farouk Hosni, ministre de la Culture, et de M. Abdel Rehim Shehata, gouverneur du Caire. La deuxième phase, celle de la construction de l'édifice, devrait se terminer en 2008, avec l'ouverture du musée. Il s'agit d'un programme ambitieux et d'un calendrier serré, exigeant les compétences et la collaboration de la communauté internationale.

L'idée directrice du Musée national de la civilisation égyptienne

Depuis l'aube des temps, la civilisation égyptienne se caractérise par la cohérence et la stabilité. Les conditions géographiques et climatiques n'ont guère changé, si l'on excepte une légère variation des précipitations en hiver. L'amour pour la vie et le désir d'immortalité prennent principalement leur source dans la terre et la nature égyptiennes. L'Égypte est fière d'être le berceau du plus ancien gouvernement centralisé de l'histoire. Pourtant, son unité culturelle est antérieure à son unité politique, ce qui indique toute l'harmonie et toute la solidité du tissu culturel de son peuple depuis la fin de la préhistoire.



6. Maquette du Musée national de la civilisation égyptienne, de l'architecte El-Ghazali Kesseiba, 2004

La terre égyptienne déclenche un trop-plein d'émotions humaines, ce qui a certainement eu un impact sur ses habitants. Le Nil, qui traverse le pays en le fécondant, leur a appris à compter les jours et les années. Il les a contraints à s'adapter à l'ordre, à la lutte et aux périls à l'heure des crues dévastatrices et destructrices. Il est virtuellement à l'origine de l'unité entre la Haute-Égypte et le Delta, et mérite donc pleinement son appellation d' « unificateur des Deux Terres », ainsi que les anciens Égyptiens le nommaient dans leurs textes. Le Nil constituait une source permanente et intarissable d'irrigation et de fertilité. Il permettait également, en tant que voie navigable, les déplacements et les communications. Cette communauté naissante commença par construire des canaux d'irrigation et par assécher des marais. Tout au long de l'histoire de la civilisation égyptienne, le Nil a été soumis à de nombreux

processus de régulation et d'ajustement, afin d'en tirer le plus grand profit, jusqu'à devenir la principale source non seulement de vie, mais également de pouvoir en Égypte. Dans l'Égypte ancienne, l'art était avant tout au service des croyances religieuses, ce qui veut dire que les objets étaient l'expression concrète et le reflet fidèle des enseignements de la religion et de la foi d'un peuple en quête d'immortalité.

Politiques et objectifs

La conception du Musée national de la civilisation égyptienne reflétera cette idée directrice : ce sera le seul musée d'Égypte à offrir un panorama complet de la civilisation égyptienne à travers les âges. Il figurera donc sur la liste des priorités pour tous les visiteurs : ce sera le musée à ne pas manquer. Afin d'accomplir cette mission, une stratégie générale a été

mise en œuvre. Le premier volet de celle-ci consiste à recueillir des preuves matérielles de la civilisation égyptienne tout au long de l'histoire. Aucun musée égyptien ne concentre actuellement en un seul lieu des exemples de la totalité de ces témoignages. Le musée de la Civilisation sera chargé de réunir une série complète d'antiquités illustrant la civilisation égyptienne de l'origine des temps à aujourd'hui.

Le deuxième volet de sa stratégie générale est l'établissement de mesures efficaces pour mettre en relation le musée avec les sites environnants du patrimoine. Ceux-ci peuvent être classés en trois sphères. La première comprend Le Caire historique, Al-Maadi et le Vieux Caire, et devrait être relié de façon thématique avec les activités du musée, de sorte que les touristes s'arrêtent au musée lors de leur visite de cette zone. La deuxième sphère comprend les sites archéologiques et les musées qui sont relativement près : la nécropole de Memphis, le musée du Caire et le nouveau Grand Musée d'Égypte à Gizeh. Les musées doivent relier leurs programmes culturels aux activités organisées sur ces sites, afin que la visite du musée fasse partie intégrante de l'itinéraire typique du touriste. Une politique de communication scientifique solide avec ces institutions pourrait notamment aboutir à l'établissement d'un programme culturel commun. Le Musée de la civilisation abritera des objets de tout le pays et sera donc en relation avec tous les sites du patrimoine. C'est ce vaste espace qui constitue la troisième sphère. Dans un certain nombre de sites clés, on signalera aux touristes en Égypte l'existence du musée, et on les informera de son programme et de ses objectifs. Un contact direct avec le personnel travaillant sur ces sites faciliterait le signalement des grandes découvertes et des évolutions des lieux, et le musée pourrait ainsi devenir pour eux un partenaire efficace.

Le troisième volet de la stratégie générale est la recherche d'une politique globale de développement des collections. Nous entendons par là une politique relative aux collections exposées et aux collections dans les réserves. Ainsi, nous avons l'intention : a) de collecter des objets dans les dépôts archéologiques et les musées de tout le pays, puis de les classer selon l'idée directrice du musée ; b) de nous servir à l'avenir du musée pour entreposer toutes les pièces rares et uniques pendant au moins cent ans, en nous réservant les résultats des fouilles, en coordination étroite avec le Conseil suprême des Antiquités ; c) de lancer une campagne médiatique pour encourager les Égyptiens à donner leurs collections privées au musée avec la promesse de faire mention de leur nom dans les archives ; cette campagne visera en particulier à recueillir le patrimoine égyptien des XIX^e et XX^e siècles ; d) d'allouer un budget annuel pour l'achat de collections exceptionnelles vendues sur le marché de l'art.

Le quatrième volet concerne la formation aux techniques de conservation et de préservation et à la muséologie. L'investissement en laboratoires et en lieux d'entretien spécialisés créés pour le nouveau musée aura un effet positif dans les domaines de la préservation, de l'entretien et de la restauration, à la fois dans les musées et sur les sites dans tout le pays. La formation donnée au musée sera offerte aux archéologues et aux conservateurs et s'accompagnera d'applications pratiques au musée ou sur le terrain, ce qui contribuera à élever le niveau scientifique national dans les différents domaines de spécialisation muséale. Le musée a l'intention de jouer un rôle actif dans la formation continue de son personnel. Il souhaite devenir un centre de ressources pour la formation en sciences muséales pour l'Égypte et, à long terme, un centre de formation pour les



7. Vue d'ensemble du chantier du NMEC, des fouilles archéologiques et des complexes provisoires pour le personnel avec les laboratoires de conservation, El-Fustat, Le Caire

pays arabes et africains dans les domaines de la muséologie, de la conservation et de la restauration.

Le musée et la société

La politique générale définie pour le Musée de la civilisation vise à refléter le processus d'interaction avec la société à mettre en place sur le plan tant national que local. Cette interaction constitue l'élément clé pour illustrer la continuité et la cohérence de la civilisation égyptienne au cours de ses périodes successives. À cette fin, on fera des recherches pour mettre en lumière et documenter les éléments qui ont gardé leur importance jusqu'à ce jour, qu'ils soient relatifs à la vie quotidienne, aux coutumes et traditions ou à la religion. Un tel processus interactif aidera à préserver ces éléments par la présentation contextuelle de leur continuité sociale.

Un centre de documentation pour le patrimoine matériel et immatériel de la civilisation égyptienne sera l'instrument de cette politique. Il servira de centre national d'archivage pour la civilisation égyptienne, recueillant et étudiant les documents dans une approche intégrée. Il collectera du matériel relatif : a) à la documentation sur l'architecture, les constructions et l'art ornemental ; b) au patrimoine immatériel ; c) aux arts traditionnels et au patrimoine moderne des XIX^e et XX^e siècles. Le centre de documentation du musée aura pour vocation d'être le dépositaire de la mémoire culturelle égyptienne, en utilisant les techniques de documentation les plus modernes, afin d'avoir un impact sur l'ensemble de la préservation et de la conservation du patrimoine égyptien. Le Musée de la civilisation sera également le premier à mettre

au point une vaste stratégie pour la collecte et la renaissance de l'art et de l'artisanat traditionnels, autrefois populaires dans la société égyptienne, en particulier au XIX^e et au début du XX^e siècle, mais qui sont aujourd'hui gravement menacés d'extinction. Le musée a l'intention de mettre à la disposition des maîtres artisans les méthodes et les moyens de soutien les meilleurs pour leur permettre de continuer à pratiquer leur métier et de le transmettre aux nouvelles générations. Cette politique s'accompagnera de l'organisation d'activités commerciales dans le musée. Quant au patrimoine immatériel, l'action du centre de documentation se portera sur le terrain de la lutte contre la piraterie étrangère des biens culturels et traditionnels égyptiens.

Le rôle du musée ne se limitera donc pas à la collecte et à la préservation du patrimoine, puisqu'il aspire aussi à le faire revivre et à en diffuser la connaissance dans les différentes strates de la société, en s'efforçant de retrouver les racines culturelles ancestrales de la société. Tout un ensemble de grandes bases de données s'adressant à différents publics – chercheurs, citoyens égyptiens et touristes étrangers – sera disponible en plusieurs langues dans les principales salles d'exposition du musée : dans le hall d'entrée pour aider les visiteurs du musée, dans les centres éducatifs pour les scolaires et dans les bibliothèques pour les chercheurs.

La politique de communication et de formation

Le Musée de la civilisation sera un centre de communication sur le patrimoine égyptien, passé et présent, et fera partie d'un réseau international de musées travaillant sur des collections en provenance d'Égypte.

Ce réseau sera chargé d'organiser un vaste programme d'expositions locales et internationales d'archéologie et d'artisanat traditionnel. Un programme annuel d'expositions archéologiques d'une durée de trois mois est prévu à partir des missions de fouilles du musée et des collections de ses réserves. Les échanges internationaux auront toute leur place dans le cadre de ce programme et devraient représenter une source importante de revenus pour le musée.

Le musée s'efforcera également de devenir, grâce au réseau, un centre de ressources relatives aux principales recherches récentes sur la civilisation égyptienne. Le site Web sera pour beaucoup le seul lien avec le musée. Il permettra d'accéder aux sites d'autres grands musées et sera mis à jour quotidiennement pour présenter les activités du musée et les activités culturelles qui ont lieu en même temps en Égypte. Tout cela sera sans nul doute de nature à promouvoir l'envergure internationale du musée et à attirer de nouveaux publics.

L'ambition du cadre établi pour le développement d'un vaste programme de formation est à la mesure de l'importance historique de l'Égypte, de son peuple et de sa civilisation, depuis l'origine de ses différentes cultures. Ce programme comportera plusieurs niveaux, depuis celui des préscolaires jusqu'aux activités pour les adultes et les retraités. Il prendra également en compte les personnes ayant des besoins spéciaux, ainsi que celles qui ont des difficultés d'apprentissage. En se conformant aux normes internationales, il permettra ainsi un plus grand accès aux collections du musée et fera de celui-ci un centre éducatif international, auquel seront affiliés un certain nombre de centres locaux de formation. Ces derniers appliqueront la

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

même politique que le musée et seront situés dans les différents quartiers de l'agglomération du Caire. Ils pourraient occuper les bâtiments vides dont le Conseil suprême des Antiquités est propriétaire, et constituer à l'avenir un vaste réseau éducatif sous la houlette du Musée de la civilisation.

Activités culturelles et programmes de spectacles

Le Musée de la civilisation s'y prêtant, grâce à ses nombreuses places de stationnement et à son emplacement facilement accessible dans une zone urbaine, un programme artistique et culturel sera mis en place. Le musée apportera son concours à des activités culturelles (concerts, représentations théâtrales, projections de films ou spectacles folkloriques) tout au long de l'année, et organisera un festival annuel sur des aspects particuliers du patrimoine culturel égyptien et de ses différentes caractéristiques régionales. Le musée cherchera également à participer à tous les festivals culturels nationaux et internationaux qui se tiennent en Égypte, comme le Festival international du film au Caire, le Festival international du théâtre expérimental, le Festival international du folklore, le Festival de musique arabe et le Festival de musique pour tous. Le musée deviendra donc un lieu séduisant pour tous ceux qui s'intéressent au patrimoine immatériel et aux arts du spectacle et qui voudront y venir de façon régulière.

L'environnement du musée, et en particulier le lac Ain Al-Seera, sera aménagé, afin qu'il devienne un lieu accueillant pour les activités de divertissement et de loisirs culturels. Des cafés et des restaurants s'ouvriront à proximité du lac pour permettre aux visiteurs de rester plus longtemps et pour attirer

un secteur plus large de la société égyptienne, qui apprécie les lieux dotés de ce type de service. Le projet de musée prend en compte les besoins commerciaux et précise qu'il faut le doter d'un centre commercial intégré. Ce centre commercial sera sans précédent, indépendant, mais supervisé par l'administration du musée. Il aidera à augmenter le nombre des visiteurs, en particulier parmi les Égyptiens, et contribuera sensiblement à ses recettes commerciales.

Le défi à relever pour le Musée national de la civilisation égyptienne consiste tout d'abord à terminer la construction et la mise en place de ses services dans les délais prévus. Mais, ce qui est plus important encore pour lui, c'est de se mettre à l'écoute des autres institutions semblables dans le monde, et d'être à même d'adapter les formules gagnantes au contexte égyptien.

I Le Musée égyptien

Wafaa El-Saddik

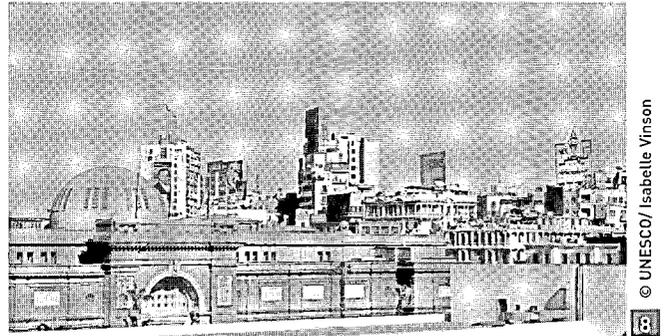
Wafaa El-Saddik a obtenu son doctorat d'égyptologie et d'archéologie à l'université de Vienne en 1983. Depuis, elle a travaillé dans divers musées et organisations. Elle a été Directrice générale du Bureau scientifique du Conseil suprême des Antiquités en Égypte de septembre 2003 à mai 2004. Elle est Directrice générale du Musée égyptien et l'auteur de nombreuses publications, dont Jar Sealings of Hor-Aha with Representations of the Seth-Animal, The Twenty-Sixth Dynasty Necropolis at Giza, The Cheops Boat Museum (en anglais et en arabe), et Cheops' Hidden Depth dans Horus, le magazine d'Égypt Air, vol. 5, 1987 (en anglais et en arabe).

Le Musée égyptien est comme un livre ouvert sur l'histoire de l'Égypte ancienne. C'est le dépositaire de la mémoire nationale de cette importante période historique. Ses salles abritent la collection la plus vaste du monde d'antiquités pharaoniques. L'idée même du musée a été conçue à un moment où l'on s'intéressait de plus en plus à la civilisation de l'Égypte antique, après la campagne d'Égypte de Napoléon Bonaparte en 1798, à laquelle participa un groupe de savants qui prirent minutieusement note des antiquités égyptiennes et des repères du paysage dans la célèbre *Description de l'Égypte*, publiée entre 1809 et 1828. Cet intérêt de la part des Européens rejoignait celui du gouverneur d'Égypte, Muhammad 'Alî Pacha (1805-1849), qui promulgua des lois pour interdire la sortie des antiquités égyptiennes du pays par les consuls étrangers, les négociants et les collectionneurs européens d'œuvres d'art et d'antiquités. Tous rivalisaient d'efforts pour piller et faire passer clandestinement les antiquités égyptiennes à l'étranger.

En 1828, Muhammad 'Alî Pacha demanda au chercheur français Jean-François

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

Champollion (1790-1832), que l'on considérait comme le père de l'égyptologie, d'écrire un ouvrage sur les antiquités pharaoniques égyptiennes en vue de les préserver. Champollion s'exécuta en produisant le célèbre *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*. Muhammad 'Alî décréta également que tous les objets antiques devaient être rassemblés dans un bâtiment des jardins de l'Ezbékiyya, au centre du Caire, appelé à devenir le premier Musée d'antiquités d'Égypte. Les locaux du musée d'Ezbékiyya n'étaient cependant pas adaptés pour accueillir des trouvailles archéologiques toujours plus nombreuses, et son contenu fut déménagé dans d'autres locaux, à la citadelle de Salah ad-Dîn. Puis, en 1855, alors qu'Abbas I^{er} était gouverneur d'Égypte, le duc Maximilien d'Autriche se rendit en Égypte et visita le musée de la Citadelle. Etant lui-même collectionneur d'antiquités et d'objets d'art, il demanda au gouverneur quelques pièces anciennes du musée. On lui offrit la collection entière, qui devait devenir le noyau central de la collection égyptienne du Kunsthistorisches Museum de Vienne. À cette époque, l'archéologue français Auguste Mariette, grand amoureux de l'Égypte, avait déjà commencé les préparatifs de la construction d'un nouveau musée à Boulaq, au bord du Nil. Nommé directeur des Antiquités par le gouverneur d'Égypte de l'époque, Saïd Pacha, Mariette rédigea une législation visant à stopper l'hémorragie des antiquités hors du pays. Il mit également au jour de nombreux vestiges dans différentes zones archéologiques, en particulier à Saqqarah, qui l'intéressait spécialement. Il en enrichit la collection du musée de Boulaq. Mais, en 1878, le musée et son contenu furent très gravement endommagés par une crue du Nil. Les antiquités furent transportées provisoirement dans un autre musée, celui du palais d'Ismail Pacha à Gizeh, où



8. Vue du Caire et du Musée égyptien

elles restèrent jusqu'à leur transfert dans l'actuel Musée égyptien de la place Tahrir, en 1902.

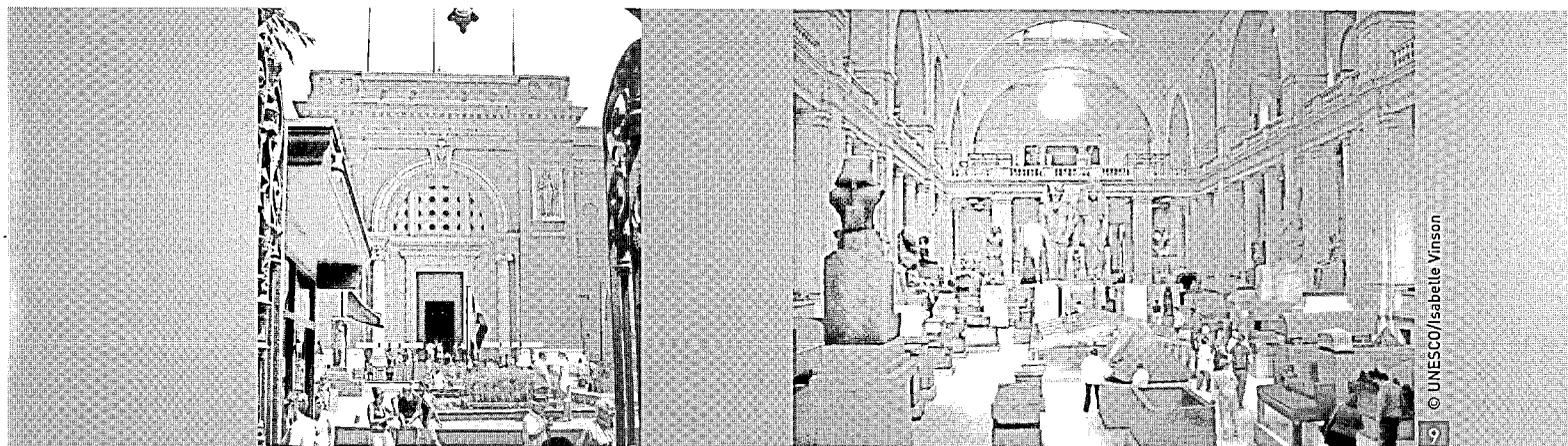
Le musée de la place Tahrir

Il devint indispensable de construire un vaste musée à même d'abriter la grande quantité d'antiquités provenant des fouilles archéologiques toujours plus nombreuses. Le ministère des Travaux publics chargea donc l'architecte français Marcel Dourgnon de concevoir un musée. Celui-ci fut bâti place Tahrir, au centre du Caire, sous la supervision du successeur de Dourgnon, le spécialiste français Gaston Maspéro, dont les nombreuses découvertes et les travaux incontournables ont apporté leur illustre contribution au domaine de l'égyptologie. Maspéro fut le premier à tenir un inventaire des antiquités dans une série de registres volumineux.

Le rez-de-chaussée du Musée égyptien dispose de 5 400 mètres carrés de salles d'exposition consacrées aux antiquités égyptiennes, présentées dans l'ordre chronologique. Au premier étage se trouvent des collections d'objets de la civilisation égyptienne classés par sujet et des collections archéologiques complètes ; le tout sur une superficie de 3 500 mètres carrés. Le deuxième

étage abrite des collections de sarcophages de différentes époques destinées aux chercheurs, bien qu'il soit question de les ouvrir au grand public. Le musée comprend également une bibliothèque conservant tout ce qui a été publié sur les antiquités égyptiennes du XIX^e siècle à nos jours.

Les visiteurs accèdent à l'entrée du musée par un escalier situé au centre de la façade, après avoir traversé le jardin. Au centre de celui-ci se trouve un bel étang peuplé de papyrus et de lotus ; le jardin renferme aussi un ensemble de monuments importants en pierre.



9. Vues de l'extérieure et de l'intérieure du Musée égyptien au Caire

La première pierre du musée a été posée en avril 1897 par le khédivé Abbas Hilmi II, et le musée a ouvert officiellement ses portes le 17 novembre 1902.

Description architecturale du musée

Le musée est de style romain néoclassique. Ses façades arborent des courbes magnifiques, des colonnes et des corniches harmonieuses ornées de statues, d'inscriptions en relief, d'ornements et de motifs visant à manifester ostensiblement la grandeur imposante du bâtiment et son importance pour l'histoire, la culture et la civilisation.

Le rez-de-chaussée du musée est en forme de T, la façade est longue d'environ 115 mètres et haute de 22 mètres. Il y a des ouvertures symétriques de chaque côté de l'entrée, ainsi que deux autres entrées à l'extrême droite et à l'extrême gauche, l'une pour le personnel et l'autre menant à la bibliothèque.

De part et d'autre de l'entrée principale se trouvent une salle de réception pour les visiteurs importants, une salle de relations publiques et quelques comptoirs de vente de reproductions, de cadeaux et de livres. Le visiteur pénètre ensuite dans le hall de distribution et d'orientation, sous une coupole dont les ouvertures laissent pénétrer la lumière naturelle qui vient compléter la lumière

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

artificielle. Cette coupole est soutenue par quatre piliers qui se dressent vers les parties les plus élevées du musée, reliant ainsi verticalement le rez-de-chaussée au premier étage. La zone médiane du musée, qui couvre approximativement une surface de 45 x 16 mètres et est légèrement en contrebas, reprend le plan des anciens temples égyptiens. Cette section comprend des portails monumentaux et de grandes statues, comme celles d'Amenhotep III et de sa femme Tiy. Cette partie du musée a un plafond à gables recouvert de panneaux de verre laissant filtrer une lumière tamisée qui permet de recréer l'atmosphère intimidante des anciens temples égyptiens. Nous sommes au cœur du musée. Les galeries et les salles latérales se déroulent à partir de la gauche de l'entrée dans une séquence historique qui va de la période prédynastique et des premières dynasties pour finir à la Basse Époque, en passant par l'Ancien, le Moyen et le Nouvel Empire.

Au rez-de-chaussée, certaines salles et galeries atteignent 7 ou 8 mètres de hauteur. Plusieurs autres s'élèvent jusqu'à 15 mètres, et l'atrium central mentionné ci-dessus mesure 22 mètres de haut. Cet espace permet de contenir des pièces extrêmement volumineuses. Le musée comprend 107 salles en tout. Si le rez-de-chaussée abrite des statues monumentales, le premier étage est réservé aux statuettes, à la collection de Toutankhamon, aux bijoux et à la salle des Momies. Une autre salle est en cours d'aménagement pour abriter les autres momies royales. La plupart des salles de l'étage supérieur s'ouvrent sur l'atrium, pour permettre aux visiteurs d'observer à loisir la partie supérieure des statues monumentales, rendant ainsi l'exposition plus dynamique. Au sous-sol, des voûtes en intersection sont soutenues par des piliers et des murs porteurs, pour alléger le poids des lourdes pièces du rez-de-

chaussée. Le sous-sol est la réserve principale du musée; là sont entreposées les antiquités majeures découvertes au cours des fouilles archéologiques. Il contient des dizaines de milliers d'articles de périodes archéologiques et de régions différentes.

Lors de la construction du musée, on a favorisé la fluidité des déambulations et la facilité d'accès aux diverses galeries. Au rez-de-chaussée, des escaliers situés aux quatre coins du bâtiment permettent l'accès aux étages supérieurs. Le musée est également doté de trois grandes portes latérales sécurisées par lesquelles peuvent pénétrer des objets lourds et volumineux. Celles-ci restent fermées et ne sont ouvertes qu'en cas de besoin. On envisage de construire une extension à l'ouest du musée pour y loger des ateliers de restauration, des centres d'information et de services, une cafétéria et des boutiques de souvenirs, ainsi qu'une section éducative et des bureaux administratifs.

Le Musée égyptien est divisé en sept sections : les reliques de Toutankhamon ; les antiquités de la période prédynastique, des premières dynasties et de l'Ancien Empire ; les antiquités de la première période intermédiaire et du Moyen Empire ; celles du Nouvel Empire ; celles de la Basse Époque et des périodes grecque et romaine ; les monnaies anciennes et les papyrus ; les sarcophages et les scarabées.

En général, les antiquités sont présentées dans le musée dans l'ordre chronologique de l'histoire égyptienne ancienne. Il est possible toutefois que, dans chaque section, certains articles doivent leur présence à leur type plus qu'à leur période. Les objets sont exposés dans des vitrines qui mentionnent leur description et les détails de

leur période, de leur origine et du matériau utilisé dans leur fabrication. Certaines pièces lourdes et volumineuses ne sont pas dans des vitrines, mais elles sont également assorties de commentaires. À tout cela s'ajoute la salle du Centenaire. Elle a été aménagée en 2002 dans une partie du sous-sol pour y présenter une extraordinaire exposition intitulée « Les trésors cachés », en commémoration du centenaire de la construction du Musée égyptien.

Étant donné que le musée est désormais saturé d'antiquités en mal d'espace adéquat pour être exposées convenablement, il est maintenant indispensable de construire un nouveau musée à Gizeh, à proximité des collines des pyramides. Ce musée, qui s'appellera le Grand Musée, permettra de rééquilibrer les collections du Musée égyptien de la place Tahrir.

Un programme d'expositions a été élaboré pour ce Grand Musée, pour lesquelles ont été retenus plusieurs grands thèmes. Le premier englobe la terre, la géographie et les caractéristiques fondamentales de l'Égypte, telles que le Nil, les ressources en eau et le désert. Le deuxième concerne la royauté et l'État au cours des dynasties régnantes, les différentes classes sociales, les guerres, ainsi que l'architecture. Le troisième domaine recouvre la société, le travail, l'administration, les arts, l'artisanat, la vie quotidienne, ainsi que les sports, les jeux et la musique. Le quatrième est la religion et ses différents éléments : rites funéraires, cultes, sanctification des animaux, lieux de culte, prêtres et objets de culte. Le cinquième sera le savoir et les scribes dans l'Égypte ancienne. Une partie centrale du programme sera consacrée à l'exposition d'une collection d'objets funéraires du roi Toutankhamon, actuellement au Musée égyptien.

I Le projet du Grand Musée d'Égypte : architecture et muséographie¹

Yasser Mansour

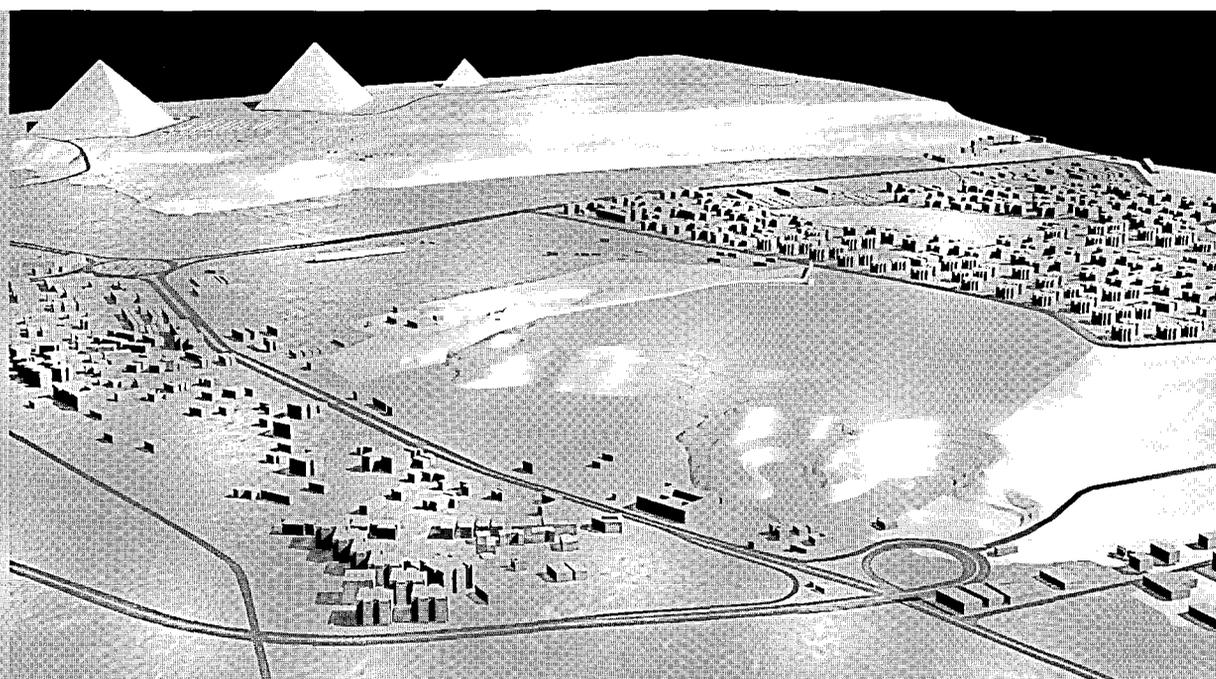
Yasser Mansour est le coordonnateur général du projet pour le Grand Musée d'Égypte depuis 2001. Il est professeur de conception architecturale à l'université d'Ain Shams, au Caire. Il a obtenu son doctorat à l'université du Michigan en 1990 et a enseigné la conception architecturale aux États-Unis, à Abû Dhabi et en Égypte. Il a publié de nombreux articles et recherches sur les théories de l'architecture et la muséographie. Il a dirigé un ouvrage en deux volumes sur les résultats du concours international d'architecture pour le Grand Musée d'Égypte, publié par le Ministère de la culture au Caire, en 2003.

Le 7 janvier 2002, le ministre égyptien de la Culture a lancé un concours d'architecture international pour la conception du nouveau Grand Musée d'Égypte. Ce concours a attiré 2 227 architectes originaires de 103 pays. L'invitation était ouverte aux architectes et aux consultants du monde entier, appelés à relever le défi de concevoir une architecture exceptionnelle pour le Grand Musée d'Égypte, tant attendu. Situé à proximité des pyramides de Gizeh, le nouveau musée se doit d'être un hommage aux monuments, aux trésors et à l'histoire de l'Égypte éternelle. L'idée est d'établir un ensemble muséal et de services très moderne, offrant une vaste gamme d'informations ; le tout étant pour le visiteur à la fois agréable, divertissant, éducatif et culturel.

Le concours comprenait deux phases. La première, présentation préliminaire du concept, consistait à expliquer et illustrer la démarche

en esquissant les grandes lignes du projet. En août 2002, 1 550 architectes et sociétés de 83 pays déposaient leurs dossiers. Le jury, convoqué en octobre 2002, n'en a retenu que vingt pour la

le bord du plateau, qui divise le site en sections haute et basse ; deuxièmement, la vue sur les pyramides et troisièmement, l'arrivée par la route du désert reliant Le Caire à Alexandrie.



10. Vue tridimensionnelle du site du futur Grand Musée d'Égypte

deuxième phase où il s'agissait de présenter un avant-projet répondant aux exigences du programme. Le jury s'est réuni une nouvelle fois en mai 2003 et a sélectionné le gagnant. Les détails de la conception et de la construction ont été finalisés en juin.

L'architecture du nouveau musée

Le Grand Musée est situé entre les complexités modernes du Caire et l'ancienne culture des pyramides. Trois éléments dictent la disposition du nouveau musée au sein du site : tout d'abord,

« Architecturer » la face du plateau

Le plan du Grand Musée consiste d'abord à attribuer un nouveau « bord » au plateau, en créant une pente douce semblable à un voile fin de pierre translucide structuré par géométrie fractale, qui s'ouvre et se ferme comme les plissements dans le sable du désert. Vue du Caire, cette nouvelle surface de pierre translucide qui s'inscrit dans le plateau construit une identité dynamique ; pourtant, de l'intérieur du musée, elle trace une nouvelle trajectoire visuelle vers les pyramides. Le mur du musée peut être interprété comme un

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

motif rythmique de plis structuraux (physiques) et spatiaux réels sur la face du plateau, qui en « architecture » et intensifie la surface éternelle.

Entre l'espace des pyramides

Le musée comble un vide dans le cadre tridimensionnel formé par une série d'axes visuels allant du site aux trois pyramides. Les lignes structurant le musée sont tracées selon les mêmes lignes visuelles. De l'entrée et des parcs, le musée se déploie le long de la montée jusqu'au niveau du plateau.

Vue depuis Le Caire

Le nouveau musée est situé à la lisière du désert, entre les pyramides et Le Caire. Il sert de pivot entre la modernité et l'antiquité. Il réoriente littéralement le voyageur de la modernité du Caire et d'Alexandrie vers l'héritage ancien des Égyptiens. D'un point de vue urbaniste, le musée s'« inscrit » au point où le voyageur change de direction et se tourne de la ville vers les pyramides. Il donne un nouveau profil au plateau sans faire concurrence aux pyramides, en utilisant sa situation et sa longueur pour s'insérer dans les lignes horizontales si caractéristiques de la vision moderne et du mouvement.

La cinquième façade – un nouvel horizon

Le nouveau musée est situé à l'intersection de deux angles de vision, la vue vers les pyramides et celle vers Le Caire. Le panorama des pyramides s'inscrit dans la structure du musée, et celui du Caire suit la ligne tracée par le chemin du parc du Nil, du parc de Dunal au niveau du plateau jusqu'à l'horizon à travers les gradations du toit. Celles-ci sont une extension du paysage de dunes du site : elles respectent la ligne du plateau du désert tout en constituant un nouvel horizon d'où admirer la ville du Caire.

Sculpture de lumière – mouvement dans le vide

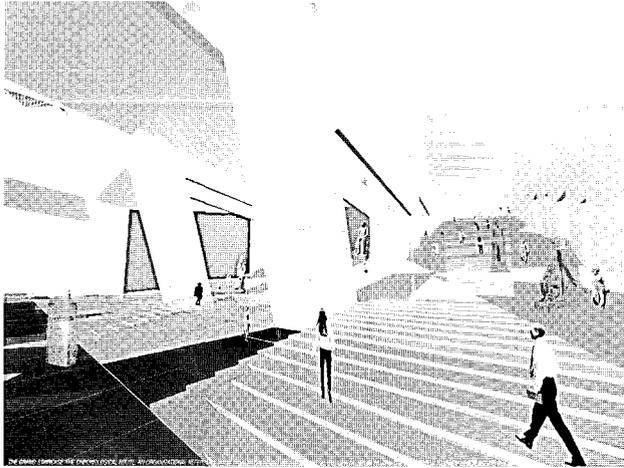
La lumière sculpte et définit les espaces de l'ensemble du nouveau musée, de l'échelle du site à celle des vitrines et du réseau de parcs en plein air à l'environnement minutieusement contrôlé des objets. Deux faisceaux de lumière découpent le site en trois bandes. La première est celle du plateau inférieur, qui correspond à l'infrastructure au bord de la route. La deuxième est celle de la montée au plateau, c'est-à-dire de la zone culturelle du Grand Musée. La troisième est la zone naturelle du plateau, celle du parc de Dunal. La lumière creuse les systèmes primaires du mouvement à travers le plateau, le « grand escalier » empli de lumière, le vide créé par la paroi de pierre translucide et la chaussée visuelle. Les flux numériques sont des vides de lumière qui sculptent dans le plateau des espaces occupés adéquatement par l'infrastructure.

La place et la cour des sculptures

La place est un point de rencontre qui amorce la transition entre l'extérieur et l'intérieur ; elle attire les visiteurs du parvis au niveau inférieur du hall d'entrée. C'est un lieu animé de nuit comme de jour, qui le reste même quand le musée et ses salles de conférence sont fermés. Prolongeant la transition entre le dehors et le musée et ses salles de conférence, le hall d'entrée est un espace intermédiaire qui prolonge la place tout en faisant pénétrer dans le cadre de verdure ombragé du vestibule. Le parc du Nil s'avance dans le vestibule, accentuant encore l'intégration de l'extérieur au sein du musée.

L'escalier monumental – l'itinéraire chronologique

L'escalier monumental empli de lumière permet de monter du hall d'entrée aux galeries d'exposition permanente du dernier étage, en s'arrêtant aux expositions particulières, aux ateliers



© Comité technique du Grand Musée d'Égypte

11. Plan de l'escalier central du Grand Musée d'Égypte

de conservation, aux expositions temporaires et au dépôt archéologique principal. L'escalier est le noëud d'accès au parcours chronologique à l'intérieur du musée et culmine au sommet avec un panorama sur les pyramides. Monumental, il est facilement identifiable et sert de point de repère aux visiteurs pour s'orienter aisément dans l'immense collection.

Les nœuds hypertextes des itinéraires d'exposition

La partie des expositions permanentes au dernier étage est divisée au sein de la structure en cinq bandes thématiques, délimitées par les axes visuels sur les pyramides ; la sixième étant l'itinéraire chronologique de l'escalier monumental. Des nœuds hypertextes et des jardins de sculptures permettent de passer d'une bande thématique à l'autre. Les replis de la structure du toit suivent l'organisation spatiale des bandes thématiques ; ils comportent les dispositifs de contrôle de la lumière. La disposition de ce grand espace est donc claire tout en autorisant de la souplesse dans les modes d'exposition. Les nœuds hypertextes et les jardins de sculptures, qui servent de points de repère

au cours de la visite, permettent également aux visiteurs de se reposer. Un de ces points de repère est la cour consacrée à Toutankhamon. Elle est éclairée par une ouverture triangulaire ménagée dans l'édifice, dont la façade illustre à ce point l'importance de la collection qu'elle abrite. Sous certaines galeries, des salles ont été aménagées en sous-sol pour des expositions spécifiques.

Les flux numériques

Paradoxalement, l'intégration technologique est réussie quand elle devient invisible. La technologie est une composante de l'architecture du nouveau musée. Elle figure sous la forme de flux numériques de lumière opérant entre les bandes spatiales qui définissent les galeries thématiques. Les parois des galeries définies par les flux numériques deviennent l'élément primordial de l'infrastructure technologique qui répond aux besoins de présentation interactive des vitrines individuelles.

Le Grand Musée d'Égypte n'est pas un musée au sens traditionnel. Il est conçu comme un ensemble de différentes activités qui forment un environnement culturel axé sur l'égyptologie. Selon différents itinéraires, le monde de l'Égypte ancienne peut être exploré à divers niveaux et de diverses façons. Le musée est à la fois un lieu dépositaire d'objets culturels et une ressource culturelle interactive.

La muséographie et le message culturel du musée

Le terme « musée » renvoie à « temple des muses » qui indique sa nature et sa fonction. Par essence, le musée met en valeur les plus beaux trésors et richesses de la religion, de la culture,

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

des arts et de la société. Il abrite le meilleur de ce qui doit être sauvegardé et montré.

À la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, le musée en tant que bâtiment incarnait les idéaux et les aspirations de la société et était source de fierté nationale, car il reflétait le meilleur des biens culturels et le patrimoine.

De leur origine à l'époque récente, deux points principaux sont restés inchangés dans les musées. Le premier est qu'ils s'attachent à exposer et à préserver des œuvres d'art et des réalisations humaines en général ; le second est que le public les visite afin d'en faire l'expérience directe. L'interaction entre l'art et les gens est la vocation et le but principal de tout musée. Les architectes ont pour tâche stimulante de trouver le juste milieu entre les deux. Pour quelques-uns, c'est l'architecture du musée qui inspire les visiteurs, donc l'art de la conception supplante l'art qui est exposé. D'autres s'effacent humblement pour laisser l'art au centre du dispositif d'exposition. Dans les deux cas, le musée est porteur d'un message qui, émanant des aspirations culturelles les plus élevées, doit atteindre l'éventail le plus large possible de gens et de visiteurs. Le message culturel du musée peut exprimer la fierté qu'inspirent le patrimoine et la richesse culturelle d'une nation. Il peut également raconter une histoire avec les objets qu'il expose, par exemple en interprétant leur message. Mais sa fonction sociale et culturelle primordiale est d'éduquer ; c'est là son objectif ultime. Quel que soit le message culturel, l'éducation est indispensable au musée et contribue directement à attirer davantage de visiteurs.

L'historicité contemporaine s'enracine dans un ensemble de traditions définissant le monde

d'aujourd'hui. Les civilisations anciennes jettent une lueur sur l'avenir de l'humanité en montrant comment, au cours des épisodes de l'histoire, les gens ont inventé et réinventé leur culture d'une façon qui a contribué à définir l'essence du temps et de l'espace. Les changements affectant les structures sociales et les affinités culturelles, ainsi que les transformations survenues dans la nature, la maîtrise et les fonctions de la connaissance, ont forcé le musée à se réinventer dans un contexte où les valeurs traditionnelles ne vont plus de soi. Le concept traditionnel du musée vu comme un lieu de ressources culturelles pour une élite instruite et sophistiquée, qui se consacre à la préservation et à la sauvegarde des messages culturels inhérents aux objets qu'il abrite, tout en étant « dépositaire et arbitre du savoir philologique en tant qu'institution scientifique mono-fonctionnelle, source d'autorité et seul juge de ses pratiques spécialistes », n'est plus défendable.

Peut-être le plus grand défi du nouveau millénaire en ce qui concerne la conception des musées est-il de créer une architecture qui favorise une telle interprétation de la culture sur un arrière-plan de tradition, une architecture qui fasse pénétrer le passé dans le futur, qui décode les symboles étrangers pour en faire des signes familiers et qui soit, en définitive, un lieu où exercer réflexion et pensée critique.

L'Égypte offre un cadre unique, à proximité des pyramides de Gizeh, à ce défi culturel et architectural pour le troisième millénaire du monde chrétien et le septième de l'Égypte. Un lien visuel fort entre le site du nouveau musée et les pyramides elles-mêmes suggère des choix architecturaux fondés sur ce dialogue formel. Le Grand Musée d'Égypte vise à refléter la conception moderne du « musée

archéologique ». Sa vocation n'est pas uniquement d'abriter et d'exposer des objets et des matériels archéologiques, mais de constituer un ensemble qui offre un espace permettant de transmettre la culture aux visiteurs. Le concours international d'architecture pour la conception du nouveau musée a lancé un défi à la communauté des architectes du monde entier. On demandait aux participants de présenter un projet qui propose un message culturel, et pas seulement une succession cohérente de thèmes ou de salles. Ce musée est dans la position exceptionnelle de faire culturellement et géographiquement partie du pays dont il présente la civilisation. Il doit donc, dans le même temps, être un centre moderne de production, de transmission et d'assimilation culturelles. Il s'agit d'un projet qui aspire aux plus hautes valeurs culturelles et scientifiques.

Conclusion

Ainsi que le propose cet article, le message culturel de la création architecturale est la résultante de deux pôles principaux. Le premier est constitué par le sujet du message culturel, et le second représente le regard de l'architecte sur le sujet. La conception du Grand Musée d'Égypte a cherché à concilier qualité expressive et clarté fonctionnelle. La force de la déclaration poétique du projet contraste avec la discrétion du programme architectural par rapport au site. On peut aisément se rendre compte que le projet vise à donner au bord du plateau de Gizeh un aspect plus stimulant. Il fait aussi montre d'une grande inventivité au niveau de l'éclairage et au niveau des systèmes d'information et de communication, et ce dès la conception. Il permet une grande facilité de circulation et de passage par le hall d'entrée, l'escalier monumental et les autres espaces pour atteindre les différentes galeries

du musée. Pourtant le caractère processionnel de l'escalier lui-même doit être peaufiné.

Il ne fait aucun doute que le Grand Musée d'Égypte est l'un des plus grands complexes entrepris dans le cadre d'un seul projet. La force de toute vision s'exprime par ses détails, et ce musée complexe a nécessité l'apport de nombreuses disciplines. Le ministère de la Culture a donc demandé au gagnant du premier prix ainsi qu'à une équipe multidisciplinaire d'exécuter les plans. L'interdisciplinarité est indispensable pour une vision de cette envergure. À mesure que le projet prendra forme, il deviendra de plus en plus complexe, et il est impératif que la vision d'ensemble reste forte et unifiée.

Les travaux débuté ont en janvier 2005, et le musée devrait ouvrir ses portes en 2009. Le mouvement est donné : tout le monde a hâte de voir commencer ce voyage, celui de la construction du Grand Musée d'Égypte.

| NOTES

1. Les dessins et les chiffres sont ceux du projet original présenté au concours international d'architecture du Grand Musée d'Égypte. Les descriptions et les illustrations des plans ont été mises au point à partir des réponses et des rapports de l'architecte.

| Les musées égyptiens oubliés

Fayza Hassan

Fayza Hassan a obtenu une licence d'économie à l'université américaine du Caire. Elle a été journaliste et rédactrice en chef de la section Loisirs de l'Al-Ahram Weekly de 1990 à 2000. Elle écrit pour Egypt Today depuis 2004.

Bref historique

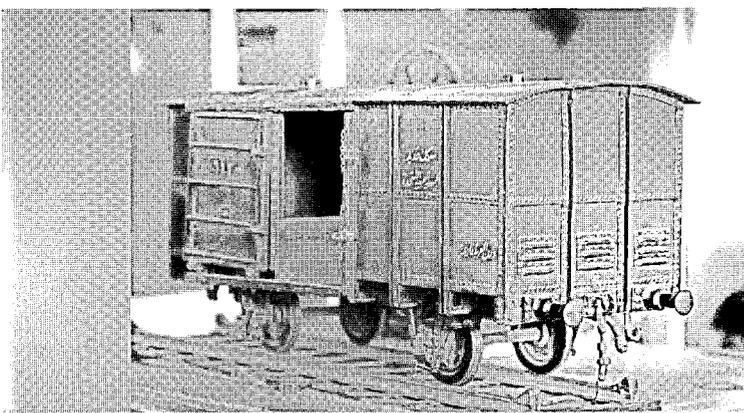
« Le terme “ découverte ” nous invite à réfléchir à la motivation qui, depuis l'aube de la conscience humaine et de l'histoire, a porté l'espèce humaine à reconnaître, sauvegarder et parfois étudier les traces de ses prédécesseurs. »

Emmanuel Le Roy Ladurie

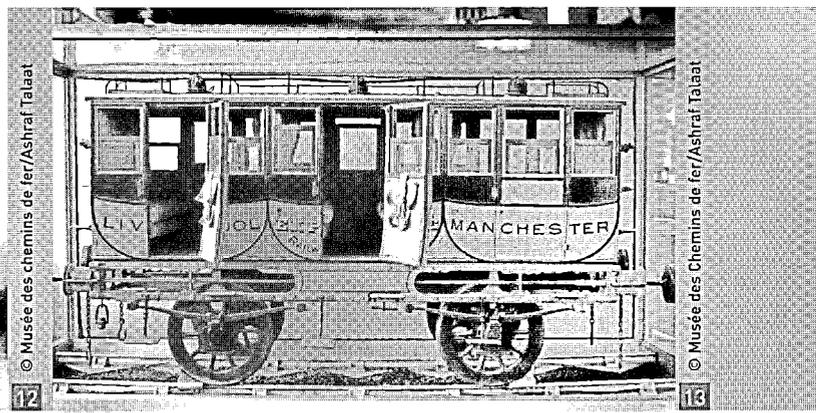
L'Égypte fait partie de ces pays dans lesquels l'histoire se rencontre à chaque pas. Des vestiges des civilisations antiques demeurent depuis des siècles dans le paysage. Les Égyptiens ne leur ont cependant, contrairement à l'opinion du professeur Le Roy Ladurie, accordé qu'un regard distrait. Pendant longtemps, les temples, les statues et les objets ont été détruits ou détournés, à moins de rester enfouis, ou ont été parfois dotés d'une autre signification plus mythique, devenue tradition locale, comme c'est le cas des rites de fécondité pratiqués dans de nombreux villages. Les vestiges des temps passés n'étaient pas reconnus, et leur préservation n'allait pas de soi. Les histoires de momies utilisées pour allumer des feux sont légion. Même après l'expédition française de 1798, non seulement il n'y eut pas de prise de conscience suffisante (si l'on excepte les écrits du chroniqueur égyptien de la période, Abdel-Rahmân el-Gabarti), mais le nouveau wali, Muhammad 'Alî, ne fit pas exception à la règle, consacrée par l'usage, des dirigeants mamelouks et

ottomans en vandalisant les temples des Pharaons pour bâtir ses propres monuments. Une anecdote populaire rapporte que Muhammad 'Alî songeait à transformer les pyramides en carrières de pour construire de nouvelles usines. Il signa cependant

Les Égyptiens durent attendre l'arrivée de l'égyptologue Auguste Mariette (1821-1881), qui fonda le Service des antiquités, pour entreprendre l'évaluation de leur patrimoine. La coutume des dirigeants du pays qui consistait



12. Modèle de wagon de marchandises, 1854.



13. Modèle de wagon de voyageurs, vers 1880.

le décret fondant le premier musée du Caire sous la direction d'un certain Youssef Dia Effendi. Le projet n'aboutit pas, mais inspira par la suite Sheikh Rifa'a Rafi'el-Tahtawi (1801-1873), écrivain et réformateur du système éducatif : « Il est bien connu que les Européens possèdent des bâtiments où ils abritent les antiquités – des pierres couvertes d'inscriptions et d'autres objets du même acabit y sont soigneusement préservés et montrés à leurs habitants et aux touristes. Ces institutions font la gloire des pays qui les ont. » Et pourtant, l'Égypte n'était pas encore prête.

Quand, vers la fin du XVIII^e siècle, les étrangers firent savoir leur intérêt, la vente des antiquités devint un commerce florissant, égalé uniquement par celui des faux, exécutés par des artistes locaux particulièrement doués dans l'art de copier les originaux.

à offrir des articles d'une valeur inestimable aux chefs d'État et aux dignitaires étrangers perdura cependant, amputant gravement la collection naissante du nouveau musée.

La période des khédives voyageurs, à partir de 1850, fut plus éclairée. Au cours de leurs séjours en Europe, les dirigeants égyptiens se rendirent compte de l'importance qu'il y avait à sauvegarder le patrimoine d'un pays. Quand le sultan Hussein et, après lui, le sultan Fouad (1868-1936 ; il régna de 1917 à sa mort) arrivèrent au pouvoir, le concept de sauvegarde des vestiges du passé était bien ancré dans les esprits. Ils allèrent d'ailleurs plus loin en fondant eux-mêmes plusieurs musées originaux et en se concentrant parfois pour leurs collections sur le passé récent.

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

En 1952, la révolution mit un terme à l'idée d'instituer des présentations plaisantes d'objets historiques et archéologiques et d'assurer leur entretien. Il y avait d'autres priorités ; et le tourisme fut suspendu pendant cette période.

Les nouveaux musées...

Au cours des dernières décennies, de nouveaux musées ont ouvert leurs portes et ont retenu l'attention au niveau national et parfois international. Le musée de la Nubie à Assouan, le musée d'Art moderne à Gizeh, le musée des Céramiques de Zamalek ou le musée de la Bibliothèque d'Alexandrie sont des cas d'espèce. Certains, comme ceux célébrant la vie et le travail de personnalités contemporaines (le prince des poètes Ahmed Shawki, l'écrivain et pédagogue Taha Hussein, les célèbres chanteurs Oum Kalsoum et Mohamed Abdel-Wahab), ou encore les maisons historiques restaurées (Beit el-Sennari, Beit el-Seheimi, Gayer Anderson, Beit Khatun, etc.) ont reçu une grande publicité. Ils n'ont pas besoin que l'on défende leur cause : ils jouissent d'un grand soutien officiel et apparaissent dans de nombreux circuits touristiques.

...et les petits musées oubliés

Dans le même temps, on a recommencé à s'intéresser un peu, quoique de façon distraite, à la restauration et à la remise en état de nombreuses et intéressantes collections en plein air ou en salle, et à des expositions provinciales commémorant des événements ponctuels (le musée Dinshway, par exemple). Ces collections avaient été minutieusement assemblées dans la première moitié du xx^e siècle, en particulier sous les auspices du roi Fouad, pour sa plus grande gloire, pensait-il. Cela ne devait

pas être le cas puisque l'enseignement de l'histoire dans les écoles et les universités égyptiennes s'est bien gardé depuis 1952 de célébrer les succès de la monarchie. La nouvelle génération ne sait pas, le plus souvent, qui était le roi Fouad.



14. Paysans labourant la terre. Modèle en argile

L'intérêt pour les petits musées oubliés est toutefois plus le fruit d'efforts de ministres isolés ou de conservateurs de musées dévoués que d'une politique gouvernementale soigneusement planifiée. Il convient de garder à l'esprit en effet que les musées dépendent des différents ministères concernés (ministères du Pétrole, des Transports, de l'Agriculture, etc.) et non d'un organisme unique tel que le Conseil suprême des Antiquités.

Les choses évoluent lentement parce que les priorités sont autres et que le grand public ne prête que peu d'attention à tout ce qui n'est pas de première nécessité. Les Égyptiens doivent faire face à de nombreuses obligations avant de pouvoir oublier leur

présent difficile et se tourner vers la contemplation des vestiges du passé. Les paroles du philosophe chinois Zheng Xie (1693-1765) paraissent à cet égard bien à propos : « *Nous dépensons des mille et des cents pour des manuscrits et des peintures et encore davantage pour les authentifier. Insignes en jade ébréché, sceaux en bronze ornés de tortues et de dragons, tuiles en bronze de la Tour aux oiseaux transformées en pierres à encre, tout cela exposé sur des étagères laquées ; encensoirs d'or en forme de lion sur socle d'ivoire, tasses, gobelets et vaisselle antique de toute sorte – et nous épluchons les anciens textes pour en vérifier les inscriptions. Comme obsédés, nous cherchons de près ou de loin dans notre lointain passé. Les membres d'une même famille se poursuivent devant les tribunaux, les amis proches ne se font plus confiance. Les riches achètent ces objets à prix d'or, mais un pauvre ne céderait pas un seul gâteau de riz pour l'un d'entre eux.* »

Malgré le peu d'intérêt du grand public, les historiens, les chercheurs, les scientifiques et les intellectuels en général se font les champions de la sauvegarde et du développement d'un certain nombre de petits musées spécialisés qui ont su préserver une somme considérable d'informations peu disponibles autrement. Parallèlement, les écologistes tiennent à la protection des musées en plein air, tels le jardin japonais d'Helwan et le jardin andalou de Zamalek, ne serait-ce que pour préserver quelques rares espaces verts significatifs au cœur d'une jungle de béton. Chose curieuse, la plupart de ces musées ont survécu aux années d'abandon en demeurant plus ou moins intacts, et constituent un bon point de départ : il suffirait de leur faire de la publicité, d'étendre leurs collections, d'améliorer leurs vitrines, de les placer sur les circuits touristiques et de les rendre en général plus accueillants pour attirer et intéresser un grand nombre d'individus et de groupes.

Le Musée géologique

Fondé et ouvert au public en 1904, le Musée géologique faisait partie du Service égyptien de géologie établi en 1896. Aujourd'hui, il est logé dans une ancienne bâtisse sans étage dans le quartier d'Athar el-Nabi, près du Vieux Caire. On peut y accéder par la corniche de Maadi ou par une entrée à l'arrière, en passant par un chantier de construction d'appartements. Une allée poussiéreuse, le long de laquelle des spécimens sont exposés négligemment, donne sur un espace couvert, clair et spacieux, où sont alignées les vitrines. Elles sont sales, et les explications sont soit en arabe et en anglais (avec des fautes d'orthographe), soit, sans raison apparente, seulement en arabe. Le prix du billet est nominal, et les employés ne prennent pas toujours la peine de le réclamer. Ils ne s'occupent pas outre mesure des rares visiteurs, mais se plaignent que le musée ne soit pas dans les circuits touristiques et n'intéresse que les scientifiques. Qui plus est, le musée ferme ses portes à 14 h 30, ainsi que le jeudi et le vendredi. Les préposés sont des fonctionnaires qui suivent le calendrier officiel, qui est également celui des écoles, des administrations et de la plupart des commerces. Cette situation empêche les étudiants et les travailleurs de visiter le musée. Il est indéniable que ce musée remplit un rôle spécifique important, mais ses trésors fascinants ne sont à la portée que des professionnels et des écoliers en visite guidée¹.

Le musée des Chemins de fer

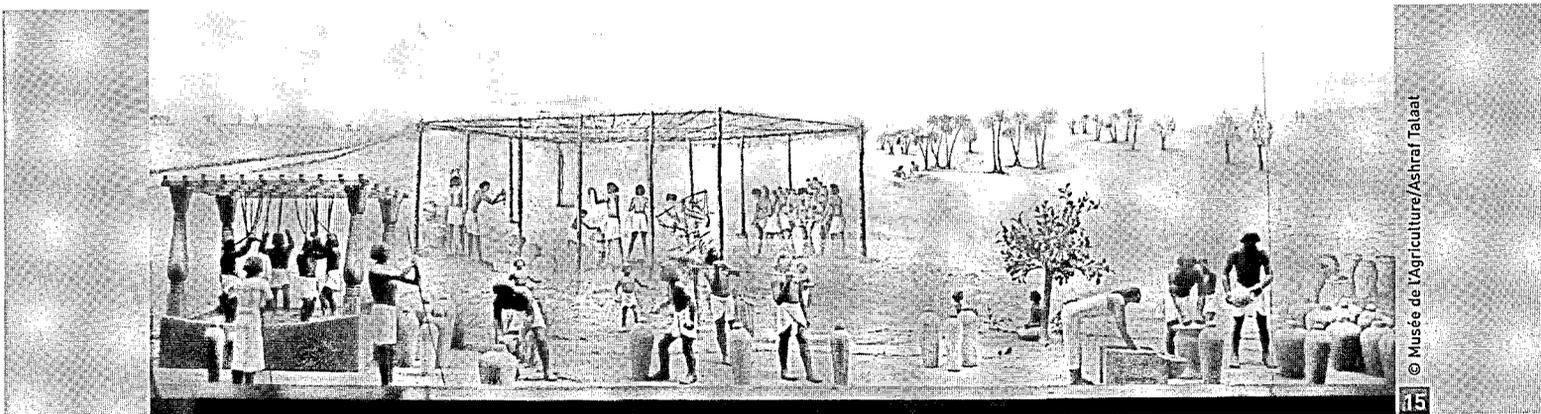
Ce musée a été conçu comme une présentation technique et scientifique à l'occasion de la Conférence internationale des chemins de fer qui a eu lieu en 1933 sous les auspices du roi Fouad d'Égypte. Le bâtiment, contigu à la gare de chemin de fer

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

du Caire, a été achevé le 26 octobre 1932 et a ouvert ses portes le 15 janvier 1933, donnant ainsi la possibilité aux participants à la conférence de visiter le premier musée de ce type au Moyen-Orient.

Le musée occupe deux niveaux de son bâtiment d'origine. Il abrite 600 modèles et articles exposés, ainsi qu'une impressionnante collection de documents, de cartes, de projets de gares de chemin de fer égyptiennes, de ponts, de différents types de rails, de panneaux de

Le musée n'est pas visible de la rue principale, mais les employés de la gare indiquent volontiers le chemin aux visiteurs. Le prix de l'entrée devrait être symbolique pour les Égyptiens, mais le receveur de la caisse en change le montant selon son humeur. Il y a plusieurs guides féminines qui connaissent assez bien les pièces exposées, mais elles ne parlent qu'arabe. Certaines légendes en anglais sont assez claires, mais tous les articles n'en sont pas pourvus. Le catalogue en vente à l'entrée est très utile pour identifier les types et les modèles



15. Fabrication de la bière à l'époque des Pharaons

signalisation anciens et modernes et d'informations statistiques à jour. Parmi les pièces exposées les plus intéressantes se trouve une vaste collection de modèles décrivant le développement de la première locomotive dans le monde, construite en 1783.

En prime, on peut monter dans le wagon privé du vice-roi Saïd, qui régna en Égypte de 1854 à 1863. À l'extérieur, la décoration de motifs dorés complexes de fleurs et de feuilles rouges, vertes et roses vient s'ajouter au luxe des éléments en cuivre étincelant.

de trains et en comprendre le fonctionnement. Le musée est ouvert tous les jours, de 9 heures à 14 h 30, excepté le vendredi et les jours de fête.

Le musée de la Poste

Situé au deuxième étage du bureau de poste central du Caire, à Ataba, le musée de la Poste a été établi en 1934, mais n'a ouvert ses portes qu'en 1940. C'est un véritable petit joyau : dans la section historique, des vitrines bien entretenues contiennent des douzaines de petits personnages portant les

différents uniformes de la poste en usage depuis que le courrier est distribué en Égypte, c'est-à-dire depuis les Romains. Des tampons anciens de tailles et de formes différentes occupent deux vitrines entières dans un coin. On peut y examiner à loisir des collections de valeur d'enveloppes affranchies du monde entier, se promener en admirant les photos encadrées des transporteurs postaux ou se renseigner sur l'histoire du transport postal par voie de terre ou d'eau, ou par avion. Sur l'un des murs, on peut admirer un collage fascinant représentant le Sphinx devant le soleil. Il fait 3 mètres sur 3 et est constitué de milliers de timbres identiques représentant le même Sphinx avec le soleil. Un ensemble de documents trouvés à Tell el-Amarna est également visible, ainsi que le premier document transmis par la poste en 2000 av. J.-C. par un scribe du gouvernement envoyant à son fils un message dans lequel il insiste sur l'importance de l'écriture.

Ici, le personnel est très serviable, et le guide est non seulement au fait des événements historiques liés au développement des services postaux, mais s'y intéresse. Le seul inconvénient est le mauvais éclairage des vitrines. Le musée est ouvert de 10 heures à 14 heures et est fermé pendant les vacances².

Le musée de l'Agriculture

L'une des réussites les plus spectaculaires du roi Fouad est le musée de l'Agriculture. Il a été établi sur une aire de 125 000 mètres carrés, qui comprend les deux palais et le splendide jardin appartenant à la princesse Fatma Ismaïl (fille du khédive Ismaïl et sœur du roi Fouad), qu'elle avait à l'origine légués à l'université du Caire. Quand l'université a édifié ses locaux, les palais ont été donnés au ministère de l'Agriculture, leurs pièces transformées en salles

d'exposition, et le musée ouvert au public en 1938 par le fils du roi Fouad, le roi Farouk. C'était le premier musée de l'Agriculture au monde. Il a été créé avant ceux de Budapest et de Copenhague. C'est, de plus, le seul qui aspire à dresser un tableau complet de l'agriculture au temps des Pharaons.

« Au cours d'une période qui va de 1952 à 1987, le musée a été livré pratiquement à lui-même, les salles investies par divers bureaux de l'administration et les objets entreposés aux étages supérieurs ou dans des hangars », dit Mohamed al-Akkad, le directeur actuel. Aujourd'hui, le musée s'est remis de ces années d'abandon, tout comme le parc aux spécimens rares importés. Les objets exposés ont été remis à leur place. *« Un gros travail, mais tout est rentré dans l'ordre sans aucune aide financière étrangère »,* dit al-Akkad.

Au cours de la période de restauration, un roulement a été établi, et les différentes sections du musée ont été rouvertes au public les unes après les autres, de 1996 pour ce qui est de la section de l'agriculture de l'Égypte ancienne et du musée du Coton, jusqu'à 2004 avec l'ouverture du nouveau musée de l'environnement.

C'est sa présentation qui fait le charme de cet établissement : des groupes monumentaux illustrent en effet le développement de l'agriculture en Égypte sans interruption depuis le temps des Pharaons jusqu'au XIX^e siècle. Le musée est maintenant équipé d'un circuit de télévision, ainsi que d'un système audiovisuel, et les données d'étude sont informatisées. En outre, une nouvelle aile a été bâtie. *« Pendant les travaux de restauration »* explique al-Akkad, *« nous avons trouvé un hangar, sorte de réserve improvisée, rempli de meubles, de tableaux, de sculptures et de tapis. Des*

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

spécialistes les ont identifiés comme étant le mobilier d'origine des deux palais. Certains articles portaient des prix, et j'ai découvert que certains des jardiniers les vendaient subrepticement. » Al-Akkad a toutefois réussi à sauver la plupart des meubles, des tableaux et des tapis, et a meublé une nouvelle aile du musée, maintenant nommée « musée du Patrimoine ». « Je n'ai pas l'intention de l'ouvrir au public », dit-il. « On ne pourra le visiter que sur rendez-vous. » Étant donné que les jardins du musée attirent des adolescents chahuteurs et parfois malveillants, la prudence d'al-Akkad est compréhensible.

Contrairement à d'autres directeurs de musée, Mohamed al-Akkad a prouvé que l'esprit d'initiative, la détermination et le dévouement à la tâche peuvent faire des miracles. Il a restauré et enrichi à la force du poignet l'un des musées égyptiens les plus captivants.

| NOTES

1. Pour une description détaillée des articles exposés, voir : <http://www.touregypt.net/geo>

2. Pour plus de détails, voir : <http://touregypt.net/museums/postal/postal-museum.htm>

| La musique égyptienne : tradition et « nouvelle tradition »

Latifa Fahmy

Latifa Fahmy est diplômée de la faculté des lettres de l'université du Caire et de l'Université américaine du Caire. Après un court passage à la radio égyptienne, où elle a couvert les émissions culturelles, elle est entrée au Centre français de culture et de coopération du Caire, où elle dirige les activités relatives au théâtre et au cinéma. Elle est à l'origine du Festival de l'image libre et du Festival des jeunes créateurs de théâtre en Égypte.

Le peuple égyptien aime rire, chanter, danser. Partout. À la maison, aux champs, le long de la journée, durant les fêtes, les réunions familiales. Ses chants populaires célèbrent la vie et l'amour. Ils accueillent la mort comme ils se félicitent du changement des saisons, bénissent le ciel pour la pluie, la crue du Nil et la naissance du veau ou de l'agneau. Ils rythment le travail manuel, individuel ou commun aux corps de métier. Jeux de mots et jeux d'esprit sont au cœur de la vie.

Comme dans de nombreuses civilisations, l'origine de ces chants et de ces danses remonte aux anciennes pratiques religieuses, où ils se sont cantonnés avant de devenir, dans les campagnes et les oasis, ceux des paysans, des bédouins et des artisans. Dans les villes, cette musique a épousé la modernité.

La suprématie du chant religieux

Inchad, zikr, hadra, mulid sont autant d'occasions de célébrer le sacré. Ces séances sont animées par des hommes en l'absence des femmes. Le *zikr* est pratiqué au cours des *hadra* ou séances organisées par les confréries soufies. Le rituel, rythmé par des mouvements corporels giratoires, consiste

à psalmodier à l'unisson les noms de Dieu. Car ce rituel comporte l'*inchad*, louange de Dieu, du Prophète et des saints, répétée jusqu'à l'extase ou l'épuisement. Rarement les instruments de musique trouvent place ici ; tout au moins jamais dans une mosquée où la transe, purificatrice et salutaire, est formellement interdite.

De caractère plus populaire, le *mulid* se déroule autour d'un mausolée ou d'une église. Il célèbre un saint, musulman ou chrétien. Cette pratique, comme celle des nuits du Ramadan, a été revivifiée par les califes fatimides¹. Tel un carnaval où musiques, lumières et bruits envahissent un lieu sacré, le *mulid* est centré autour d'un personnage, le *munchid*, interprète de l'*inchad* mentionné ci-dessus ; en maître, il choisit les poèmes chantés et la musique que va jouer le *takht*², ensemble plus ou moins réduit d'instrumentistes.

Diverses communautés, également sources d'inspiration, ont contribué à cette permanence : paysans des bords du Nil, nomades venus du désert et des montagnes, Bachareyas, et gitans arabes, Al Arbaane. Ces derniers, hommes et femmes, se produisaient, et se produisent encore, dans les fêtes populaires et sur les places des marchés. Dans leurs pas, chant et musique mêlés, se sont répandus les *mawawyls* — le *mawal* étant par essence une improvisation de paroles chantées, accompagnée d'un seul instrument. C'est de là que s'est constitué le chant populaire égyptien, le *chaaby*, mélange des cultures arabe et africaine, mais plus spécifiquement égyptienne et bédouine. Sur une base, un plan tonal, se développe une progression harmonique, support de jeux dramatiques et plaisants.

Jusqu'au début du xx^e siècle, savants et artistes effectuaient nécessairement leurs

études au *kottab*, l'école religieuse, et à Al-Azhar, l'université fondée au Caire au x^e siècle par les Fatimides et qui demeure la plus prestigieuse parmi ses sœurs islamiques. La lecture des textes coraniques et leur récitation³ sont l'essentiel de cet enseignement couronné par le titre de cheikh. Ce sont les prédispositions artistiques et littéraires des plus doués de ces élèves qui vont, à partir de cet enseignement, permettre de développer la composition, le chant et la poésie.

L'évolution venue de l'enseignement

La musique égyptienne, jaillie des récitation religieuses mais aussi de la vie quotidienne dans les campagnes verdoyantes ou les sables jaunes des déserts, s'est fixé peu à peu les règles qui allaient la porter à son apogée. La gamme *al-maqam* sur laquelle elle se fonde est composée de tons entiers et de demi-tons auxquels s'ajoutent les quarts, trois quarts et occasionnellement cinq quarts de tons. Dans le concept oriental, *al-maqam*, bien plus qu'une gamme, constitue un ensemble de notes aboutissant à une entité mélodique et rythmique. Cet ensemble peut varier, mais à condition que son étendue, sa forme, son graphisme mélodique, son genre demeurent inaltérés.

Sur cette gamme de base vont s'élaborer les enseignements des instituts citadins, partagés entre l'attitude conservatrice et le modernisme. Ils se guident sur les principes et les systèmes de la musique occidentale, tout en veillant cependant à maintenir inaltérées l'expression et les propriétés traditionnelles de la musique originelle. Cette réforme et le rapprochement entre les diverses écoles furent l'œuvre d'un musicologue égyptien, le Dr Mahmoud Ahmad el-Hefny⁴. Ses innombrables

études, très précises et désormais regroupées, servent de base à l'enseignement de la musique orientale.

De nouveaux horizons

Au début du XIX^e siècle, deux grands maîtres, Chéhab Eldine et El-Masloub, s'inscrivirent par leur talent dans la première phase de l'évolution du récitatif au Caire et à Alexandrie. Le premier pour son œuvre rassemblant une centaine de *muwashah* d'essence andalouse. Le second pour avoir introduit l'art du *dour* comme manière de chanter.

Parmi les autres grands cheikhs ayant débuté par le chant sacré, citons Cheikh Mohamed Rifat (1882-1950), incontestablement le père des grands récitants égyptiens, qui, en accord avec l'évolution musicale, étudia les grands maîtres de la musique occidentale, tels Beethoven et Mozart. Sa voix mélodieuse, exceptionnelle, la pureté de sa récitation, s'élevèrent pour inaugurer, par des versets coraniques, la radio égyptienne le jeudi 31 mai 1934. Durant la Seconde Guerre mondiale, le souci d'élargir leur public provoqua l'émulation parmi les stations étrangères, Berlin, Londres ou Paris, qui partirent en quête de ces récitations pour commencer leurs programmes en langue arabe.

Deux artistes de talent, Sayed Darwiche (1892-1923) et le chanteur Abdou Al-Hamouli (1836-1901), portèrent définitivement vers de nouveaux horizons l'art musical égyptien, jusqu'alors figé dans des formes issues de la tradition du sacré. L'Alexandrin Cheikh Sayed Darwiche, l'artiste du peuple, lui donna une dimension plus expressive en bouleversant le *dour*. Durant sa courte vie, Sayed Darwiche composa 39 *muwashah*, 31 opérettes, 12 *dour*, 132 *taqtouqa*, 54 monologues et poèmes

qassida, 22 chants nationaux, ainsi que *Bilady*, l'hymne que le peuple chante fièrement aujourd'hui.

Cheikh Zakareya Ahmed (1896-1961), lui, s'orienta, à partir des années 1920, vers la composition. L'une de ses belles compositions a fut mise en paroles par le poète populaire Mahmoud Bayram Al Tounsi et interprétée par Oum Kalsoum (1904-1975), qui en fit un succès sous le titre *Ahl al hawa*. Cette rencontre artistique entre chant religieux et chant laïc ouvrit la voie à des artistes tels que Mohamed Abdel Wahab⁵ parmi d'autres⁶, et porta à un niveau honorable un nouveau genre, la musique égyptienne des villes.

Dans les années 1930 et 1940, l'autorité artistique d'Oum Kalsoum fixa au firmament égyptien et arabe son style personnel. Ses interprétations émouvantes de la poésie néoclassique arabe *Salu Qalbi*, de Riyad al-Sunbati, celle des chansons populaires *Ana fy intizarak*, de Zakariyya Ahmad, contribuèrent à modifier les caractéristiques de la musique égyptienne. De son travail avec ces deux compositeurs et Mohamed al-Qasabji, le fameux luthiste, résulta un chant structuré, dépassant le style narratif, qui, accompagné par l'orchestre, résonnait alors comme une fugue ou une sonate. Jusqu'à l'effusion ! Dans les années 1960, confrontée à un nouveau public, elle interpréta des chants d'amour plus simples, en vogue avec de jeunes vedettes comme Abdel-Halim Hafiz. Plus tard, et même si sa collaboration avec le compositeur Mohamed Abdel Wahab ne fut pas nécessairement couronnée du succès escompté par les spécialistes de musicologie arabe, des chansons comme *Inta Umri* lui conservèrent un auditoire conquis ; à cela vint s'ajouter le succès de ses six films musicaux. Après la guerre de Six Jours, en 1967, ses tournées dans le monde arabe (dont

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

elle versait la recette au gouvernement égyptien) prirent l'allure de visites quasi-officielles par l'accueil que lui firent les souverains et chefs d'État⁷.

La préservation du patrimoine musical

Heureusement, le patrimoine musical égyptien a été largement préservé. Les compositions de Sayed Darwiche avaient été soigneusement enregistrées par le producteur Émile Eryan. Plus de 300 chants d'Oum Kalsoum, célèbres dans tout le monde arabe, comme *al-Atlal* de Riyad al-Sunbati, *Raqq al-Habib* de Muhammad al-Qasabji et un nombre important des *zajal* de Zakariyya Ahmad, constituent le riche patrimoine musical hérité de cette artiste. Maintenant, de jeunes et belles voix féminines imitent Oum Kalsoum sur la scène de l'Opéra !

En 1961, Abdel-Halim Hafiz, surnommé « le Rossignol brun d'Égypte », déjà très populaire, notamment à la radio et au cinéma⁸, s'associa au grand maître de la musique arabe, Mohamed Abdel Wahab, et créa, avec l'homme d'affaires Magdi El Amroussi, la maison de disques Sawt-el-fan⁹. Une grande partie de ce patrimoine est actuellement entre les mains d'un prince saoudien dont l'équipe de production travaille principalement avec les jeunes chanteurs de la nouvelle génération. Les vidéo-clips sont d'une qualité contestable.

Dans l'Égypte nassérienne, aux fortes tendances nationalistes et arabes, les artistes du Maghreb et du Mashreq, Warda l'Algérienne, Fayza Ahmed l'Irakienne et d'autres, avaient rejoint la capitale, que les succès cinématographiques avaient transformée en Hollywood de l'Orient. Ce passage obligé par Le Caire perdure. Nombre d'artistes arabes, aujourd'hui encore, y élisent

domicile, comme la Tunisienne Latifa, la Marocaine Samira Saïd, la Syrienne Assala et le fameux joueur de *oud* irakien Nassir Shamma.

Le vent soufflant de l'Occident

Entre-temps, au cours du xx^e siècle, Le Caire s'est familiarisé avec les instruments musicaux de l'Occident, complétant ainsi la vision savante que lui avait apportée A. M. el-Hefny dans l'enseignement des règles musicales¹⁰.

Le khédivé Ismaïl, qui a régné de 1863 à 1879, avait fait ériger, à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez, un théâtre préfabriqué pour y présenter *Aïda*, l'opéra commandé à Giuseppe Verdi. L'ouverture vers les arts occidentaux se poursuivit au lendemain de la révolution de 1952. Sarwat Okacha, nommé ministre de la Culture, l'institutionnalisa en créant les deux conservatoires de musique orientale et occidentale, celui du théâtre, un autre de danse classique, une compagnie d'art lyrique et, enfin, un orchestre symphonique.

Ces institutions ont ouvert la porte de la musique moderne occidentale aux jeunes générations. Certains diplômés de ces instituts ont aujourd'hui une audience mondiale. Mais l'Égypte, avec 70 millions d'habitants et malgré la richesse de son histoire musicale et la jeunesse de sa population, souffre aujourd'hui d'une crise de créativité musicale. Sans doute des maîtres tels que Gamal Abdel-Rehim, des artistes comme Tareq Sharara et Mona Ghoneim créent-ils des œuvres d'une grande spiritualité, et celles d'Omar Khayrat, Ammar el-Sheré'y, Yasser Abdel-Rahmân et Ragueh Daoud ont-elles l'oreille du public. Mais à la veille du millénaire, au pied des Pyramides,

une foule en délire applaudissait le concert techno-arabe de Jean-Michel Jarre, accompagné par une vingtaine de musiciens traditionnels égyptiens, joueurs de *rababa*, de *mizmar* et de *tabla*, et porteurs d'une nouvelle dimension de la musique.

Le phénomène est identique dans le domaine de la chanson. Les jeunes générations d'artistes se nourrissent de l'enseignement offert autant que des innovations extérieures. À la fin des années 1970, Hani Chaker a voulu prolonger Abdel-Halim Hafiz, décédé en 1973, de même que Mohamed Sarwat. Ils ont vite compris que le public avait soif d'identités nouvelles. Dix ans plus tard, un artiste de dix-huit ans, Amrou Diab, originaire de Port-Saïd, arrive au Caire. La chanson égyptienne, menacée par le succès international du *raï* algérien, pense tenir en lui le Khaled de la *jeel music*, la nouvelle génération musicale. En 1987, le phénomène Amrou, soutenu par les premiers vidéo-clips arabes, s'exporte au Maghreb et dans tout le Moyen-Orient. En 1992, le cinéma confirme son statut de star : son trépidant *Ice Cream in Glym*, comédie musicale de Kheïrat Bichara, lance une mode néo-rétro, de type égypto-américain. La *jeel music* s'impose, et d'autres vedettes comme Hakim et le Nubien Mohamed Mounir viennent aujourd'hui renforcer cette « nouvelle tradition ».

| NOTES

1. La fameuse chanson *Wahayi ya wahawy* ne descend-elle pas de l'ancienne *Nohawi nohawi*, souvenir des temps pharaoniques célébrant la naissance de la Lune ? Elle a été rejointe par la chanson de Faiza Ahmad sur toutes les lèvres à la fin du siècle passé : *Yammal-amar 'atal bab* (Mère, la Lune est à la porte !).

2. Les instruments du *takht* sont demeurés les mêmes au cours des siècles passés. Dans les campagnes comme dans les villes. Ce sont : l'*al-oud*, le luth à manche courbé, le *qanoun*, le tambour turco-iranien, et deux instruments joués à l'archet : la *rababah* et la *kamanguah*, de plus en plus remplacées par les violons.

3. Lire *Le Livre des jours* de Taha Hussein, éd. Gallimard.

4. Les innombrables études, très précises et désormais regroupées, de M. A. el-Hefny servent de base à l'enseignement de la musique orientale. Le roi Fouad le nomma directeur de l'Institut royal de musique orientale qui comprenait une école de musique orientale. Au début du xx^e siècle, les grands artistes de la musique arabe (compositeurs et musiciens) étaient rejoints par de jeunes artistes dans les cafés du quartier d'Abdine et, plus tard, dans le petit club de la rue Mohamed-Ali. En 1918, le roi Fouad décida de leur offrir un espace. L'Institut royal de musique orientale fut inauguré neuf ans plus tard. En 1995, l'actuel ministre de la Culture, M. Farouk Hosny, décida de rénover le bâtiment royal et l'enrichit d'une bibliothèque de manuscrits musicaux rares. Cet Institut de musique arabe (et non plus « orientale ») comporte également un musée d'instruments de musique. Il dépend de l'Opéra du Caire, lequel, de surcroît, a entrepris, depuis les années 1990, de reconstituer le passé musical égyptien, et organise le Festival de musique arabe, dont il a confié la direction à Ratiba el-Hefny, la fille de M. A. el-Hefny, professeur au conservatoire et cantatrice, désormais responsable d'une double tâche d'archiviste et d'animatrice.

5. Né dans une famille conservatrice et dirigé vers l'école coranique de la mosquée Al-Azhar, il se consacre très jeune à la chanson en rejoignant une troupe de cirque ambulante pour laquelle il anime les levers de rideaux et les pauses, interprétant le répertoire de Salama Hegazi et de Sayed Darwiche. La rencontre la plus importante de sa vie a été celle avec le grand poète Ahmad Chawki, qui lui donnera plusieurs de ses poèmes en l'autorisant à les chanter. Mohamed el-Kassabji, le luthiste d'Oum Kalsoum, lui enseigna le *oud*.

6. Il faut mentionner également Farid Al Attrach, Mohamed Al Mogui et Kamal Al Tawil.

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

7. À sa mort, au terme de plus de cinquante ans de carrière, on décréta un deuil national, et des funérailles plus grandioses encore que celles du président Nasser furent organisées.

8. Son l'ultime chef-d'œuvre est le grandiose *Kariat al Fingan* (La diseuse de bonne aventure), poème du Libanais Nizzar Kebbany magistralement interprété par un Abdel-Halim habité par l'amour et par la mort en même temps. Œuvre d'une ampleur magistrale sur une musique grandiose de Mohamed El Mougny, le compositeur des tout débuts.

9. Après le décès de deux artistes, l'homme d'affaires continua de gérer l'un des plus précieux patrimoines musicaux égyptiens du xx^e siècle. Vingt ans après, il découvrit dans un sous-sol sept œuvres inédites datant des premières années au Caire du chanteur romantique. À cette époque, le jeune paysan, récemment arrivé au Caire, touchait de maigres cachets à la radio ou au cinéma pour de courtes apparitions dans des films musicaux.

10. Voir note 4.

| Succès et aboutissements de la Campagne de Nubie

Anna Paolini

Anna Paolini a un doctorat d'architecture et d'urbanisme de l'université de Venise (Italie). Depuis 1992, elle est spécialiste du programme à la Division du patrimoine culturel de l'UNESCO, où elle s'occupe des États arabes.

La campagne internationale pour sauver les monuments de Nubie des eaux montantes du lac Nasser apparaît à beaucoup comme le plus réussi à ce jour des appels internationaux lancés par l'UNESCO pour sauvegarder le patrimoine culturel. Le nom et l'image de l'UNESCO y sont encore associés dans la mémoire collective de l'humanité.

La tête du roi Ramsès II suspendue à une grue, au cours du démantèlement et du déplacement des temples d'Abou Simbel, a paru en première page des journaux et a fait le tour du monde. Au terme de longues discussions sur la préservation de « l'intégrité du monument », la décision retenue de transférer les monuments principaux de Nubie en lieu sûr était la seule solution. De fait, il n'était pas possible de préserver à la fois « l'intégrité » des monuments et leur géographie originelle, en particulier leur relation avec le paysage environnant qui était partie prenante de la signification culturelle du temple. Quatre bonnes années de discussions et de rencontres entre experts auront été nécessaires pour arriver à un accord sur la meilleure façon possible de préserver les temples d'Abou Simbel, compte tenu de la technologie disponible et du coût des opérations. Il a fallu quatre ans et demi de plus pour les voir réassemblés sur leur nouvel emplacement : c'était le

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

22 septembre 1968, quatorze ans après la décision du gouvernement égyptien de construire le haut barrage d'Assouan¹. Cette campagne internationale a constitué en effet la plus grande manifestation de solidarité en faveur d'un élément du patrimoine culturel dont on ne reconnaissait pas encore « officiellement » la valeur universelle, comme cela devait être le cas quelques années plus tard avec la création de la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. La campagne a mobilisé l'attention mondiale et a incité à recourir à la coopération internationale, afin de sauvegarder le patrimoine.

L'appel international ne concernait pas uniquement des ensembles monumentaux comme Abou Simbel ou Philae : il a également permis les fouilles et l'inventaire de centaines de sites, la collecte de milliers d'objets et le sauvetage et le déplacement d'un certain nombre de temples importants, bien que relativement moins monumentaux². La campagne s'est achevée le 10 mars 1980 ; son succès a été complet et spectaculaire.

Depuis, le gouvernement égyptien et l'UNESCO ont poursuivi leur action en vue de la protection et de la conservation du patrimoine culturel égyptien. Le gouvernement égyptien a requis en particulier l'aide de l'UNESCO pour la promotion de la qualité et de la diversité du patrimoine culturel, et le développement des activités entreprises pendant la campagne. Le gouvernement égyptien a mobilisé ses ressources en faveur de la reconstruction de certains des temples démontés pendant la Campagne de Nubie, comme ceux de Gharf Hussein et de Kalabsha, et de la gestion des visiteurs dans d'autres, dont celui d'Abou Simbel ; l'UNESCO, de son côté, a porté son aide technique sur la création de deux musées majeurs :

le musée de la Nubie à Assouan, et le Musée national de la civilisation égyptienne au Caire.

Le musée de la Nubie à Assouan

Après le succès de la première campagne, l'UNESCO et le gouvernement égyptien sont convenus en 1982 d'utiliser les fonds restants de la Campagne internationale de sauvegarde pour une nouvelle campagne en faveur de musées. C'est ainsi qu'a été lancée la seule campagne de l'UNESCO pour la création de musées, qui n'est pas encore terminée. Les fonds fournis par la communauté internationale doivent aider les autorités égyptiennes durant toutes les étapes de la création des musées, de leur conception et de l'élaboration de leur programme muséologique à leur conception architecturale et à l'élaboration de leurs fonctions de gestion. En revanche, la construction des bâtiments est financée directement par le gouvernement.

La raison d'être du nouveau musée de la Nubie à Assouan était d'exposer et d'entreposer le grand nombre d'objets provenant des fouilles des sites de la Nubie égyptienne, principalement ceux qui avaient été étudiés et fouillés pendant la campagne de sauvetage, de même que le musée national de Khartoum abrite les collections de la Nubie soudanaise. Une fois l'opération de sauvetage terminée, on a tenu à ce que les objets recouverts restent le plus près possible de leur lieu d'origine et soient accessibles au grand public comme aux chercheurs. Le musée de la Nubie à Assouan est devenu une réalité quinze ans après la décision de 1982 et a ouvert ses portes en novembre 1997. Les travaux ont été coordonnés par le Comité exécutif de la campagne internationale, mis en place par l'UNESCO et composé de quinze États

membres de l'UNESCO, élus tous les quatre ans, et de quatre observateurs (ICOM, ICCROM, ICOMOS et IFLA). Les travaux ont été effectués par les autorités égyptiennes avec le soutien d'une équipe d'experts de l'UNESCO dans différents domaines spécialisés. À ce jour, l'UNESCO continue de collaborer étroitement avec le personnel du musée en ce qui concerne la conservation et les activités éducatives, et pour créer un centre de recherches et d'études sur la Nubie. Le bâtiment, d'une superficie d'environ 7 000 m², est situé dans un environnement semi-aride. Son architecture et ses murs d'enceinte, censés évoquer les villages traditionnels nubiens, ont reçu le prix d'architecture de la Fondation Agha Khan en 2001. Dans le jardin, à côté d'une série de cascades artificielles, des scènes ont été installées pour les spectacles en plein air. Fréquenté par les touristes ainsi que par la population locale, le musée constitue un puissant signe de reconnaissance du riche patrimoine de l'Égypte du Sud. C'est en quelque sorte un lieu d'introduction à la culture de la Nubie d'hier et d'aujourd'hui, et une porte d'entrée pour l'exploration de la région. La richesse de cette institution culturelle ne réside pas uniquement dans ses collections, qui ne sont que partiellement exposées; elle tient également à ses programmes de recherche et de formation et à ses activités socioculturelles, telles que la présentation de spectacles folkloriques.

Le Musée national de la civilisation égyptienne (NMEC) au Caire

Le Musée national de la civilisation égyptienne est demeuré longtemps en gestation. Mais une nouvelle et dernière étape a débuté en 2004, et la

construction du bâtiment a commencé au début de 2005. Le désir de voir ce musée se réaliser vient de la nécessité « de raconter l'histoire de l'Égypte » à travers toutes les périodes historiques, du néolithique à nos jours. Spontanément, on n'associe l'image générale de l'Égypte qu'aux vestiges spectaculaires des Pharaons, et de nombreux autres aspects de son histoire et de sa culture au sens large passent au second plan. Or, les domaines à explorer sont nombreux et très variés, depuis les sites d'art rupestre protohistoriques du désert ou les premiers développements des grandes institutions culturelles islamiques (universités et écoles de médecine) jusqu'au patrimoine culturel vivant comme la poésie, les arts du spectacle et la musique, en passant par les récentes découvertes archéologiques sous-marines ou les grandes réalisations des temps modernes, comme le barrage d'Assouan et le canal de Suez. Ces grands repères historiques égyptiens sont des éléments de la mémoire collective mais aussi de l'avenir du pays; ils contribuent à l'enrichissement du tissu civique de la société égyptienne et doivent par conséquent être reconnus par les musées. Le nouveau musée de civilisation s'efforcera de servir de lien avec le public et d'être un centre culturel vivant pour l'Égypte. Dans le cadre d'un programme culturel, des espaces au rez-de-chaussée seront réservés pour les arts du spectacle (théâtre, concerts, etc.), une bibliothèque spécialisée, un centre de documentation sur le patrimoine culturel matériel et immatériel de l'Égypte et des expositions d'artisanat traditionnel. Le site du musée a en outre un point fort, la présence du lac d'Ain Sira, le seul dans l'agglomération urbaine du Caire et de sa banlieue.

L'emplacement du futur musée à Fustat est déterminant pour le développement du réseau routier du Caire et a une grande importance

LA RESTRUCTURATION DU PAYSAGE PATRIMONIAL

culturelle. Le site offre en effet une vue sur les grands monuments des différentes époques du Caire : le cimetière islamique, la citadelle, le quartier copte qui renferme aussi une synagogue et la première mosquée de la ville, et les pyramides de Gizeh. Fustat est situé entre la rive est du Nil et les falaises escarpées d'al-Muqattam. Le site a été occupé du VII^e au IX^e siècle ap. J.-C., après la conquête arabe de l'Égypte en 641 ap. J.-C. L'occupation de ce vaste site jusqu'au premier siècle au moins de la période fatimide (969-1171 ap. J.-C.) est suggérée par la présence de la *masbagha* – ou tannerie – fatimide encore visible à l'ouest du musée. Néanmoins, après l'abandon de la zone, probablement à cause des soulèvements politiques, économiques et sociaux qui ont eu lieu dans la capitale égyptienne au XI^e siècle, le site a d'abord servi de carrière de matériaux de construction pour la ville médiévale, puis est devenu un vaste dépotoir. Au XIX^e et au début du XX^e siècle, la zone de Fustat où se trouve le site retenu pour le musée était occupée par d'immenses carrières. Les trouvailles des fouilles archéologiques préliminaires sur le site n'ont pas été nombreuses, mais très importantes, et celles effectuées en dehors de la superficie prévue pour le bâtiment même seront entièrement intégrées au projet en tant que parc archéologique. Le bâtiment du musée a été situé sur les carrières, afin d'éviter la perte de terrain pour les fouilles archéologiques et également d'assurer des fondations solides.

Le concept du musée élaboré par un groupe interdisciplinaire égyptien, avec l'assistance de l'UNESCO, se fonde sur l'idée que le Nil est un lien entre le nord et le sud du pays et la principale source de vie au long des millénaires. On a retenu une approche diachronique de quelques thèmes culturels, afin de mettre en valeur leur évolution historique et leur pérennité. Les programmes du Musée national de

la civilisation égyptienne sont en cours d'élaboration et résultent d'échanges constants entre les autorités égyptiennes et l'équipe de l'UNESCO. L'histoire du musée remonte à 1981, lorsqu'un groupe de travail, composé de représentants du gouvernement égyptien et d'experts de l'ICOM et de l'UNESCO, a identifié un premier site pour y édifier le musée, et a établi parallèlement le concept préliminaire en vue de lancer un concours national d'architecture deux ans plus tard. À la fin des années 1980, la zone urbaine très peuplée qui avait été retenue à l'origine a dû être abandonnée, car elle ne correspondait plus aux besoins prévus de l'institution. En raison de la recherche d'un nouveau site et parce que les autorités égyptiennes ont donné la priorité à la construction du musée de la Nubie à Assouan, le projet a été suspendu jusqu'au début de l'année 2000. À cette date, un nouvel emplacement a été choisi, et le projet du musée a été repris. Depuis, un groupe d'experts internationaux interdisciplinaires sous la houlette de l'UNESCO et avec l'assistance d'importantes organisations intergouvernementales (ICCROM, ICOM, ICOMOS et FIAP) a entrepris d'élaborer les étapes de la programmation du musée, de concert avec les autorités égyptiennes.

La cérémonie de la pose de la première pierre a eu lieu en décembre 2002 sous les auspices de la Première dame d'Égypte, Mme Moubarak, et le musée doit ouvrir ses portes au public en 2008. Il s'étendra sur 78 000 mètres carrés, dont 20 000 mètres carrés seront occupés par les galeries d'exposition. Une fois achevé, ce musée sera unique non seulement en Égypte, mais également dans le monde arabe. Il est destiné à être un musée interactif en développement continu et constitue, par conséquent, un défi à la fois pour les autorités locales et pour l'UNESCO, en raison de sa taille,

mais aussi de son contenu et de son programme. Les musées dénommés « musée de civilisation », qu'ils soient locaux ou transfrontaliens, se sont multipliés dans le monde depuis plusieurs décennies : du Musée canadien des civilisations au Québec au musée de la Civilisation asiatique à Singapour, le plus récent étant le musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille.

Les musées sont désormais des lieux vivants de culture, qui organisent des activités destinées à répondre aux attentes des communautés locales et internationales et à susciter des échanges avec la population. La participation de l'UNESCO à l'élaboration du programme culturel du musée est significative, puisque l'approche globale qui a été adoptée, reliant le patrimoine du passé avec les cultures vivantes, est aujourd'hui au centre des préoccupations de l'Organisation. Le sentiment d'identité culturelle est ancré dans le passé et renforcé par les événements du présent. Le sentiment d'appartenir au passé et de participer à l'histoire du présent tout en valorisant la diversité culturelle des différents groupes et leurs liens culturels, voilà ce que le musée veut encourager!

| NOTES

1. Les travaux d'Abou Simbel se sont terminés le 22 septembre 1968 ; immédiatement après, le temple de Philae a été démonté et remonté.

2. Voir *Temples and Tombs of Ancient Nubia. The International Rescue Campaign at Abu Simbel, Philae and Other Sites*, sous la direction de Säve-Söderbergh, Torgny, Paris, UNESCO ; Londres, Thames and Hudson, 1987.



© UNESCO/P. Almasry

116

16. Le temple de Ptah à Gerf Hussein, vu du Nil

| Recherche et projets de sauvegarde concernant le patrimoine immatériel

Ahmed Morsi

Ahmed Ali Morsi enseigne les traditions populaires égyptiennes et arabes à la faculté des arts de l'université du Caire. Il est également conseiller auprès du ministère de la Culture, président d'une ONG, la Société des traditions folkloriques (Al-Gameyyah Al-Misriyyah Lilma'thurat Al-Shabiyyah), et l'un des directeurs du projet pour la collecte, le classement et l'archivage du patrimoine immatériel égyptien d'Al-Sirah Al-Hilaliyya.

L'intérêt que suscitent l'étude et la sauvegarde des traditions populaires remonte à la Renaissance égyptienne moderne du XIX^e et du début du XX^e siècle. Il est né de la prise de conscience de leur importance dans la formation de la culture nationale. Il était donc non pas motivé uniquement par le désir de sauvegarder l'expression d'un folklore en péril, mais dû à un besoin d'apprécier son rôle dans l'établissement de la culture dominante, puisqu'il dialoguait avec les composantes de la culture officielle et contribuait à la formation de la structure culturelle égyptienne dans son ensemble. Par conséquent, les efforts faits par des particuliers et des organisations non gouvernementales ont pu être soutenus par un certain nombre d'institutions et d'organismes gouvernementaux tels que le Comité du folklore.

L'établissement du Comité du folklore

Le déclenchement de la révolution le 23 juillet 1952 et la montée du sentiment national ont contribué à susciter de l'intérêt envers le patrimoine national et le folklore, les arts, la littérature et la culture égyptienne en général. Le ministère de l'Orientation nationale,



17. L'épopée *Al-Sirah Al-Hilaliyyah*, proclamée Chef-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité par l'UNESCO en 2003

qui est devenu par la suite ministère de la Culture et de l'orientation nationale, puis ministère de la Culture, a été l'autorité responsable de l'établissement du Comité du folklore. C'est à l'époque du ministère de l'Orientation nationale qu'ont été créés l'Organisation des arts et le Conseil suprême des arts, de la littérature et des sciences sociales. Le Conseil était composé d'un certain nombre de comités spécialisés dans les différents champs et disciplines relevant de sa mission. Parmi ces comités spécialisés, celui du folklore, créé en 1956, a recommandé l'établissement d'un Centre du folklore en novembre 1957. Le Comité était dirigé par un conseil d'administration qui lui avait assigné la tâche de collecter, d'enregistrer et d'étudier le matériel folklorique, afin de le rendre accessibles aux artistes, aux chercheurs, aux écrivains et à la société civile dans son ensemble.

Le Comité a initialement concentré ses efforts sur la collecte de matériel folklorique en

envoyant ses chercheurs dans tout le pays, en vue de constituer des archives du folklore égyptien. Il a également recommandé d'inclure l'étude du folklore dans les programmes éducatifs et de créer une chaire de folklore national à la faculté des Arts de l'université du Caire. Le Conseil suprême des arts, de la littérature et des sciences sociales est devenu le Conseil suprême de la culture au début des années 1980, sous l'autorité du ministère de la Culture.

Au cours des cinquante dernières années, le Comité du folklore a tenu de nombreuses conférences scientifiques internationales et a été à l'origine de l'organisation de festivals d'arts traditionnels nationaux et internationaux. Des prix pour le folklore sont venus s'ajouter aux incitations de l'État et aux primes pour le mérite décernées aux arts populaires, sans compter les programmes d'incitation à la recherche spécialisée dans ce domaine. Les mouvements en faveur

du folklore égyptien ont également décerné des médailles et des certificats aux chercheurs pionniers. Le Comité du folklore a posé les bases scientifiques d'un système unifié de collecte et de classement du matériel, mais il a aussi mis en œuvre plusieurs projets, tels l'établissement d'un Musée national des arts traditionnels et de l'artisanat et la traduction en arabe d'ouvrages spécialisés, comme *The Music of Siwa Oasis (La Musique de l'oasis de Siwa)* de Brige Schiffer.

Le Comité aspire à promouvoir le folklore égyptien, les études universitaires et la création artistique par des colloques scientifiques et techniques, des conférences et des expositions, afin d'encourager l'adoption d'une vision globale et cohérente de la préservation et du maintien des traditions populaires.

L'Institut supérieur du folklore et son centre de recherche

L'Institut supérieur du folklore a été créé en 1981 dans le cadre du système éducatif de l'Académie des arts, pour témoigner de l'aspect vital du patrimoine culturel immatériel en Égypte. Un groupe de chercheurs et de spécialistes réputés en matière de folklore, de lettres et de sciences humaines faisait partie de son conseil d'administration scientifique, permettant ainsi d'étoffer le système d'éducation et de recherche de l'Institut. Son programme d'études scientifiques et ses ressources visaient à assurer la formation de chercheurs qualifiés en vue de dresser l'inventaire du patrimoine populaire. Il accueille actuellement neuf étudiants en maîtrise et neuf en doctorat. Son champ d'action a été élargi à la totalité du monde arabe, ainsi qu'à d'autres pays étrangers.



18. Ali Mosabah jouant du rabab, Sahel Selim, Haute-Égypte

Sur le plan de la recherche scientifique, le Centre d'études du folklore est affilié à l'Institut supérieur du folklore. Créé dans la deuxième moitié des années 1950 (en 1957 exactement), il compte depuis cette date une élite de chercheurs et de spécialistes à la pointe de ce domaine dans le monde arabe. Le travail de cette équipe a une grande importance historique et constitue une référence pour la mémoire des traditions folkloriques égyptiennes et leur connaissance populaire.

RECHERCHE ET POLITIQUES CULTURELLES

Le Centre a effectué une enquête scientifique sur les traditions folkloriques englobant les divers aspects de la créativité populaire, dans un grand nombre de gouvernorats égyptiens. Cette enquête a débouché notamment sur la constitution d'archives audiovisuelles et sur un certain nombre d'études théoriques. Elle a également contribué à la création de centres semblables dans plusieurs pays arabes, dont la Libye, le Soudan et la Tunisie. Le Centre compte actuellement quatre départements principaux sur la littérature populaire, les coutumes et les traditions, la culture matérielle, la musique et la danse folkloriques. La coopération entre le Centre et les spécialistes des facultés techniques et des universités en sciences humaines est activement encouragée.

L'Association générale des palais de la culture

En 1990, l'Association générale des palais de la culture a lancé le projet de l'Atlas du folklore égyptien. Il s'agissait de recueillir de manière régulière et périodique des éléments du patrimoine folklorique égyptien et d'en présenter l'évolution historique et géographique sous forme de cartes du folklore systématiquement mises à jour. Au stade préliminaire, il a fallu former du personnel venu de différentes provinces à l'étude du folklore, afin qu'il se qualifie en tant que chercheurs de terrain en obtenant le diplôme de l'Institut supérieur du folklore. En 1998, quatre-vingt-neuf chercheurs de terrain avaient été reçus, et, en juin de cette année là, le travail d'élaboration de l'Atlas du folklore égyptien a pu commencer avec la définition des zones cartographiques de collecte des données. Cent quatre-vingt-dix-sept d'entre elles ont été identifiées, reflétant tous les exemples de cultures vivantes en Égypte. Le stade de la collecte sur le terrain a donc suivi. L'objectif était de cartographier la répartition géographique des éléments du patrimoine

populaire recueillis. L'effort de collecte a suivi le plan stratégique mis au point par le comité scientifique du projet. La collecte de terrain s'est concentrée sur le pain (ses coutumes, ses croyances et les types de pain faits à la maison) en partant du stockage du grain, qui fait partie de la fabrication du pain, et des outils utilisés pour la production jusqu'aux adages et prières des personnes travaillant dans ce domaine ; sur les repas et leurs horaires ; sur les aspects folkloriques de la célébration du mois du Ramadan ; sur les coutumes liées à *Sham Al-Nassim* ; et enfin sur les instruments à vent dans le cadre de l'étude des instruments de musique du folklore égyptien. Au moment de la présente publication, le travail préliminaire en vue des premières représentations cartographiques du thème du pain est en cours.

La maison des arts folkloriques et du spectacle

Le décret ministériel n° 151/1980 a donné naissance aux maisons des arts, dont celle pour les arts folkloriques et le spectacle qui est consacrée principalement au patrimoine populaire dans le théâtre, la musique et le mime. Les troupes de la maison des arts participent à la plupart des festivals du monde ayant trait au patrimoine immatériel¹.

Afin d'inclure une composante scientifique dans les activités des troupes, le département de la recherche, des arts et des études du patrimoine a été créé en 1994. Son objectif est de fournir aux troupes des informations à jour sur les arts du spectacle en organisant des études et des réunions et en recueillant des documents d'archives journalistiques. Il supervise également la qualité des différents spectacles populaires. La maison des arts aspire donc à être un centre de recherche théorique et pratique sur le

patrimoine au service de la programmation de ses troupes, en les aidant à redonner vie à des chansons populaires telles que les *sirahs* qui ne sont plus chantées aujourd'hui. Des fragments d'*Abû Zeid El Helali Sirah*, qui est encore récitée, ont été collectés et inscrits au programme de troupes spécialisées. À cet intérêt pour la collecte et la documentation des différents aspects de la vie traditionnelle dans les familles et les festivals religieux est venu s'ajouter le recueil direct auprès d'acteurs vivants d'un certain nombre de textes du théâtre d'ombre.

Parallèlement à ces initiatives scientifiques et artistiques, une revue du folklore paraît quatre fois par an depuis 1965 dont le but est de familiariser les gens avec les traditions folkloriques et les études qui s'y rapportent. La revue sert, par conséquent, à promouvoir les traditions folkloriques égyptiennes et arabes comme source d'inspiration et d'enrichissement. Les premières années, la revue sélectionnait une région d'Égypte pour y mener une enquête sur le folklore et présenter des exemples de ses traditions populaires et autres éléments du patrimoine immatériel. Depuis son premier numéro en janvier 1965, le magazine a couvert presque toutes les traditions, arts et coutumes populaires de l'ensemble de l'Égypte.

La revue a tenté de trouver le juste milieu entre les articles théoriques et analytiques et les méthodes et pratiques de terrain, de même qu'entre toutes les composantes de la tradition populaire (art, coutumes et traditions populaires, savoirs traditionnels, mime, musique populaire, etc.). Grâce à son résumé en anglais, la revue a dépassé son travail de sensibilisation locale et a réussi à attirer l'attention de la communauté internationale. C'est maintenant l'une des plus

anciennes revues trimestrielles spécialistes des traditions populaires dans le monde arabe.

Plus près de nous, en 2002, une organisation non gouvernementale s'intéressant à la collecte des traditions folkloriques, la Société égyptienne pour les traditions populaires, a vu le jour pour contribuer à la présentation du patrimoine immatériel. En effet, la promotion du patrimoine vivant et des traditions populaires risque malheureusement d'entraîner le pillage et leur trivialisation. Il ne suffit pas de les recueillir et de les étudier scientifiquement, il faut également, dans le même temps, prendre des mesures adéquates de protection. La Société égyptienne pour les traditions populaires est à l'origine d'un grand nombre d'activités – échanges de connaissances à l'occasion de colloques, publications et expositions, soutien pour la recherche et les créateurs populaires, et suivi de la production artisanale et des industries culturelles – qui contribuent toutes, en définitive, à la sauvegarde du patrimoine immatériel.

Un exemple concret : *Al-Sirah Al-Hilaliyyah*

La Société a joué un rôle considérable lors de la soumission de l'épopée *Al-Sirah Al-Hilaliyyah* au programme de l'UNESCO concernant les Chefs-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité, puis sa proclamation comme Chef-d'œuvre en 2003. *Al-Sirah Al-Hilaliyyah*² est l'épopée (*sirah*)³ arabe la plus importante, qui est récitée dans toute l'Égypte et dont on trouve des extraits dans plusieurs autres pays arabes. Cependant, c'est la seule *sirah* de Banu Hilal qui est conservée dans sa forme intégrale et dont tous les épisodes sont restés intacts. *Al-Sirah Al-Hilaliyya* n'est pas seulement un exemple de récit oral traditionnel d'une extraordinaire longévité dans les communautés de Haute et Basse-

Égypte; elle comporte aussi les plus anciennes musiques traditionnelles populaires accompagnées de chansons et de danses des tribus contemporaines.

Al-Sirah Al-Hilaliyya conte un épisode historique, la migration d'un groupe de tribus arabes connu sous le nom d'Alliance Hilali. Mais, au lieu de se concentrer sur un seul individu, l'épopée raconte l'histoire du voyage d'une tribu entière de la péninsule d'Arabie vers l'ouest, jusqu'en Égypte et en Afrique du Nord. *Al-Sirah Al-Hilaliyya* est par conséquent un document historique qui renvoie à certains lieux et événements; elle a également valeur de document sociologique, artistique et folklorique, car elle fait référence à la cuisine traditionnelle, aux us et coutumes, ainsi qu'à la poésie et aux devinettes. C'est aussi le miroir des normes et de la philosophie générale de la communauté. Bien que sans information concrète sur le début d'*Al-Sirah Al-Hilaliyya*, nous sommes fondés à croire qu'elle remonte au VIII^e siècle et a été terminée au cours du XIX^e siècle.

Cette épopée est cependant en train de disparaître rapidement sous l'effet conjugué de la concurrence de certaines formes populaires de divertissement, comme la télévision et la radio, et de la diminution du nombre de jeunes gens prêts à se soumettre au rigoureux entraînement qu'elle exige. Qui plus est, sous la pression de la lucrative industrie égyptienne du tourisme, les jeunes poètes tendent à renoncer à la version intégrale de l'Hilali en faveur de courts passages choisis, destinés à des spectacles de folklore dans des restaurants et des hôtels qui ont essentiellement une clientèle non arabe. Les quelques poètes restants qui ont encore un répertoire conséquent ont maintenant plus de soixante-dix ans.

Dans le plan d'action adopté au moment de la proclamation, il est prévu de publier la version intégrale de l'épopée et de documenter plusieurs styles de narration, ainsi que des composantes musicales du genre. Pour assurer la transmission orale de l'épopée, des fonds seront alloués à des cours de récitation menés par des maîtres en poésie. Des séries de conférences seront intégrées dans les programmes scolaires, afin de faire mieux apprécier et comprendre l'épopée Hilali.

NOTES

1. Les troupes Reda Popular Arts, National Popular Arts, National Folk Music et Singing & Show.

2. L'épopée *Al-Sirah Al-Hilaliyya* est divisée en quatre parties distinctes : la naissance du héros Abu Zayd (*Mitaa abû-Zayd*); la mission de reconnaissance (*Arriyada*); la migration vers l'ouest (*Taghriba*) et le livre des orphelins (*Kitab al-Aytam*). Le premier épisode de la *sirah*, le récit du mariage entre Rizg et Khadra Ashrafia, fille du chérif de la Mecque, la naissance et la jeunesse d'Abu Zayd et une partie de l'*Arriyada* (voyage de reconnaissance), montrent clairement l'intérêt de la *sirah* pour la société égyptienne contemporaine.

3. Les *sirahs* sont les premières narrations biographiques. Le terme arabe équivaut à « épopée », mais ce n'est pas vraiment épique. C'est un récit en partie en prose et en partie en vers.

| Le rôle du musée de la Nubie au sein de la communauté

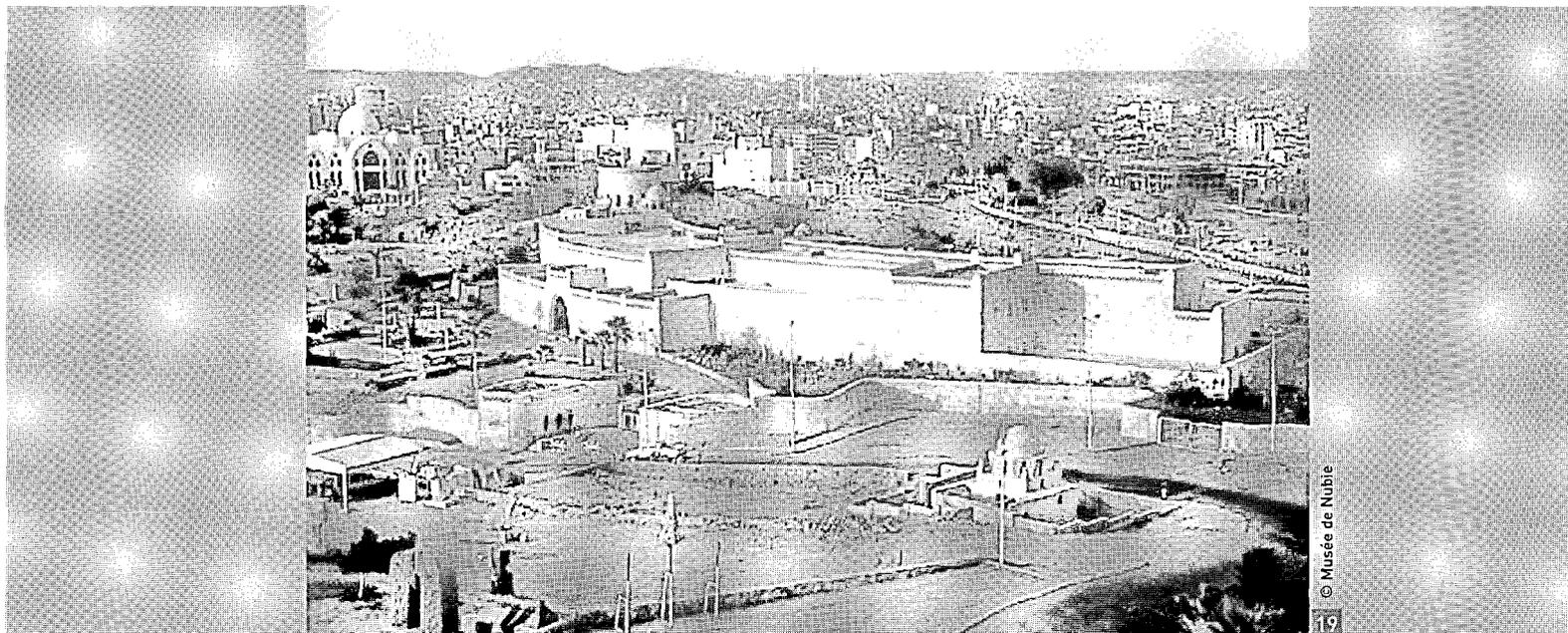
Ossama A. W. Abdel Meguid

Ossama A. W. Abdel Meguid a obtenu un diplôme de muséologie à l'Académie Reinwardt, à Amsterdam (Pays-Bas). Il dirige le musée de la Nubie à Assouan (Égypte). Il a également été conservateur au musée local d'Assouan. Il est l'auteur de nombreuses publications, dont « An Old Nubia Museum at Sehel Island » dans Nubie and Sudan, British Museum Magazine, 2003; "Museums, Civilizations and Development", ICOM Encounter, Amman, 1994, et de communications dont « Nubia Museum's Security System », présentée à la Conférence générale de l'ICOM, Séoul, 2004.

Le musée et la communauté dans le cadre du développement durable¹

Le musée est un produit de la société. Lorsqu'il se maintient dans le courant dominant de l'évolution de sa profession, il se met au service actif de la société. Ceci implique qu'il réponde à des attentes évidentes et, par exemple, au désir d'éducation, de divertissement et de fierté civique, ainsi qu'à celui de l'affirmation délibérée des valeurs sociales partagées.

À mesure qu'une société change, sa culture se transforme pour satisfaire des besoins différents. Ceux qui aspirent à établir de nouveaux équilibres font appel à nos institutions sociales et culturelles, afin d'affronter les défis du présent. Le musée doit donc constamment faire évoluer son rôle pour continuer à servir la société. Il ne doit cependant pas se détourner de son objectif principal s'il veut garder son intégrité. Il est la seule institution à préserver les objets significatifs du passé. Si cela devait cesser d'être sa préoccupation principale,



19. Le musée de Nubie a été édifié avec le soutien de l'UNESCO et sous sa supervision, en intégrant des éléments du patrimoine culturel nubien dans son architecture

le musée cesserait d'exister ; il deviendrait autre chose². Institution unique ayant le potentiel à la fois de développer et d'expliquer les connaissances nouvelles et leur signification au grand public, il entretient ainsi la conscience du contexte social de leur production. Les musées peuvent contribuer à forger notre avenir collectif en incluant leurs recherches, leur programme d'expositions et leurs collections du patrimoine pour des programmes interactifs dans l'intérêt de la société tout entière. Certains diront que le musée n'a pas le droit de participer à l'élaboration de la société³. Cependant, vu la nécessité croissante d'examiner des questions environnementales, culturelles et socio-économiques, les gens s'adressent aux institutions qui peuvent résoudre les problèmes du monde au niveau local. Les musées font partie de ces institutions qui ont la possibilité de changer les choses⁴.

La communauté nubienne

Les Nubiens ont beaucoup plus de sang africain que les Égyptiens, la proportion atteignant peut-être 50 % de leur patrimoine génétique. Ils suivent les coutumes consacrées par l'usage du monde arabe dans l'habillement et les comportements. Bien que fiers de leur identité ethnique distincte, les Nubiens se considèrent également comme Arabes, et la plupart peuvent se dire descendants du Prophète ou de l'un des premiers califes. L'arabe est la deuxième langue de la majorité de la population masculine et la seule langue écrite. Comme la plupart des Africains, les Nubiens n'ont été que récemment convertis à l'islam. Mais ce ne sont pas des païens convertis, puisqu'ils étaient chrétiens au Moyen Âge et qu'auparavant ils avaient adopté une série de cultes d'État d'origine égyptienne. La Nubie se

nommait *Balad El-Aman*, « Terre sûre », de par la structure et la fonction de la société nubienne et de son adaptation à l'environnement des bords du Nil⁵.

L'un des aspects importants de la communauté nubienne est l'appartenance collective, à des membres de familles et même de villages différents, des roues à aubes, des palmiers, des champs et du bétail. Les faibles ressources économiques des Nubiens les ont portés à coopérer au lieu de se disputer les parts et les droits. La nécessité a également influencé les relations et les interactions sociales, car on ne pouvait pas vendre mais seulement transmettre les parts dans une propriété. Il était donc dans l'intérêt de celui qui possédait une part de roue à aubes, et par conséquent une part des cultures qu'elle irriguait, d'acquérir une partie des terres sur lesquelles ces cultures étaient plantées. Il tentait d'y parvenir en mariant son fils à la fille du propriétaire de la terre ; la femme apportait ainsi une partie de la terre à la famille du marié. La contrainte économique a conduit à un fort sentiment de coopération et de solidarité dans la société nubienne.

Ce peuple a vécu des centaines, peut-être des milliers d'années au sud de la ville d'Assouan, jusqu'à ce que la construction du haut barrage vienne inonder les maisons et recouvrir toute la zone. Le gouvernement a relogé les Nubiens dans de nouvelles communautés sur de nouvelles terres au nord d'Assouan, près de Kom Ombo. La construction du haut barrage a fait des Nubiens un objet d'attention nationale. Dans le même temps, à la suite de leur transfert, elle a séparé définitivement les Nubiens d'Égypte de ceux du Soudan. En outre, de nombreuses familles qui maintenaient une

présence physique en Nubie ont été déracinées et se sont installées dans un environnement urbain.

Le musée de la Nubie et la transmission du savoir traditionnel

Depuis son ouverture, le musée de la Nubie a entrepris une série de programmes visant à en faire une institution dynamique et une partie intégrante de la société d'Assouan. S'étant éloigné à dessein de la conception obsolète du musée, lieu statique d'exposition d'objets, le conseil d'administration et le personnel ont adopté une stratégie visant à insérer le musée dans la communauté d'Assouan et à s'assurer qu'il réponde à ses attentes. Cette stratégie communautaire comporte un vaste effort de promotion locale et internationale, l'offre de récompenses spéciales et des horaires prolongés de visite pour les visiteurs locaux, la mise en place d'un programme scolaire permettant aux enfants de mener des recherches sur l'histoire nubienne, et la mise à disposition des locaux du musée pour les activités théâtrales, artistiques et culturelles de la communauté.

Depuis sa réinstallation au début des années 1960, pendant la construction du haut barrage, la population nubienne a dû surmonter des difficultés innombrables pour maintenir sa culture et ses traditions, ainsi que pour survivre. Dans ce processus de réajustement, le riche patrimoine culturel de la communauté nubienne a souffert. La communauté ayant dû adapter sa façon de vivre pour faire face à son nouvel environnement, c'est l'abandon général de la production artistique et artisanale qui est particulièrement préoccupant. L'art, l'artisanat et le folklore nubiens incarnent et reflètent en effet l'histoire et les croyances de ce peuple ancien.

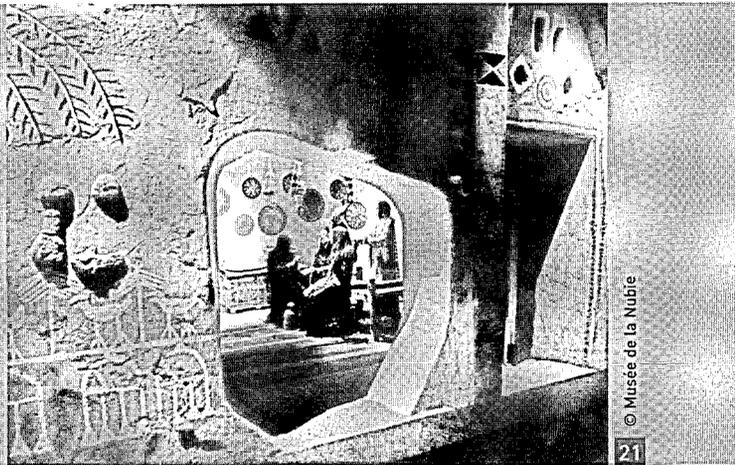
La situation est telle que peu de jeunes de moins de vingt ans connaissent ces arts traditionnels, ainsi que le folklore et l'histoire qui les accompagnent. Actuellement, les membres de l'ancienne génération qui possèdent le savoir et les compétences sont en train de disparaître. Le musée est conscient de la perte considérable de richesse

Le musée de la Nubie : lutte contre la pauvreté et l'analphabétisme

La pauvreté n'est pas uniquement une question de faible revenu ; elle touche également l'insuffisance d'accès aux soins, à l'éducation et aux services culturels, et à l'absence de représentation politique. Avec



20. Intérieur du musée de la Nubie avec la statue colossale de Ramsès II en provenance de Gerf Hussein



21. Intérieur du musée de la Nubie représentant une cérémonie de mariage nubien

culturelle que cette disparition représente pour la Nubie et cherche à l'enrayer efficacement. L'une des solutions a consisté à donner la possibilité à cette génération de former et d'instruire les membres intéressés de la nouvelle. Pour tenter de ressusciter les compétences artisanales nubiennes, d'impliquer les jeunes femmes dans des activités génératrices de revenus et d'élever le niveau d'alphabétisation de base, le musée a proposé un programme pilote de formation de neuf mois visant à faciliter la transmission des compétences et du savoir traditionnel entre les femmes nubiennes plus âgées et les plus jeunes.

l'objectif de s'attaquer aux racines de la pauvreté, le musée travaille à augmenter l'accès de la population aux services de base et à améliorer ses compétences pour élever le niveau de vie des foyers les plus vulnérables. Afin de prendre en compte les innombrables aspects de la pauvreté, le musée collabore avec les associations locales de développement et communautaires (CDA). Il fournit une assistance juridique et technique dans les domaines suivants : accès aux services de base (eau et assainissement, éducation et microcrédit) et renforcement de la capacité des CDA à représenter la zone dont elles s'occupent et à faire le lien avec d'autres organisations de la société civile, afin d'exprimer

les besoins des ménages vulnérables. Grâce à l'aide du musée, les équipes de travail des CDA ont été formées à la conception de projets et à la collecte de fonds et ont mobilisé les femmes dans des activités visant à réduire leur pauvreté. Des conseillers communautaires ont appris à rédiger et à diffuser des messages préconisant les moyens d'avoir une grossesse et un accouchement sans risques. Ils sont également à même de montrer aux femmes peu alphabétisées comment prévenir la malnutrition pour elles-mêmes et pour leurs enfants. Quelques CDA ont aussi été formées à jouer un rôle essentiel dans les initiatives de réduction de la pauvreté en collaborant avec d'autres partenaires de leur localité ou des environs. Grâce au partenariat, les choses changent : la clé du succès des luttes quotidiennes contre la pauvreté consiste à aborder le problème sous des angles différents.

Vers une sensibilisation à des questions écologiques

En coopération avec le département d'études sur l'environnement de l'université de la Vallée sud à Assouan, le musée aide les CDA locales dans les quartiers des villages nubiens d'Assouan à se constituer en réseau environnemental. Ainsi, les populations se familiarisent avec l'écologie, afin d'identifier leurs besoins, d'élaborer des stratégies, d'obtenir et de mettre en commun les ressources voulues pour répondre efficacement à ces besoins et finalement renforcer leur capacité de se faire entendre en matière d'environnement. Le musée contribue à trouver des solutions aux problèmes écologiques tels que l'élimination des déchets solides et la pollution de l'air et de l'eau. Il encourage l'adoption des stratégies identifiées en commun. Mieux informés, les membres de la collectivité sont à même de s'assurer que leurs solutions sont efficaces.

À la demande du ministère de l'Environnement et de l'Agence égyptienne de l'environnement, l'Académie pour le développement de l'éducation a contribué à l'organisation du concours national pour l'affiche des enfants du programme Action 21. Ce concours de dessin ayant pour thème « Prendre soin de notre monde » a été organisé à l'échelon national sous les auspices de la Première dame, Mme Suzanne Moubarak, dans le cadre des préparatifs de l'Égypte au Sommet mondial pour le développement durable qui s'est tenu à Johannesburg (Afrique du Sud) en 2002. Le concours s'adressait aux enfants de sept à douze ans. Il visait à les sensibiliser au développement durable, aux objectifs de l'Agenda 21 et aux préparatifs du sommet de Rio+10. Dans le cadre du réseau Green Corner Network, les enfants étaient invités à soumettre des dessins exprimant leurs préoccupations sur les questions de l'environnement et du développement mondial. L'ensemble des dessins gagnants venus du monde entier devait être exposé au Sommet mondial. Le musée et l'Académie pour le développement de l'éducation ont diffusé une série de documents, afin de faire largement connaître le concours et d'encourager les enfants à y participer pour présenter leur vision de l'environnement en Égypte et dans le monde. Ces documents comportaient cinq affiches sur cinq thèmes écologiques majeurs et un dossier pour les enfants comprenant un billet d'entrée auto-collant, un prospectus d'information et quatre pages sur les grands problèmes écologiques. Pour renforcer cet effort de communication sur les questions cruciales d'environnement et de développement, une exposition itinérante des soixante meilleures affiches lauréates aux échelons régional et national a été présentée dans les locaux du musée de la Nubie en mai 2003.

| NOTES

1. Les titres suivants ont servi d'ouvrages de référence :

« Museums and their Communities ; Art, Ethnography and Interpretation », séminaire de Salzbourg, session 277, août 1989.

« Museums and Communities : The Politics of Public Culture », colloque au Centre international de la Smithsonian Institution, 21-23 mars 1990.

« Museums and Societies in a Europe of Different Cultures », colloque européen sur les musées ethnologiques et d'histoire sociale, Paris, 22-24 février 1993.

« Museums and Communities », 17^e conférence générale de l'ICOM, Stavanger, Norvège, 2-7 juillet 1995.

Ivan Karp, Christine Mullen Kreamer et Steven D. Lavine (dir. publ.), *Museums and Communities : The Politics of Public Culture*, Washington, Smithsonian Institution, 1992.

Marcella Brenner, « Training for Museum and Community Awareness », réunion de l'ICTOP, Canada, 1982.

« The Museums and the needs of people », conférence annuelle de l'ICOM/CECA, Jérusalem, Israël, 15-22 octobre 1991.

Ames M. M., « Breaking New Ground : Measuring Museum's Merits », dans *International Journal of Museum Management and Curatorship* 9 (2), 1990.

2. G. Ellis Burcaw, *Introduction to Museum Work*, Altamari Press, p. 203, 1983.

3. Alan R. Emery, « The Integrated Museum, A Meaningful Role in Society », dans *Culture*, vol. 44, n° 1, 2001, p. 70.

4. G. Lawrence, « Remembering Rats, Considering Culture : Perspectives on Museum Evaluation », dans « Museum Visitor Studies in the 90s », Londres, 1993.

5. Robert Fernea, « Old Nubia Ballad – Aman the Pleasured Land', Islamic Nubia Prior to the High Dam » dans *Nubia Museum Thematic Programme of Exhibition*, UNESCO, 1982.

I Le village planétaire du patrimoine : la contribution du Centre de documentation sur le patrimoine culturel et naturel (CULTNAT)

Fathi Saleh et Hala N. Barakat

Fathi Saleh enseigne le génie informatique à l'université du Caire et est directeur du Centre de documentation sur le patrimoine culturel et naturel (CULTNAT) affilié à la Bibliotheca Alexandrina. Il est également membre du Conseil suprême de la culture. M. Saleh est docteur en génie informatique de l'université de Paris. Il a été attaché culturel à l'ambassade d'Égypte à Paris et ambassadeur d'Égypte auprès de l'UNESCO. Son intérêt pour le patrimoine culturel l'a conduit à établir le centre qu'il dirige actuellement.

Hala N. Barakat a obtenu son doctorat de paléoécologie à l'université d'Aix-Marseille III. En sa qualité de directrice adjointe du Centre CULTNAT, elle est responsable de la documentation du programme relatif au patrimoine naturel, ainsi que de la supervision des programmes concernant le patrimoine photographique, folklorique et musical.

Introduction

Les progrès dans les domaines de l'informatique et des télécommunications en matière de réseaux, d'Internet, de multimédia, etc. ont été déterminants dans la diffusion des connaissances et l'échange des informations. Ces avancées ont également contribué à modifier notre connaissance, notre appréciation et notre perception du patrimoine, le nôtre ainsi que celui des autres nations du monde.

Les télécommunications et les technologies de l'information ne nous ont pas seulement offert des outils pour documenter, sauvegarder et gérer ce patrimoine, elles ont également créé une proximité entre des gens d'horizons différents et donné l'impression de vivre dans un village planétaire où il est possible d'accéder facilement à son propre patrimoine comme à celui de ses voisins à des milliers de kilomètres.

En Égypte, l'établissement du Centre de documentation sur le patrimoine culturel et naturel (CULTNAT) affilié à la Bibliotheca Alexandrina, avec l'appui du ministère de la Communication et des technologies de l'information, représente une expérience intéressante d'application des nouvelles Technologies aux questions de patrimoine. La mission du CULTNAT est de documenter les différentes facettes du patrimoine culturel matériel et immatériel de l'Égypte et de son patrimoine naturel. Cela englobe de nombreux aspects de la civilisation humaine, documente l'évolution des modes d'existence de l'humanité et représente un patrimoine de valeur nationale et internationale. CULTNAT fait appel aux toutes dernières technologies de l'information et collabore avec des organisations nationales et internationales spécialisées. Le Centre a pour objectif de sensibiliser le public au patrimoine culturel et naturel égyptien en diffusant des informations par tous les médias disponibles, ainsi que de former des professionnels à la gestion et à la documentation du patrimoine culturel et naturel. La palette des programmes de CULTNAT est le reflet de la richesse de l'Égypte en sites archéologiques, en styles architecturaux et en formes d'art et de folklore, sans oublier la beauté naturelle du pays.

La carte archéologique de l'Égypte

La carte archéologique de l'Égypte est le premier inventaire exhaustif de la totalité des sites archéologiques en Égypte réalisé dans le cadre d'un système d'information géographique (GIS) et relié à une vaste base de données sur les sites archéologiques, les monuments et les objets découverts dans tout le pays.



22. Vue intérieure du Centre de documentation du patrimoine culturel et naturel

L'information est structurée en trois niveaux consécutifs : le premier, national, indique tous les sites sur une carte à grande échelle et fournit des informations de base sur chaque site. Au deuxième niveau, une carte détaillée représente le site et ses composantes, et donne des informations complémentaires, tandis qu'un troisième niveau fournit toutes les informations relatives à un monument, ainsi qu'un plan de sa structure et des illustrations. Pour certains monuments, il existe une représentation de chaque paroi avec ses bas-reliefs ou ses fresques, ainsi qu'une traduction des hiéroglyphes, alors

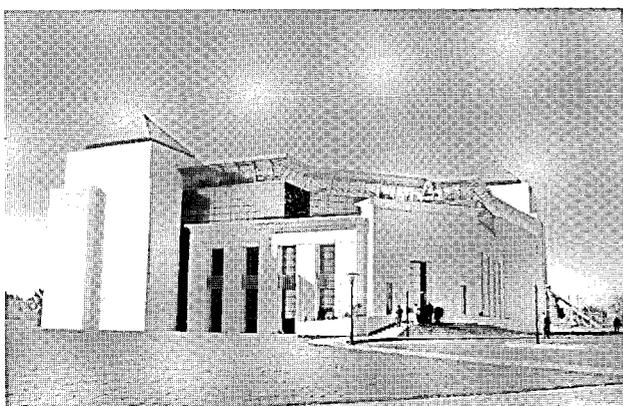
que pour d'autres, il existe une reconstruction tridimensionnelle complétée d'une visite virtuelle.

L'ensemble de données réunies et saisies dans le programme peut également être utilisé pour un large éventail de produits, dont des atlas archéologiques, des guides, des cédéroms, etc.

Le patrimoine architectural égyptien

L'objectif de ce programme est de documenter le patrimoine architectural égyptien des XIX^e et XX^e siècles, avec pour point de départ, comme projet pilote, le centre du Caire et en continuant avec d'autres quartiers puis d'autres villes. Ce projet constitue également un système d'information géographique (GIS) dont la base de données est facilement consultable. Celle-ci comprend un nombre considérable de documents photographiques et tout ce qui a été publié sur chaque bâtiment répertorié, ainsi que des documents historiques, des cartes et du matériel d'archives.

Cette base de données est au service de tout



23. Le bâtiment du Centre de documentation du patrimoine culturel et naturel, « Smart Village », Égypte

une gamme d'utilisateurs (décideurs, architectes et historiens). Bien sûr, les études sur l'architecture égyptienne ne manquent pas. Mais cette approche numérique systématique est sans précédent et vient couronner les tentatives limitées et rares de documenter tel ou tel aspect de l'architecture égyptienne. Une série de cédéroms thématiques, de livres, de guides et d'autres publications est issue de cette base de données, contribuant efficacement à la construction d'une conscience culturelle.

Le patrimoine naturel égyptien

La documentation du patrimoine naturel égyptien est un programme multidisciplinaire visant à la diffusion d'informations. Il inclut la collecte de toutes les données disponibles sur les zones protégées et leurs éléments, notamment des détails sur la flore, la faune, les formations géologiques et les traits culturels qui leur sont associés. Les informations servent en outre à établir une carte naturelle numérique de l'Égypte dans le cadre du Système d'information géographique. Elle est destinée à devenir un outil de contrôle, d'évaluation et de gestion pour ceux qui interviennent dans le domaine de la préservation de la nature et de l'élaboration des politiques écologiques. Elle peut également être utile aux chercheurs en histoire naturelle et études environnementales, aux visiteurs des zones protégées et aux ONG qui s'intéressent à l'environnement. Afin de diffuser les informations, une série de livres, de cédéroms et de cartes postales a été publiée sur différents thèmes relatifs au patrimoine naturel.

Le folklore égyptien

Les traditions vivantes et colorées de l'Égypte prennent leur source dans les différentes cultures

qui les ont enrichies au cours des millénaires. Le CULTNAT a entrepris de les documenter. L'approche systématique est privilégiée au stade de la compilation, afin de constituer une bibliothèque à la fois large et complète de ce matériel scientifique et audiovisuel.

Il s'agit d'enregistrer toute la richesse des activités de nature ethnographiques, des thèmes populaires, des festins traditionnels, des célébrations, des contes, des proverbes et des cycles de vie. On s'intéresse également aux légendes, aux coutumes, à la vie quotidienne, au culte des saints, aux traditions architecturales et agricoles, à la musique populaire, aux arts, à l'artisanat, aux superstitions populaires, aux costumes nationaux et aux bijoux, ainsi qu'aux légendes mythologiques des populations rurales et urbaines des terres et déserts d'Égypte.

À partir de ces informations, un thésaurus du folklore égyptien (Al-Meknaz), ainsi qu'une série de livres et de produits en ligne sur l'artisanat traditionnel du Caire fatimide et sur les traditions et les coutumes pendant le mois sacré du Ramadan ont été publiés. On a également établi un plan d'action national pour la documentation du folklore égyptien.

Le patrimoine musical égyptien

L'objectif du CULTNAT est de faire mieux comprendre notre patrimoine musical et artistique qui s'est beaucoup développé dans la première partie du xx^e siècle, mais qui risque aujourd'hui de disparaître à tout jamais. À cette fin, il documente, classe et analyse ce patrimoine. Le système d'information sur la musique arabe comporte trois niveaux : le premier donne des informations générales sur les compositeurs, les paroles, les chanteurs, les

modes, les formes et les rythmes. Le deuxième donne accès aux œuvres complètes des artistes, avec les paroles originales, les partitions et les clips audio et vidéo quand il en existe. Le troisième offre une mise à niveau multimédia permettant de produire du matériel audiovisuel documenté diffusable à partir des données recueillies, ainsi que des analyses détaillées de morceaux choisis par des critiques professionnels. Une base de données de ce type sera une aide précieuse pour l'enseignement de la musique dans les instituts spécialisés et permettra au grand public de s'instruire tout en s'amusant.

La mémoire photographique égyptienne

Au début du xx^e siècle, le Moyen-Orient et l'Égypte en particulier ont attiré un grand nombre de photographes pionniers. Leurs travaux sont des sources documentaires très vivantes sur les sites archéologiques et les fouilles, l'architecture et les paysages locaux, la vie sociale et les activités quotidiennes de la population. Le programme vise à permettre l'accès des chercheurs, des conservateurs et des admirateurs de photographies anciennes à ces collections rares en les publiant en ligne ou sous forme de livres et de cédéroms.

Les collections de photographes célèbres sont documentées sous forme numérique à partir d'archives locales et internationales et de collections privées. Des négatifs sur verre, des positifs originaux sur papier albuminé de couleur sépia et des feuilles de teinte grise obtenues par le procédé argentique, qui datent du début du xx^e siècle, sont classés dans une base de données sur le patrimoine photographique. Celle-ci est la première de son genre en Égypte et elle comprend la collection unique de Lehnert et Landrock, riche de plus de

1 200 clichés en noir et blanc classés par thèmes.

Le patrimoine des manuscrits scientifiques islamiques

Le programme vise à documenter les manuscrits scientifiques islamiques existant dans plusieurs institutions et collections privées au niveau national et régional, afin de constituer une encyclopédie électronique de manuscrits sur les sciences et les mathématiques à l'apogée de la période islamique. Un projet pilote entrepris à la Bibliothèque nationale d'Égypte, Dar al Kutub, et portant sur sept manuscrits dans leur totalité a illustré l'apport de la civilisation islamique à la médecine. La documentation de manuscrits portant sur l'astronomie et la mesure du temps est en cours à la bibliothèque de l'université Al-Azhar. On envisage aussi actuellement de documenter des microformes de manuscrits provenant de collections spéciales, et de créer un portail de manuscrits scientifiques islamiques en ligne. Des cédéroms et des publications multilingues mettent ces trésors sous forme documentaire à la portée des scientifiques, des chercheurs et du grand public, au niveau national et international.

L'Égypte éternelle en ligne

En collaboration avec le Conseil suprême des Antiquités et IBM, *l'Égypte éternelle* (www.ternalegypt.org) est le premier site Web à mettre sur Internet, grâce aux technologies de pointe, un choix de trésors du patrimoine culturel égyptien à la disposition du public mondial. Le site englobe les différentes périodes de la civilisation égyptienne : pharaonique, gréco-romaine, copte et islamique. Les événements, les personnages, les objets des musées, ainsi que les

sites historiques sont évoqués au moyen d'histoires. Les explications existent en arabe, en anglais et en français, la technologie de la parole à partir du texte (*text-to-speech*) permettant de générer des narrations audio. Grâce à d'autres technologies novatrices, on peut obtenir des images en haute résolution, faire des visites guidées, avoir une vue panoramique de plusieurs sites, ainsi que des images tridimensionnelles de nombreux objets. Le site est relié à des caméras Web placées sur le plateau de Gizeh, au temple de Karnak, au fort de Qaitbey et dans le Caire islamique, permettant la visite virtuelle de ces sites. C'est aussi à partir du contenu exceptionnel de ce site Web qu'on a créé le guide numérique mis à la disposition des visiteurs du Musée égyptien. Il donne des informations textuelles et audiovisuelles sur une partie de la collection du musée.

Les projets communs internationaux

CULTNAT collabore à plusieurs projets subventionnés par la Commission européenne, à savoir :

a) *Euromed Héritage II « Patrimoines partagés »* : il s'agit d'un programme de recherche commun de trois ans, visant à documenter et à mieux faire connaître le patrimoine architectural et urbain des XIX^e et XX^e siècles dans le Bassin méditerranéen.

b) *Les techniques traditionnelles de l'eau : un patrimoine culturel pour garantir durablement l'avenir (Shaduf)* : ce projet de recherche de trois ans a pour objectif de constituer une banque de données sur les technologies traditionnelles et autochtones et d'attirer l'attention sur la richesse et la diversité du patrimoine lié à l'eau et aux eaux usées dans la région méditerranéenne.

RECHERCHE ET POLITIQUES CULTURELLES

c) *Les systèmes de défense des côtes méditerranéennes (SID-LIM)* : projet de deux ans visant à constituer un site Web sur les systèmes de défense côtiers ; il vise également à promouvoir la restauration et la réutilisation d'un édifice défensif dans chaque pays participant.

d) *Strabon* : projet de trois ans visant à offrir au monde méditerranéen un ensemble cohérent de systèmes d'information multilingues en ligne sur le patrimoine culturel et les activités touristiques à l'aide du multimédia.

e) *Unimed Patrimoine culturel II* : ce projet de trois ans vise à améliorer la coopération en matière de sauvegarde, de restauration et de gestion du patrimoine culturel au sein des pays participants par la mise en place d'importantes bases de données sur le patrimoine culturel, d'un portail spécialisé et de stages de formation.

L'UNESCO a été et demeure l'une des principales organisations subventionnant un nombre important d'activités et de projets du CULTNAT.

L'UNESCO et le PNUD ont financé une étude sur l'état actuel du patrimoine culturel égyptien, en vue de suggérer une stratégie globale. Le projet intitulé « Approche stratégique du patrimoine culturel égyptien » prévoit la collecte de documentation, la création d'un Registre national et de bases de données, et préconise des stratégies pour la gestion, la préservation et la restauration des sites, ainsi que pour la formation, l'écotourisme et l'amélioration des capacités.

Un deuxième projet, « Le patrimoine des manuscrits islamiques scientifiques », a débuté

en septembre 2001. Il s'agit de documenter des manuscrits islamiques scientifiques qui existent dans diverses institutions et dans des collections privées au niveau national et régional.

Dans le domaine du patrimoine culturel immatériel et en collaboration avec la Société égyptienne pour les traditions populaires, le CULTNAT documente actuellement l'épopée *Al-Sirah-Al-Hilaliyya*, récemment proclamée Chef-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité par l'UNESCO.

Enfin, la bibliothèque numérique du CULTNAT se développe avec le soutien de l'UNESCO, afin de devenir une bibliothèque en ligne modèle.

Sous l'impulsion de la politique récente du gouvernement égyptien en faveur de l'intégration des télécommunications et de la technologie de l'information dans de nombreux aspects de la vie tels que l'enseignement, la santé, le commerce et l'administration, le CULTNAT contribue pleinement à faire accéder l'Égypte à la culture numérique globale. Depuis sa fondation en 2000, l'objectif de développement du CULTNAT est de devenir un point focal au niveau régional et international, en adoptant une approche globale d'utilisation des télécommunications et des technologies de l'information pour documenter les différentes formes du patrimoine.

I Recherche, valorisation et gestion du patrimoine sur la rive gauche du Nil : autour du Ramesseum

Christian Leblanc

Directeur de recherche au CNRS, Christian Leblanc dirige la Mission archéologique française de Thèbes-Ouest. Président de l'Association pour la sauvegarde du Ramesseum, il est également membre de l'ICOMOS et membre du comité du Conseil suprême des Antiquités de l'Égypte pour la sauvegarde de la Vallée des Rois. Après de longues années consacrées à l'exploration et à la valorisation de la Vallée des Reines, ses travaux et ceux de son équipe portent, depuis 1991, sur le Ramesseum et la tombe de Ramsès II.

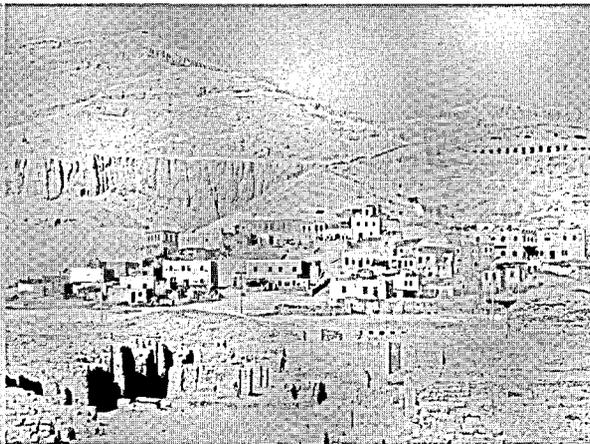
Sur la rive occidentale de l'actuelle Louxor, à la lisière des cultures et du piémont de la chaîne libyque, s'étendent, sur près de 10 hectares, les ruines du Ramesseum, temple de millions d'années de Ramsès II construit au XIII^e siècle avant notre ère. Pour Jean-François Champollion, qui le visita le 18 juin 1829, il représentait ce qu'il y avait « de plus noble et de plus pur à Thèbes, en fait de grands monuments »¹. Depuis 1991, une équipe franco-égyptienne y a entrepris une exploration systématique fondée sur trois objectifs majeurs de recherche : définir d'abord, de manière plus précise, la fonction liturgique de cette grande fondation qui appartient à la catégorie des temples dits « funéraires » ; puis essayer de comprendre sa réelle vocation à l'échelle régionale, en étudiant l'ensemble des quartiers économique-administratifs qui l'entourent sur trois de ses côtés ; enfin tenter de déterminer les raisons religieuses et politiques qui font que ces grandes institutions, relevant de la couronne, ont été désaffectées à la fin du Nouvel

Empire, pour être souvent récupérées à d'autres fins. À ce programme, de nature essentiellement scientifique, s'ajoute tout un ensemble de travaux complémentaires dont la finalité est de parvenir à la mise en valeur de ce site exceptionnel.

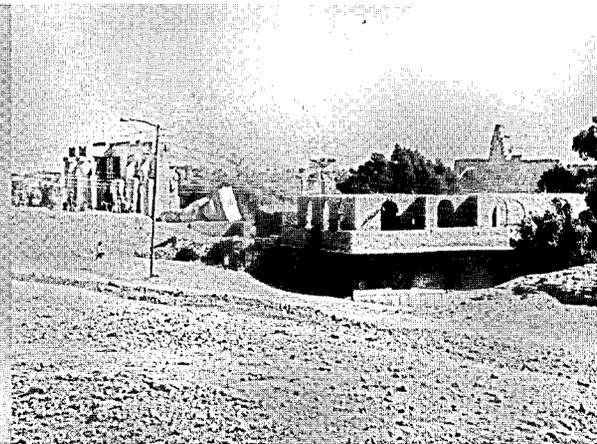
L'apport des récentes recherches archéologiques

Conservatoire de la mémoire du règne de son illustre fondateur qui présida aux destinées de l'Égypte pendant près de soixante-sept années

Ces dernières années, dans la partie sud, ont été retrouvées les cuisines, les boulangeries et l'intendance du temple, avec un certain nombre d'installations en place. Dans ces dépendances, construites en briques de terre crue, plus de trente salles équipées de fourneaux recelaient encore une abondante vaisselle en céramique et bien d'autres vestiges confirmant la vocation des lieux. L'ampleur d'un tel quartier, comprenant quatre unités architecturales mitoyennes qui occupent près de 3 000 mètres carrés, comme la durée de son activité, montrent que ces locaux ne subvenaient pas aux



24. Architecture traditionnelle de Haute-Égypte, les maisons de Gournah sont indissociables de l'histoire de Thèbes-Ouest



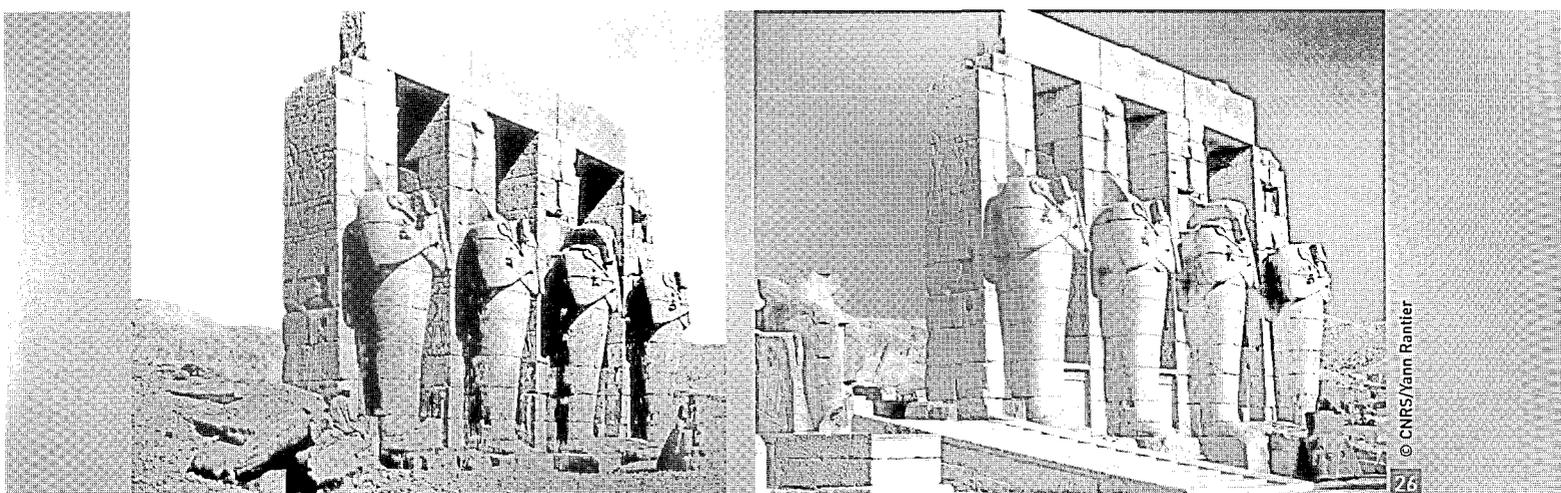
25. Construction sauvage en béton à proximité du Ramesseum

(1279-1212), le Ramesseum fut également un centre administratif et économique de grande importance, ainsi que le révèlent de nombreuses sources documentaires, provenant notamment des tombes de ses fonctionnaires ou des archives de la nécropole². Sur le terrain, les fouilles actuellement effectuées viennent enrichir ces données, puisqu'elles permettent non seulement d'identifier les différentes composantes de ce vaste complexe, mais d'entrevoir aussi son organisation et sa gestion.

seules exigences du culte divin et royal, mais qu'ils répondaient à des besoins plus étendus, dépassant l'enceinte même du Ramesseum. À cet égard, on sait que ce sont ces cuisines et ces boulangeries qui fournissaient vers la fin du règne de Ramsès III, et peut-être même plus tard encore, une partie des rations alimentaires distribuées en guise de salaires aux artisans de Deir el-Medineh, employés sur les grands chantiers de la rive occidentale, comme ceux de la Vallée des Rois et de la Vallée des Reines.

Plus récemment, une fouille menée au sud-est, entre les cuisines et le palais royal, a permis de déterminer l'emplacement de l'école du Ramesseum, une institution où étaient formés de jeunes garçons qui se préparaient au métier de scribe. Plus de cent trente ostraca littéraires et figurés, découverts jusqu'à

aujourd'hui ont pour but de préciser le contenu de chacun de ces magasins où convergeaient des produits de qualité, tels que le vin, l'huile, les graisses, le miel, mais aussi le grain indispensable à la fabrication du pain. Le nettoyage de certains sols a déjà permis de découvrir des « étiquettes »



26. Le portique à piliers osiriens au nord-ouest de la deuxième cour du Ramesseum, avant (à gauche) et après (à droite) les travaux de restauration et de valorisation effectués sur le site

présent dans un contexte de structures architecturales en terre crue, sont à l'origine de cette identification, d'autant plus importante que c'est la première fois qu'un établissement de ce type est matériellement localisé au sein d'un temple pharaonique³.

Au nord-ouest du temple proprement dit se trouvait le « Trésor », dont on connaît plusieurs superintendants, dont Tia, le beau-frère de Ramsès II, qui exerça cette charge au cours du règne. Ce bâtiment se présentait sous la forme d'une longue salle à colonnes que flanquent encore de vastes entrepôts voûtés où étaient stockées différentes denrées provenant des domaines royaux. Dans ce secteur, les recherches entreprises

écrites en hiéroglyphes dans l'un des groupes de bâtiments qui servait de réserve pour l'huile d'olive⁴.

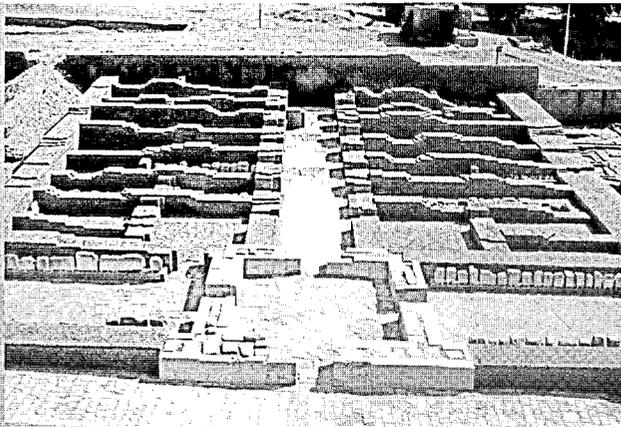
Autour de l'aire sacrée (*temenos*), entre les deux murs de clôture qui en constituaient jadis les limites, existait une large voie processionnelle, bordée de sphinx et empruntée à l'occasion de rituels particuliers. Cette majestueuse allée est en cours de dégagement et a révélé, côté nord, l'existence de bases en calcaire rectangulaires, ainsi que la présence d'abondants fragments de chacals-sphinx en grès, dont une magnifique tête à l'image d'Anubis. Ces vestiges découverts éclairent d'un jour nouveau les aménagements périphériques jusque-là méconnus du Ramesseum⁵.

Valorisation des recherches et préservation d'un site prestigieux

C'est dans la perspective de valoriser les résultats de ces recherches conduites au fil des années et de préserver, dans le même temps, ce haut lieu du patrimoine culturel égyptien que d'autres actions ont pu voir le jour depuis 1991, grâce au soutien financier de l'Association pour la sauvegarde du Ramesseum⁶. En effet, parallèlement aux fouilles,

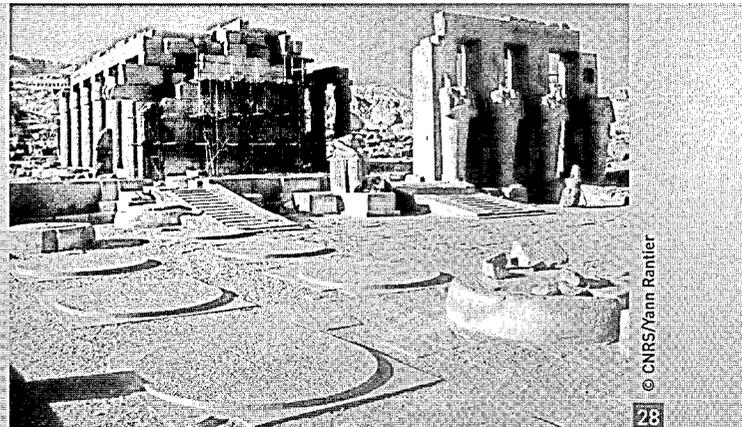
respectueuses possibles envers le monument, tout en rendant didactique sa présentation et celle de ses composantes⁸. Intervention minimum et réversibilité ont donc guidé les opérations qui ont été jusqu'à présent conduites dans les parties accessibles du temple ou dans les quartiers fouillés de son complexe économique-administratif.

Dans la deuxième cour, ces travaux ont notamment porté sur la restauration des parois et des



27. Les cuisines et les boulangeries du Ramesseum après les travaux de restauration en 2002

aux études et aux relevés, un important programme de conservation et de restauration de l'édifice et de ses dépendances a été mis en place avec le concours efficace du Conseil suprême des Antiquités de l'Égypte. Au nombre des opérations engagées ou prévues figurent le sauvetage du premier pylône en partie effondré à une date très ancienne, mais aussi une réhabilitation plus générale ou plus globale du Ramesseum, dont le charme romantique n'a échappé à aucun de ses illustres visiteurs⁷. S'appuyant sur les recommandations inspirées par la Charte de Venise, les options choisies se veulent les plus



28. Restitution des bases de colonnes du Ramesseum. Un exemple de restauration réversible, permettant également une meilleure lisibilité de l'architecture de l'ancien temple

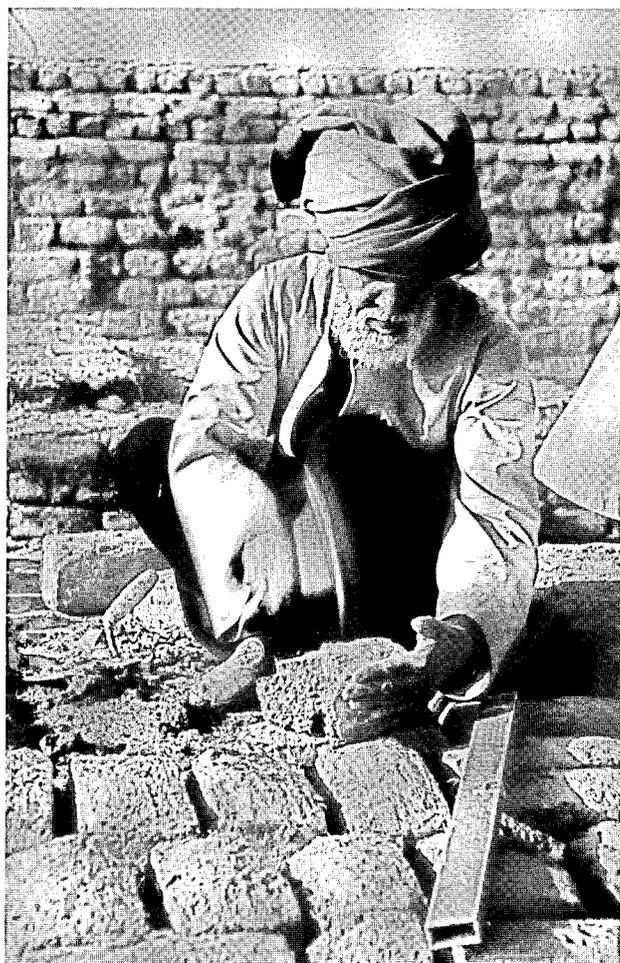
portiques ornés d'imposants colosses osiriaques du roi, ainsi que sur le ragréage du dallage antique qui avait été, jadis, en grande partie arraché. Deux des escaliers qui permettaient d'accéder à la grande salle hypostyle ont été également reconstruits, et, pour assurer aux visiteurs une meilleure lisibilité de l'espace anciennement bâti, murs, colonnes et piliers disparus en surface ont été remontés sur une ou deux assises. D'autres actions ont eu pour but de protéger et de mettre en valeur la statuaire monumentale : en 1997, le Jeune Memnon a été placé sur une nouvelle base, dont la hauteur correspond au niveau supposé de son

piédestal d'origine⁹ ; plus récemment, une magnifique tête de Ramsès II qui gisait sur le sol de la deuxième cour a été installée sur un socle et consolidée.

Dès 1992, une opération de longue haleine a été entreprise dans la grande salle hypostyle, portant sur le rebouchage des joints, la restauration des enduits, ainsi que sur le nettoyage, par procédé de micro-abrasion, des colonnes et des reliefs dont les couleurs avaient été masquées par la poussière des siècles¹⁰. Les surfaces colorées déjà traitées ont été fixées à l'aide d'une résine de type acrylique¹¹, auparavant utilisée pour sauver les peintures murales de la célèbre tombe de Nefertari, et reconnue aujourd'hui comme offrant les meilleures garanties de stabilité à la lumière et de réversibilité.

Mise en chantier cette année, la restauration du sanctuaire, dont les vestiges ont été fouillés entre 1997 et 2002¹², doit aboutir à une matérialisation de son ordonnance architecturale disparue en surface. Le parti pris reste celui d'une restitution des murs sur une faible élévation, qui permettra de raccorder cette partie au reste du temple et facilitera, de surcroît, la lecture de l'ensemble du plan.

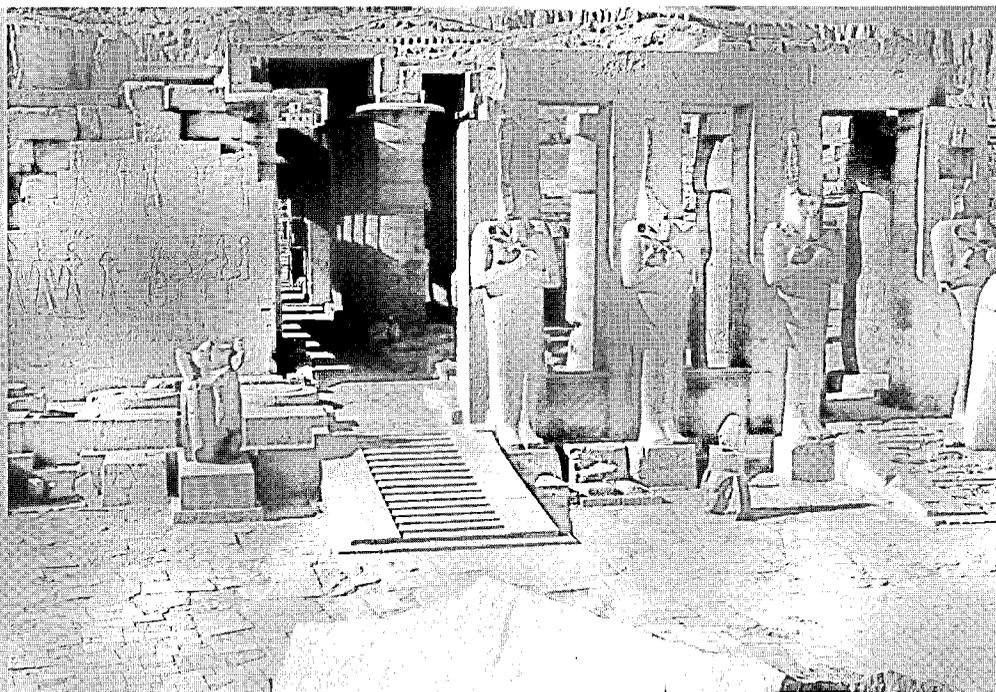
Dans les quartiers construits en briques de terre crue, il a fallu également intervenir pour protéger ces structures fragiles, le plus souvent très dégradées et soumises de temps à autre à des pluies torrentielles¹³. La solution la plus adéquate a été, en l'occurrence, de recouvrir les murs antiques par quelques assises de briques modernes fabriquées dans le même matériau, en indiquant cet ajout sur l'élévation par une légère saillie. Pour assurer à cette protection un caractère esthétique, il nous a paru préférable de suivre la forme des structures ruinées plutôt que de rendre la restauration trop rigide



© CNRS/Yann Ramtier 29

29. Artisan maçon à l'ouvrage, lors de la protection des structures en brique crue des cuisines et des boulangeries du Ramesseum

en imposant une élévation régulière à l'ensemble. Les travaux qui ont été menés dans le secteur des cuisines et des boulangeries du temple montrent que l'on peut parvenir à un résultat satisfaisant et, qui plus est, présentant l'avantage d'être réversible. Moins évidentes sont, cependant, les solutions lorsqu'il s'agit de protéger des voûtes antiques construites en ce même matériau périssable. Dans les magasins du Ramesseum, E. Baraize avait en partie résolu le problème au début du xx^e siècle en



30. La deuxième cour du Ramesseum après les travaux de restauration et de mise en valeur

renforçant les voûtes par des arceaux métalliques ou construits en brique cuite. Ce système reste efficace sans nuire à l'esthétique de l'architecture, mais demande aujourd'hui à être étendu à huit autres magasins du temple. Il s'agit là d'une priorité dont nous sommes parfaitement conscients, et qui a été mise au programme de nos prochaines missions.

Le Ramesseum et la protection de son environnement

L'expansion agricole et une urbanisation, au sens large du terme, encore trop souvent incontrôlée sont, en Égypte, des vecteurs qui portent atteinte à l'environnement des sites archéologiques et aux efforts mis en œuvre pour leur préservation et leur valorisation. Le Ramesseum, comme la plupart des autres monuments de Thèbes-

Ouest, n'échappe pas à ces deux menaces. Si une extension des cultures y est déjà sensible au-devant de son premier pylône, on y constate également la construction anarchique d'habitations modernes. Certaines, en béton, cernent peu à peu le temple au sud comme au nord et nuisent au projet de son futur aménagement. C'est la raison pour laquelle, en étroite collaboration avec le département de l'EAIS du Conseil suprême des Antiquités de l'Égypte¹⁴, une analyse des risques a été entreprise à l'échelle de ce secteur en vue de proposer des solutions équilibrées.

Cette action-pilote, qui s'appuie sur les principes de la protection du patrimoine, concerne tout d'abord le temple proprement dit et sa proche périphérie. L'énorme cavalier de déblais artificiel qui le ceinturait depuis 1906 sur trois de ses

côtés¹⁵ est en train de disparaître progressivement pour laisser place aux enceintes d'origine qui, après restauration, protégeront définitivement les structures internes de l'édifice. Néanmoins, pour atteindre pleinement cet objectif, la route asphaltée aménagée à l'arrière du temple constitue un obstacle qu'il conviendra de surmonter soit en modifiant son tracé, soit en supprimant, sur tout un tronçon, cette voie moderne. Elle empiète en effet non seulement sur les vestiges du Ramesseum, mais encore traverse, un peu plus au sud, le château de millions d'années de Thoutmosis III, au niveau de sa première cour. Dessinée sans tenir compte des espaces archéologiques qu'elle ampute ou défigure, cette route altère, de surcroît, l'exceptionnel panorama d'un paysage culturel – celui de la montagne thébaine, de ses nécropoles et de ses habitats traditionnels – qui compte parmi les plus beaux du monde.

De part et d'autre du Ramesseum, outre le fait d'interdire toute nouvelle construction, il faudra également se préoccuper de préserver les ruines d'autres temples du Nouvel Empire : celui d'Amenhotep II, au nord, qu'une mission archéologique italienne dégage fort heureusement et fort consciencieusement depuis quelques années¹⁶, et celui de Thoutmosis IV, juste au sud, livré, en revanche, à l'abandon depuis des décennies et condamné à disparaître à plus ou moins brève échéance si aucune action de sauvegarde n'est entreprise. Servant de passage aux véhicules et transformé en décharge par les habitants dont les maisons jouxtent les vestiges du pylône, ce temple est, comme l'ancienne résidence palatiale d'Amenhotep III, à Malqatta, parmi les sites les plus en danger de Thèbes-Ouest, et une intervention urgente est préconisée¹⁷.

Enfin, l'extension des cultures comme leur continuelle irrigation n'est pas sans présenter, notamment aux abords de ces temples, un risque supplémentaire pour la préservation de leurs structures. Les remontées de la nappe phréatique par capillarité agissent dangereusement sur les grès ou sur la brique crue et causent déjà de graves dégâts menaçant la survie de ces édifices plusieurs fois millénaires. Le cas du premier pylône du Ramesseum en constitue un exemple éloquent parmi d'autres, auquel on pourrait pourtant pallier en installant, dans un premier temps, un périmètre de sécurité correspondant à la superficie supposée de son ancien parvis, aujourd'hui entièrement masqué par la zone agricole.

Face à ces problèmes, difficiles à résoudre en raison d'une séculaire mais incontournable coexistence entre le passé et le présent, les autorités du Conseil suprême des Antiquités de l'Égypte, conscientes et même préoccupées, ont déjà pris un certain nombre de mesures. Toutefois, la richesse patrimoniale de Thèbes-Ouest est si grande et si variée que seule une réflexion exhaustive et plus globale, embrassant les facettes tant culturelles que socio-économiques, permettra d'aboutir à une planification réelle et sérieuse pour la protection, la valorisation et la gestion de ce prestigieux héritage.

| NOTES

1. J.-F. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie entre 1828 et 1829*. Éd. Firmin Didot Frères, Paris 1833, [XIV^e lettre, écrite de Thèbes].
2. C. Leblanc, C. Barbotin, M. Nelson et G. Lecuyot, « Les monuments d'éternité de Ramsès II. Nouvelles fouilles thébaines », dans *Les Dossiers du Louvre*, Éd. RMN, Paris 1999.
3. C. Leblanc, « L'école des scribes de Ramsès II », dans *La Recherche. L'actualité des sciences*, n° 379, Paris 2004, pp. 70-74.
4. G. Bouvier, « Le contenu du magasin H 34 du Ramesseum », dans *Memnonia*, tome XIV, Le Caire 2003, pp. 59-80 et pl. VII.
5. M. Nelson, « La voie processionnelle nord du Ramesseum », dans *Memnonia*, tome XV, Le Caire (à paraître).
6. L'Association pour la sauvegarde du Ramesseum, patronnée par des personnalités du monde culturel et scientifique, a été créée en 1989, avec pour objectif de participer à la restauration et à la mise en valeur du temple et de la tombe de Ramsès II. Elle comprend, à ce jour, près de 800 membres internationaux. Elle édite chaque année un bulletin d'archéologie et d'histoire régionales (*Memnonia*) consacré aux recherches et travaux effectués sur les sites de Thèbes-Ouest. Siège social : 173, rue de Charenton, 75012 Paris.
7. C'est en le décrivant sous le nom de « Tombeau d'Osymandias » que nous le firent connaître Hécatée d'Abdère et Diodore de Sicile, alors que le géographe Strabon reconnaissait en lui, le « Palais de Memnon ». Les savants de Bonaparte en parcoururent les belles ruines en 1799, et en entreprirent les premiers relevés scientifiques pour la *Description de l'Égypte*. Champollion, Nestor L'Hôte, Rosellini, Belzoni, Salt, Ampère, Flaubert et Maxime du Camp font partie d'une longue pléiade d'admirateurs qui en vantèrent la magnificence ; il convient de ne pas oublier non plus Shelley, qui consacra un poème demeuré célèbre à son colosse brisé [« Ozymandias »].
8. C. Leblanc, J.-C. Golvin, A.-A. Sadek et alii, « Le projet de sauvegarde du temple de millions d'années de Ramsès II – Interventions d'urgence, exploration et mise en valeur du site », dans *Memnonia*, tome II, Le Caire 1991, pp. 27-64 et pl. I-XI ; C. Leblanc, J.-C. Golvin et A.-A. Sadek, « La sauvegarde du Ramesseum », dans *Atti del Sesto Congresso Internazionale di Egittologia*. Volume II, Turin 1993, pp.133-143 et fig. 1-4.
9. C. Leblanc et D. Esmoingt, « Le "Jeune Memnon" : un colosse de Ramsès II nommé Ousermaâtrê-Setepenrê-aimé-d'Amon-Rê », dans *Memnonia*, tome X, Le Caire 1999, pp. 79-100 et pl. XII-XXVII.
10. R. Bougrain-Dubourg, « Le traitement des peintures murales dans la grande salle hypostyle du Ramesseum », dans *Memnonia*, tome VII, Le Caire 1996, pp. 43-48 et pl. V-VII.
11. Il s'agit du paraloïd B.72, dilué dans un solvant aromatique : cf. R. Bougrain-Dubourg, *op. cit.*, p. 47.
12. G. Lecuyot, « Le sanctuaire du Ramesseum. Campagnes de fouilles 1997-1999 », dans *Memnonia*, tome XI, Le Caire 2000, pp. 117-130 et pl. XVIII-XXV ; du même : « Le sanctuaire du Ramesseum. Campagnes de fouilles 2000-2002 », dans *Memnonia*, tome XIV, Le Caire 2003, pp. 93-115 et pl. XI-XX.
13. La dernière en date, qui s'est abattue sur la région thébaine (le 2 novembre 1994), a causé d'importants dégâts au patrimoine. Cf. C. Leblanc, « Thèbes et les pluies torrentielles. À propos de *mw n pt* », dans *Memnonia*, tome VI, Le Caire 1995, pp. 197-214 et pl. XXXVII-XXXIX.
14. EAIS : Egyptian Antiquities Information System. Département de la cartographie archéologique du CSA.
15. Mise en chantier dès 1903 par E. Baraize, architecte auprès du Service des Antiquités de l'Égypte, l'édification de ce cavalier de déblais fut achevée en 1906. Le but de Baraize était de dégager le temple, mais également de proposer une vue panoramique de ses ruines aux touristes de l'époque : cf. E. Baraize, « Déblaiement du Ramesseum », dans *ASAE* 8, Le Caire 1907, pp. 193-200.
16. A. Sesana, « Preliminary Report of the Third Archaeological Expedition on the area of the Temple of Amenophis II at Western Thebes », dans *Memnonia*, tome XII/XIII, Le Caire 2002, pp. 227-243 et pl. XIX-XXI ; du même : « Temple of Amenophis II. 5th Archaeological Expedition. Preliminary Report », Como 2003 ; « Temple of Amenhotep II. 6th Archaeological Expedition (2003-2004). Preliminary Report » Como 2004.
17. C. Leblanc, « Quelques suggestions pour la protection et la conservation du patrimoine pharaonique à Thèbes-Ouest », dans *Memnonia*, tome XI, Le Caire 2000, pp. 191-199 et pl. XLII-XLVII ; C. Leblanc, « Response to Z. Hawass : Suggestions for the Protection and Conservation of the Pharaonic Heritage in Western Thebes », dans *Egyptology at the Dawn of the Twenty-first Century. Proceedings of the Eighth International Congress of Egyptologists*, volume 3, Le Caire 2003, pp. 62-68.

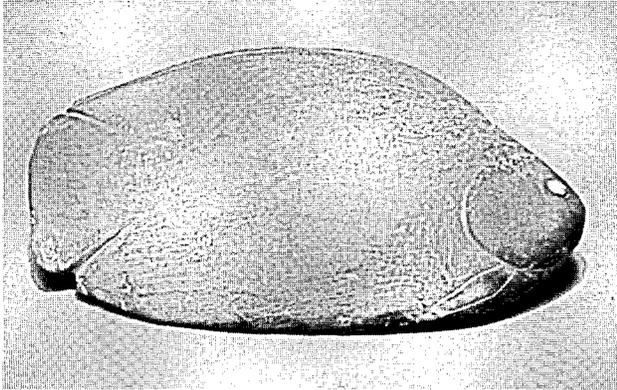
I Trésors de collections inconnues : exemples provenant du site d'Helwan

Ali Radwan

Ali Radwan a obtenu un doctorat d'égyptologie en Allemagne. Il dirige le comité scientifique du Musée national de la civilisation égyptienne.

Le site d'Helwan est situé à l'est du Nil, presque en face de l'ancienne Memphis et de sa nécropole de Saqqarah. Ce site important se trouve près d'Héliopolis, l'un des plus grands centres religieux de l'Égypte des Pharaons. Son cimetière antique a été mis au jour entre 1942 et 1954 par feu Z. Y. Saad. Les découvertes qui y ont été faites sont entreposées depuis dans les sous-sols du Musée égyptien du Caire. Le projet de création du Musée national de la civilisation égyptienne offre l'opportunité d'exposer de nombreuses collections presque inconnues dont, pour la première fois, les trésors en provenance d'Helwan. La majeure partie du cimetière d'Helwan (plus de 10 000 tombes) remonte à la période allant de l'unification de la Basse et de la Haute-Égypte (vers 3100 av. J.-C.) à la III^e dynastie (vers 2600 av. J.-C.). Mon propos est d'illustrer la valeur significative de cette collection à partir d'une sélection d'objets qui seront exposés dans le futur musée.

La collection d'Helwan est composée d'articles importants pour la documentation et l'étude des premières dynasties égyptiennes : des palettes à fard, des bols et un récipient en forme de calice en schiste (photos 31 et 32). Ils contribuent à la compréhension des techniques et de la transmission des formes d'un matériau (la pierre) à un autre



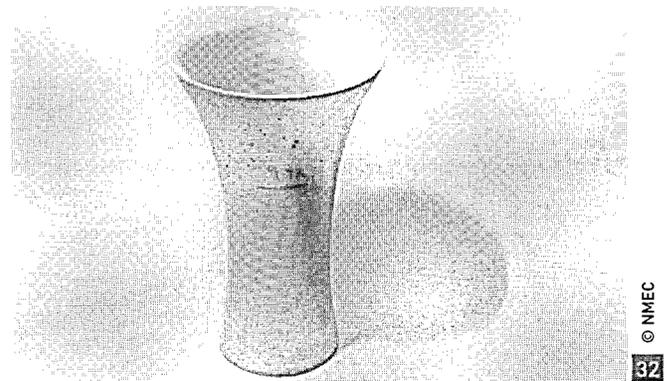
31. Palette (25,5 x 14 cm) destinée à réduire en poudre le kôhl, en forme de poisson du Nil – le tilapia. Période Naqada III

(le métal) et vice versa. D'autres objets permettent d'appréhender les pratiques funéraires et de se familiariser avec l'espace mental et spirituel durant la transition entre les périodes archaïques et historiques.

Une paire de claquettes en ivoire est particulièrement digne d'intérêt dans la collection (photo 33). Des castagnettes semblables en ivoire ou dans un autre matériau, trouvées habituellement par paire dans les tombes, avaient une valeur d'amulettes pour éloigner les mauvais esprits. On les utilisait dans les rites accompagnés de musique et de danse, dans chaque main et non les tenait, on les frappait l'une contre l'autre. La paire provenant d'Helwan pourrait être une première version de ces claquettes ; ou alors des modèles de boomerang dont on se servait dans la chasse aux oiseaux. La forme recourbée de ces deux objets est sûrement due au matériau dans lequel ils ont été sculptés, à savoir une dent d'hippopotame. Les sépultures anciennes d'Helwan ont également produit un groupe de cuiller en ivoire de différentes formes. La poignée de l'une d'elles représente la patte arrière d'un petit animal, peut-être une sorte d'antilope (photo 34), et une autre est sculptée en

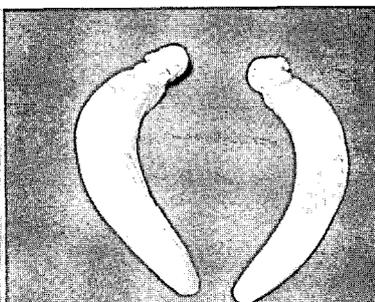
forme de patte de canard (photo 35). Ensemble, elles garantissaient la présence éternelle de deux des offrandes aux morts les plus importantes, à savoir la patte d'un animal et le canard. Elles étaient également utilisées, en réalité ou symboliquement, pour contenir de l'onguent ou de l'huile.

Une petite amulette en ivoire (photo 36) se présente sous la forme du célèbre sceptre « ouas » (ou bâton), considéré comme l'insigne le plus important pour les dieux tout au long de la période pharaonique. Le bout inférieur de ces bâtons est fourchu, et la crosse prend généralement la forme de la tête stylisée d'un animal non identifié, pour lequel on a suggéré le chacal, l'âne, l'animal de Seth, la gazelle, voire une créature fantastique semblable à

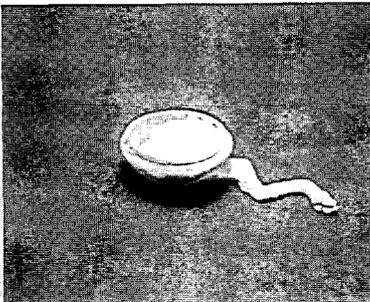


32. Tasse en schiste (9,9 cm de diamètre et 15,8 cm de hauteur) aux parois fines et polies, copie d'un prototype en métal

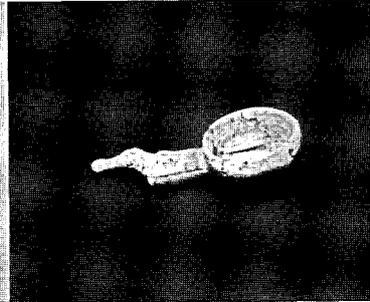
la girafe. On peut les voir dans les mains de certaines divinités, généralement des dieux, mais parfois, ils sont tenus par certaines déesses dès la période archaïque (photo 37). La tête d'une épingle en ivoire provenant d'une sépulture de la I^e dynastie à Zawiet el-'Aryan (photo 38) est presque identique. Deux sceptres ouas apparaissant sur le peigne en ivoire du roi Ouadj



33. Paire de claquettes en ivoire (17 x 18 cm).



34. Cuiller en ivoire (5,5 x 11 cm).

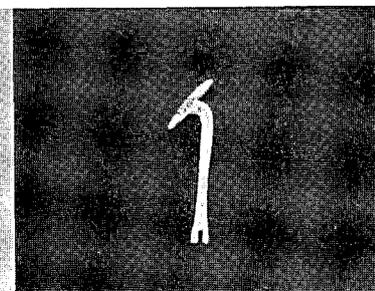


35. Cuiller en ivoire (5 x 11 cm).

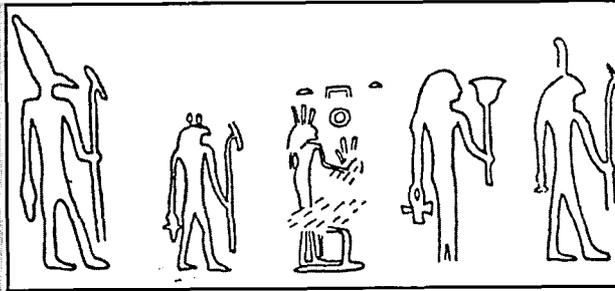
de la I^{re} dynastie (maintenant au Musée égyptien du Caire) sont généralement interprétés comme les supports (ou piliers) du ciel, représenté comme une paire d'ailes ouvertes au-dessus desquelles figure le navire solaire du dieu faucon Horus (photo 39). Les fouilles de Z. Y. Saad à Helwan ont également mis au jour une belle palette à fard, en schiste, de forme rectangulaire, sur laquelle apparaissent, entre les deux mains d'un grand signe *ka*, trois autres signes : *ouas*, *ankh* et *Da*. Ceux-ci révèlent que l'occupant de la tombe espérait recevoir pouvoir (*ouas*), vie (*ankh*) et durée (*Da*) dans l'au-delà (photo 40). Cette palette remonte au tout début de la I^{re} dynastie.

La statuette extraordinaire (photo 41) d'un garçon ou d'un pygmée nu accroupi, les doigts de

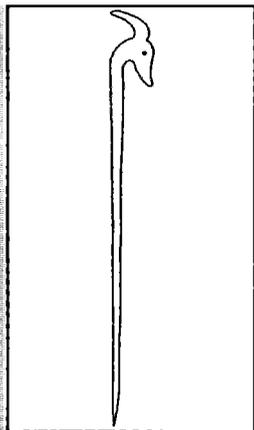
la main droite dans la bouche, pourrait être une représentation du dénommé « Parâke » (d'après l'historien grec Hérodote qui se rendit en Égypte entre 449 et 430 av. J.-C.), lié au culte de Ptah (Héphaïstos pour les Grecs) et considéré comme le protecteur du peuple dans l'Égypte ancienne. Cette représentation de Ptah (en nain, Pataikos) s'explique certainement par la renommée des nains connus pour être de bons artisans, en particulier des bijoutiers. Puisque le dieu Ptah était le patron des artisans et que les nains constituaient un groupe important d'artisans dans l'Égypte ancienne, la représentation de Ptah en nain est une hypothèse fondée. Il est également attesté que Ptah était lui-même considéré comme un maître artisan. Ce type de figure peut aussi être rapproché du dénommé « Horus enfant » (Harpocrates). Hérodote



36. Amulette en ivoire (7,5 cm de hauteur) en forme de sceptre « *ouas* »



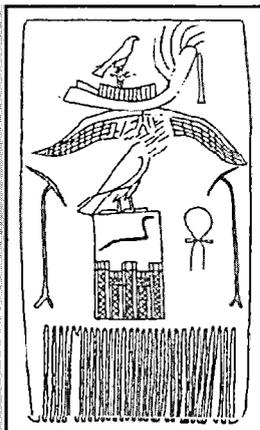
37. Sceptres « *ouas* » dans les mains de divinités



© NMEC

38

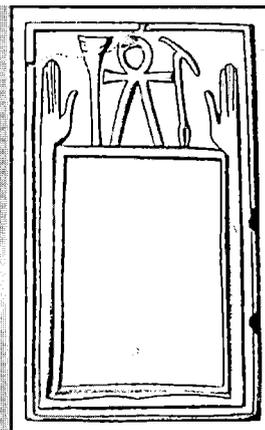
38. Pince en ivoire



© NMEC

39

39. Bâtons *ouas* soutenant le ciel



© NMEC

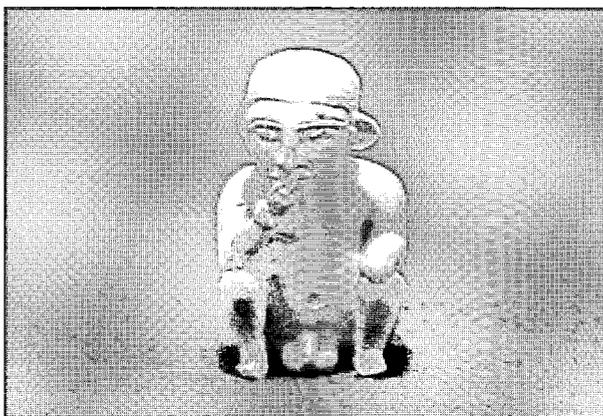
40

40. Un grand signe *ka* : *ouas, ankh* et *Dd*

(Hérodote III, 37) en parle comme des fils de Ptah. En effet, ces statuettes, qui sont parfois désignées par l'expression « petits Ptahs », peuvent être considérées comme un aspect du dieu créateur Ptah de Memphis. Ces figurines servaient également d'amulettes pour les Phéniciens, qui les tenaient peut-être d'Égypte. À l'évidence, cette figurine porte la même coiffe serrée que Ptah, bien que sa pose d'enfant se suçant les doigts renvoie à un enfant solaire. Elle ressemble à une autre statuette du Musée égyptien du Caire, représentant le roi Pépi II de la VI^e dynastie en

enfant nu (lui aussi accroupi!) avec le doigt de sa main droite, maintenant disparue, sur la lèvre.

Les tombes d'Helwan sont célèbres parce qu'elles ont révélé un groupe de stèles funéraires dont les reliefs représentent le propriétaire de la tombe, assis sur une chaise, devant une table couverte de différentes offrandes, dont les habituelles miches de pain. C'est la scène traditionnelle de la table d'offrandes égyptienne remontant à la I^{re} dynastie. Ces dalles de calcaire étaient fixées dans une niche au plafond de la chambre mortuaire des mastabas en brique d'Helwan face au défunt, pour s'assurer que la nourriture et les boissons étaient magiquement et éternellement présentes dans la tombe.



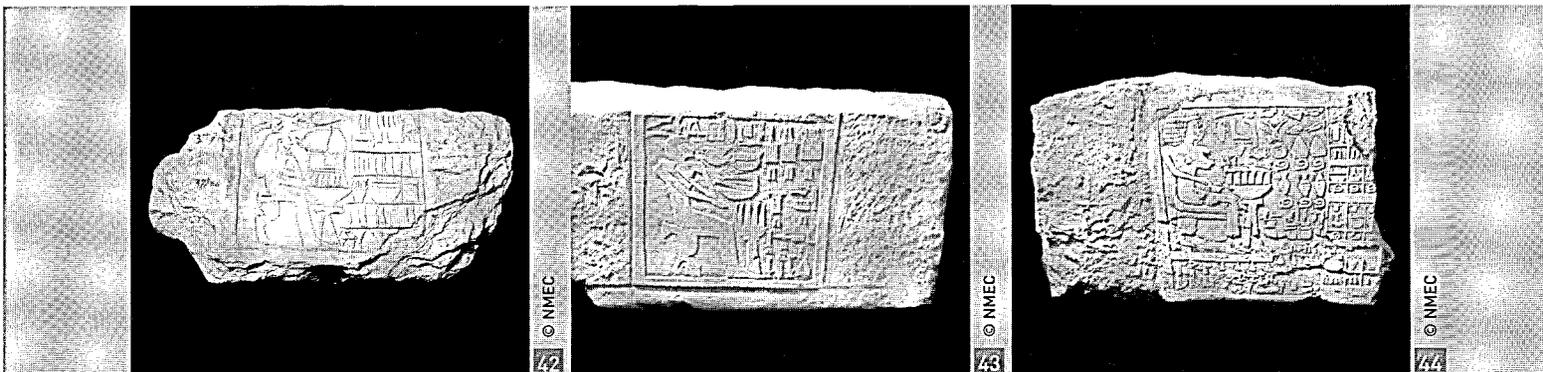
© NMEC

41

41. Statuette de garçon en ivoire (hauteur : 4 cm).

La stèle funéraire d'une femme (photo 42) et celle d'un homme (photo 43) semblent appartenir au début de la II^e dynastie. Une troisième, comprenant ce qu'on appelle « la liste des offrandes », remonte au milieu de la même dynastie (photo 44).

Le large collier de perles, appelé « l'ousekh » (« large »), était l'ornement de cou le plus populaire



42. Stèle funéraire de repas d'une femme
(L. : 32 cm, l. : 16,5 cm, P : 5,5 cm)

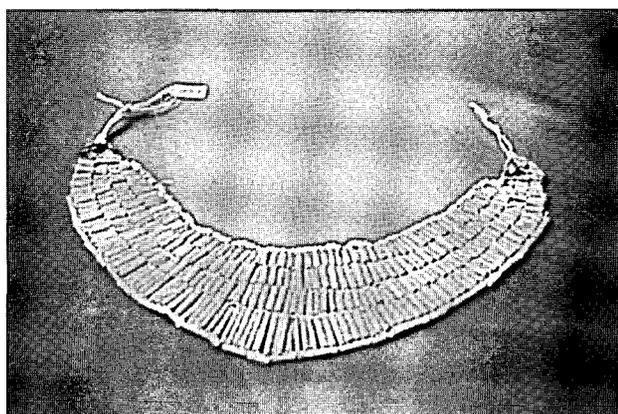
43. Stèle funéraire de repas d'un homme
(L. : 60 cm, l. : 28 cm, P. : 8 cm)

44. Stèle funéraire de repas (L. : 51 cm,
l. : 32 cm, P. : 9 cm)

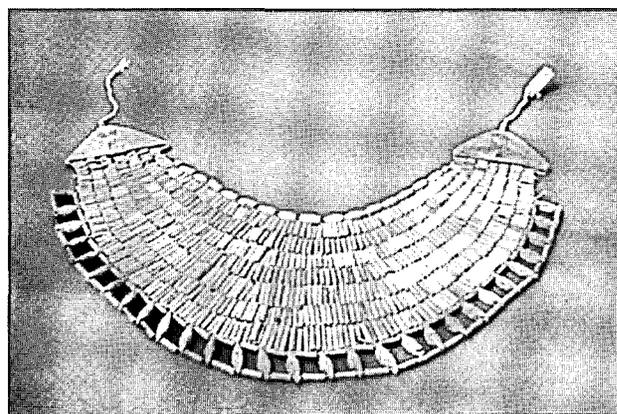
de l'Égypte pharaonique. On le trouve souvent sur les statues et les scènes des tombes et des temples à partir de l'Ancien Empire, bien que les exemples des premières périodes soient rares. Deux colliers de ce type ont survécu dans les tombes d'Helwan. Le premier (photo 45) est très simple : il se compose de perles tubulaires en faïence, disposées avec soin en demi-cercle avec deux pièces à chaque extrémité. Le deuxième (photo 46), plus élaboré, est de forme typique avec le rang inférieur composé de perles en forme de feuille ou de pendentif. Le fouilleur a été

tenté de faire remonter la tombe dans laquelle il a trouvé ce dernier collier à la I^{re} dynastie, mais la grande qualité de sa fabrication le situe à la III^e.

Les trouvailles provenant d'Helwan seront exposées au Musée national de la civilisation égyptienne pour donner un aperçu de la vie quotidienne et religieuse des Égyptiens de la période archaïque.



45. Collier des tombes d'Helwan (25 cm).



46. Collier des Tombes d'Helwan (42 cm).

I L'enseignement des sciences dans l'agenda de la Bibliothèque d'Alexandrie

Hoda S. Elmikaty

Hoda S. Elmikaty est titulaire d'une licence en Communications électriques de la faculté des sciences de l'ingénieur de l'université d'Alexandrie et d'une maîtrise de l'université de Liverpool (Royaume-Uni). Elle a fait partie du Centre de recherche de l'Académie arabe des sciences et de la technologie, où elle a contribué à plusieurs projets de simulation. Elle a intégré l'équipe de l'Unité de surveillance de la construction de la Bibliotheca Alexandrina et a supervisé le déploiement du Système de gestion des risques du bâtiment.

La Bibliothèque d'Alexandrie

Le philosophe grec Démétrios de Phalère, élève de Théophraste, exerça une grande influence sur Ptolémée I^{er} (qui régna de 305 à 283 av. J.-C.) et l'incita à construire la Bibliothèque d'Alexandrie. Celle-ci fut par la suite agrandie par son fils Ptolémée II et son petit-fils Ptolémée III. Les savants de l'Antiquité les plus éminents affluaient à la bibliothèque, dont l'importance se mesure à la lecture de la liste de ses responsables successifs : Zénodote, Ératosthène, Aristophane de Byzance et Aristarque ont guidé sa destinée du III^e au II^e siècle av. J.-C.

La bibliothèque antique abritait beaucoup de rouleaux. On estime leur nombre à 490 000 au temps de Callimaque et à 700 000 pendant le règne de Jules César. L'importance de la Bibliothèque d'Alexandrie dans l'Antiquité reposait non seulement sur la masse énorme de

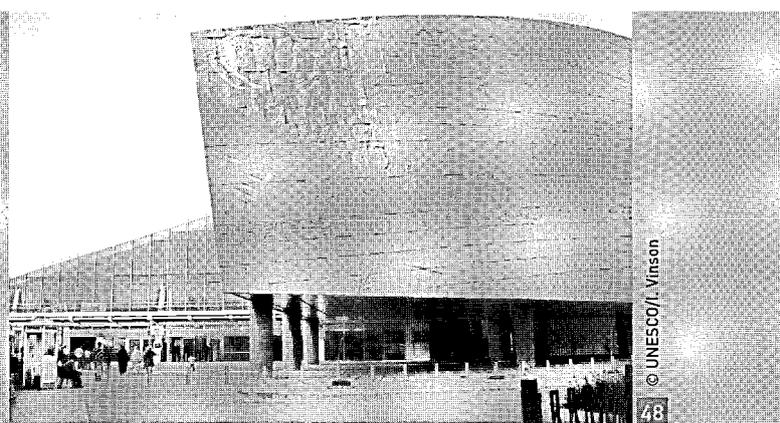
rouleaux qu'elle avait acquis, mais aussi sur le large éventail de connaissances universelles qu'elle avait recueillies et sur les liens qu'elle essayait d'établir entre différentes cultures. Des savants du monde entier prenaient part librement à ses débats argumentés sur tous types de sujets.

stimuler la curiosité et le désir d'exploration qui vont de pair avec la liberté de recherche et d'expression.

La nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie a été fondée avec la conviction que le meilleur instrument de réforme de la société dans ce nouveau siècle est



47. Un enfant mesure la circonférence de la Terre, 21 juin 2004



48. La Bibliothèque d'Alexandrie

Cet esprit œcuménique, avec sa croyance enracinée en la tolérance, la diversité et l'ouverture aux autres, allait de pair avec un engagement sans pareil dans l'argumentation, le débat et le savoir méthodique. La vérité, l'honneur, la tolérance et l'arbitrage des différends étaient des valeurs très respectées dans la bibliothèque antique. Ce sont également celles qui doivent guider toute communauté scientifique digne de ce nom.

L'objectif de la nouvelle Bibliotheca Alexandrina est de recréer cet état d'esprit. Elle aspire non pas à posséder tous les livres du monde – ce qui est hors de portée de toute bibliothèque, même la plus importante –, mais à retrouver l'esprit d'ouverture et de dialogue, les valeurs d'argumentation et scientifiques qu'incarnait l'ancienne bibliothèque, et à

un système éducatif reposant sur la maîtrise de la culture scientifique des sciences exactes et naturelles, mettant en valeur la recherche scientifique et diffusant le savoir scientifique auprès du grand public.

L'éducation est ici entendue comme le processus par lequel un individu acquiert savoir et connaissances ou développe ses compétences et ses aptitudes. L'éducation formelle peut s'acquérir par l'étude et l'instruction selon un schéma structuré. En revanche, l'éducation informelle se fait au travers des expériences quotidiennes ou du contact relativement imprévu et non dirigé avec les médias, les livres, les revues, les musées ou les expositions.

Notons toutefois que le rapport entre l'éducation et la réforme est loin d'être linéaire

dans une société donnée. On assiste plutôt à un phénomène d'interaction : l'éducation change la société autant qu'elle est influencée par elle. Chaque évolution de la société s'accompagne d'une modification du système éducatif, et le succès de ce système se mesure à la rapidité de sa réponse aux transformations sociétales.

L'Égypte prend actuellement des mesures importantes en vue de réformer son système éducatif pour qu'il soit à même de produire des savoirs lui permettant de dialoguer d'égal à égal avec les autres cultures. La nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie est de nature à offrir d'immenses possibilités aux chercheurs égyptiens, en modernisant la façon dont l'investissement en ressources humaines est effectué et en offrant de nouvelles opportunités aux étudiants des universités. Elle est d'une aide considérable dans ce domaine en assurant l'existence d'un centre d'excellence à même de forger des partenariats avec les meilleures institutions mondiales pour maîtriser les nouvelles sciences et leurs défis.

Un centre scientifique à la Bibliothèque d'Alexandrie

On s'accorde de plus en plus à penser qu'une nation doit s'engager collectivement sur la voie de l'innovation si elle veut assurer son avenir dans le siècle qui commence. C'est donc dès le plus jeune âge qu'il faut acquérir les compétences et les attitudes qui conduisent à innover. Pour que la culture d'innovation soit durable, il faudra qu'un plus grand nombre de jeunes gens s'intéressent à l'avenir des sciences et de la technologie.

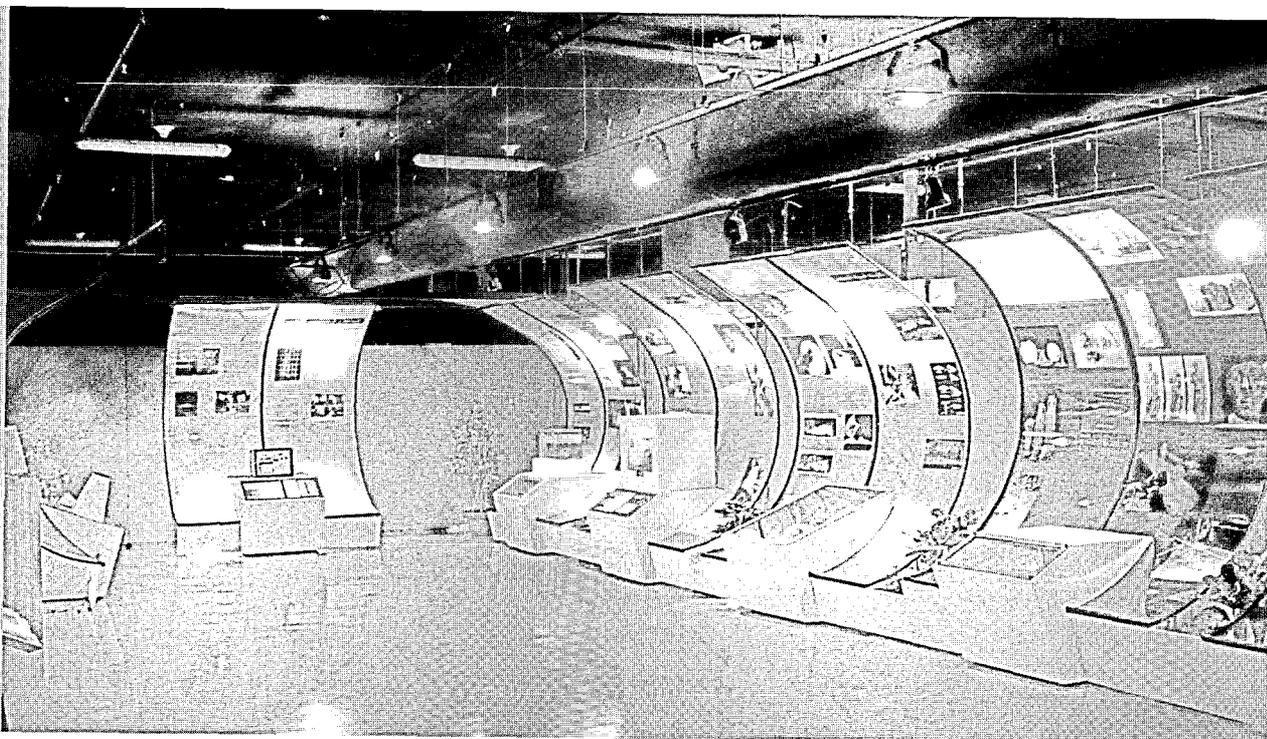
Il est admis que les centres éducatifs atteindront le premier objectif, à savoir former des

personnes qui ont une instruction scientifique ; mais il faut en outre que le grand public soit amené à s'initier à certains aspects de la science de façon intéressante et ludique. Bien que relativement récents, les centres scientifiques ont maintenant les moyens d'accomplir cette tâche. Ils peuvent mettre la science à la portée de tous en impliquant le public dans des activités éducatives.

Les centres scientifiques peuvent contribuer à créer une génération de penseurs novateurs capables de mettre à profit la technologie d'aujourd'hui pour résoudre les problèmes de demain. Ils peuvent également aider à forger une nouvelle génération de personnes curieuses et d'esprit scientifique apte à trouver des solutions, des gens à même de comprendre le lien entre l'homme et la nature, et donc de construire un monde meilleur.

La curiosité, le savoir et l'entendement des sciences sont essentiels à la santé et à la survie de l'individu, de la communauté et de la planète : tel est l'esprit qui a présidé à la création du Centre scientifique de la Bibliothèque d'Alexandrie. Le centre amène des individus de tous âges, de toutes cultures et de tous milieux à apprécier l'importance, l'intérêt et les possibilités d'application des sciences, de façon à mieux se connaître, se comprendre les uns les autres et déchiffrer l'univers dans lequel ils vivent.

Le Centre scientifique a fêté son deuxième anniversaire en octobre 2004 et continue son travail de stimulation, de prise de conscience et d'éveil aux sciences auprès de tous les visiteurs par d'excellents programmes et des expositions à caractère éducatif et dynamique. Son but est de devenir un modèle national pour l'enseignement des



© UNESCO/ Vinson
49

49. Musée des Sciences d'Alexandrie

sciences, tourné vers un monde en devenir tout en s'appuyant sur un passé historique remarquable.

Manifestations, ateliers, cours magistraux et séminaires ont été organisés, afin de diffuser la culture scientifique, en particulier auprès des élèves et des étudiants en faculté. Le Centre a mis l'accent sur l'action dans les écoles d'Alexandrie : le fait de comprendre les besoins d'une petite communauté nous aidera à mieux transposer notre action à d'autres sphères dans les années à venir.

Notre personnel spécialisé s'est rendu dans tous les établissements d'enseignement d'Alexandrie, en collaboration avec les services du ministère de l'Éducation de la ville. Ces visites avaient pour

but d'expliquer aux enseignants la nature des activités du centre.

La direction du Centre scientifique a été confrontée à la question habituelle : par où commencer ? par les maîtres ou par les élèves ? Elle a décidé de s'atteler aux deux tâches à la fois. Lors de la première journée de la Science, en avril 2004, nous nous sommes adressés aux enseignants pour mieux comprendre les difficultés auxquelles ils sont confrontés dans leurs classes et la manière dont nous pouvons adapter nos équipements pour les aider à surmonter ces difficultés. Quarante-neuf enseignants ont participé aux ateliers et aux tables rondes.

Le centre comporte trois sections principales : Le musée de l'Histoire des sciences

qui retrace celle-ci depuis l'époque des Pharaons ; Le Planétarium qui concerne les toutes nouvelles technologies et l'exploration de l'espace ; et l'Exploratorium, qui peut aider les nouvelles générations à saisir les phénomènes scientifiques de base et à les appliquer pour améliorer le monde dans lequel nous vivons, en prenant l'histoire du savoir scientifique comme point de départ.

Le musée de l'Histoire des sciences

Honorer les grands succès individuels sur le plan scientifique fait partie intégrante de notre mission. Ce peut être une source d'inspiration pour les jeunes et les moins jeunes et un moyen d'encourager l'excellence dans les carrières scientifiques.

Grâce à sa belle présentation esthétique de l'histoire des sciences, depuis l'Égypte des Pharaons jusqu'à la période musulmane arabe, en passant par l'Alexandrie hellénistique, le musée offre un panorama chronologique des sciences et des savants au fil du temps. Il aide ainsi les nouvelles générations à apprécier l'œuvre de leurs ancêtres et à comprendre que le savoir scientifique est une démarche cumulative nécessitant patience, persévérance et vision, sans oublier la curiosité. Il rappelle aux visiteurs les paroles de Newton : « Si je vois plus loin, c'est parce que je me suis hissé sur des épaules de géants. »

Des visites scolaires du musée sont organisées régulièrement. Les enseignants consultent préalablement les conservateurs pour que leurs élèves en tirent le plus grand profit. Des activités ont lieu périodiquement autour des thèmes du musée. L'un des événements annuels qui a le plus de succès est la mesure de la circonférence de la Terre par la méthode d'Ératosthène, qui remonte à près de

deux mille ans. Les élèves se sont ainsi réunis sur la place de la Bibliotheca Alexandrina, avec leurs tableaux et leurs règles pour prendre leurs mesures, puis ont comparé leurs résultats simultanément, par vidéo-conférence, avec leurs camarades à Assouan (en juin 2003) et à Paris (en juin 2004).

En outre, des cadrans solaires ont été installés sur le parvis, et les visiteurs de tous âges peuvent mesurer le temps d'après l'ombre du gnomon sur le disque de granit. Sur l'un des cadrans solaires, c'est le visiteur lui-même qui sert de gnomon.

Le Planétarium

Le Planétarium accueille des visiteurs de tous les gouvernorats d'Égypte (aussi loin que celui de Rafah). Des visites scolaires sont organisées régulièrement avec les établissements d'Alexandrie, et le Planétarium est ouvert au public.

Des séances d'observation sont programmées par les astronomes résidents lors de tous les grands phénomènes astronomiques. Certaines des photos d'astronomie prises à ces occasions ont été publiées dans les bulletins d'information ou sur les sites Web d'associations internationales d'astronomes.

Notre équipe a réfléchi au meilleur moyen de mettre à profit le Planétarium. Elle a décidé que le défi à relever était de produire nos propres films, pour qu'ils répondent le mieux possible aux besoins de notre communauté, en diffusant le savoir scientifique auprès du grand public conformément à notre culture.

Nous avons alors entrepris de produire le premier film arabe égyptien pour planétarium : *Le Ciel d'Alexandrie*. Le scénario est de notre

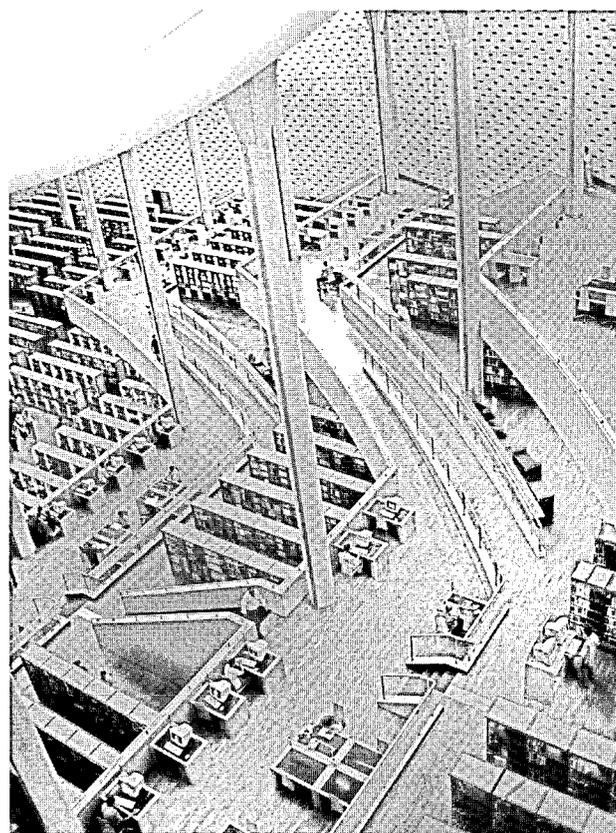
astronome résident, avec la collaboration de son collègue, Farouk El-Baz, à Boston. Le graphisme et l'animation sont élaborés sur place. Notre équipe enthousiaste est déterminée à faire de cette première production un spectacle de niveau international. Le film est en cours de réalisation et sera terminé en décembre 2005.

L'Exploratorium

Les activités de l'Exploratorium se sont développées grâce au travail systématique d'animations extérieures de notre personnel spécialisé auprès des écoles, des universités et des clubs nationaux. Une fois notre équipe constituée et nos objectifs premiers déterminés, à savoir la formation en priorité des écoliers d'Alexandrie, notre Exploratorium a organisé de façon régulière des séminaires, des présentations, des films et des expositions temporaires. L'une d'elles a porté sur l'ADN pour célébrer la découverte par Watson et Crick en 1953 de la structure en double hélice. Des activités ont été organisées autour de l'exposition : des ateliers, un film de dix minutes sous-titré en arabe et quelques cours et séminaires sur des sujets connexes, dont « Les empreintes digitales médico-légales » et « Pour ou contre les OGM ».

Des ateliers pour élèves de 6 à 12 ans ont abordé des matières allant de l'archéologie à l'électricité, en passant par le corps humain et la chimie. Des ateliers d'été ont été conçus pour mettre à profit les vacances d'été.

Le personnel de l'Exploratorium a pris part à des manifestations internationales telles que l'Exposition participative européenne pour la science, l'industrie et la technologie (ECSITE) à Munich (Allemagne), en novembre 2003, et



© UNESCO/I. Vinson

50

50. Vue intérieure de la salle de lecture de la Bibliothèque d'Alexandrie

à Barcelone, (Espagne), en 2004. Il a également suivi une formation en France la préparation des ateliers concernant pour enfants.

La formation de nos « guides de l'Exploratorium » a grandement profité de la collaboration avec la région française PACA (Provence-Alpes-Côte d'Azur). Les deux bénévoles français résidents nous ont aidé à concevoir nombre de nos ateliers, ainsi qu'à établir des liens avec des centres français analogues, tels que « Les petits débrouillards » à Marseille ou le projet « Expo Sciences » qui a eu lieu en

France en juillet 2004. Les écoliers d'Alexandrie y ont présenté leurs travaux avec ceux d'élèves de sept autres pays méditerranéens dans le cadre du projet intitulé « Les enfants expliquent les sciences aux enfants ». Dix élèves d'Alexandrie ont exposé la lumière, la couleur et l'optique dans un livre présenté en France. Ils sont venus deux fois par semaine à l'Exploratorium, après l'école, pour travailler sur les idées à présenter dans leur livre, qui a remporté le premier prix.

La direction de la Bibliotheca Alexandrina est convaincue que les centres scientifiques ont un rôle important à jouer dans la diffusion du savoir scientifique. Elle a décidé de construire une extension des locaux de la Bibliothèque au Caire, sur le site du « Smart Village ». Un nouveau bâtiment y sera destiné à un centre scientifique de niveau international. D'autres centres européens collaborent à la mise en place du projet.

Conférences scientifiques

Des conférences scientifiques internationales se tiennent régulièrement à la bibliothèque d'Alexandrie. Leur objectif est de mettre en contact les savants égyptiens, les professeurs d'université, les chercheurs et les jeunes intéressés avec les scientifiques et les Prix Nobel du monde entier.

Une conférence semestrielle sur la biotechnologie (« Bio-Vision ») se tient à la Bibliotheca Alexandrina. Des Prix Nobel tels que Sherwood Rowland, Jean-Marie Lehn, Ahmed Zewail et Ryoji Noyori ont participé à la conférence de 2004. L'entrée était gratuite pour tous les chercheurs égyptiens, qui ont tiré le plus grand profit de la manifestation.

Participant activement aux célébrations et aux manifestations scientifiques prévues dans le monde entier, la Bibliothèque d'Alexandrie a organisé le Colloque Einstein en juin 2005 pour fêter le centenaire de 1905, année miraculeuse au cours de laquelle Einstein a publié ses cinq articles les plus importants sur la relativité restreinte, le mouvement brownien et l'effet photoélectrique. Des Prix Nobel, ainsi que des astrophysiciens et des physiciens de renommée mondiale se sont rendus à la Bibliotheca Alexandrina pour cette célébration. Parmi les conférenciers de renom, citons notamment Stephen Hawking, Carlo Rubia et Micho Kaku.

La manifestation était organisée en partenariat avec l'Institut d'études supérieures (IAS) de Princeton (États-Unis). Le professeur Edward Witten, de Princeton, dirigeait le forum scientifique prévu les premier, deuxième et troisième jours du colloque. Le site Web (<http://www.bibalex.com/Einstein2005>) a assuré la promotion de la manifestation en Égypte et dans le monde. L'Institut américain de physique (AIP) a fait don de son exposition sur Einstein à la Bibliotheca Alexandrina. Celle-ci est en place, et la sensibilisation auprès du grand public a pu commencer. Un concours scientifique a été organisé pour impliquer les étudiants dans la manifestation. Ces derniers ont été invités à présenter un projet expliquant l'application de l'une des théories qu'Einstein a présentées dans ses communications de 1905. Le prix de l'équipe gagnante était un voyage à Princeton, pour voir le bureau d'Einstein à l'IAS et sa maison à Princeton.

La Bibliothèque accueille également des conférences sur la réforme de l'éducation en Égypte : des ministres et des fonctionnaires y sont invités à débattre de leurs politiques avec des

intellectuels et des ONG réellement concernés par l'application de la réforme. Les discussions libres et les débats débouchent sur des mesures concrètes qui peuvent être mises en œuvre.

Conclusion

La mission de la Bibliothèque d'Alexandrie est de devenir un centre d'excellence et un modèle pour la diffusion du savoir scientifique. Dans ce monde du XXI^e siècle fondé sur la connaissance, le renforcement des capacités dans les domaines scientifique et technologique est indispensable. Permettez-moi de citer en conclusion le rapport du conseil inter-académique de janvier 2004 :

« Le groupe d'étude est convaincu que toutes les nations, et en particulier les pays en développement, ont besoin d'élever leur niveau de capacité scientifique et technologique pour être mieux à même d'adopter les nouvelles technologies – comme celles qui sont liées aux nouvelles sciences de la vie – et de les adapter aux besoins locaux. L'accroissement des capacités en matière de science et de technologie dans les nations en développement n'est pas un luxe, mais une nécessité. »

I La préservation, l'étude et la présentation des manuscrits à la Bibliotheca Alexandrina

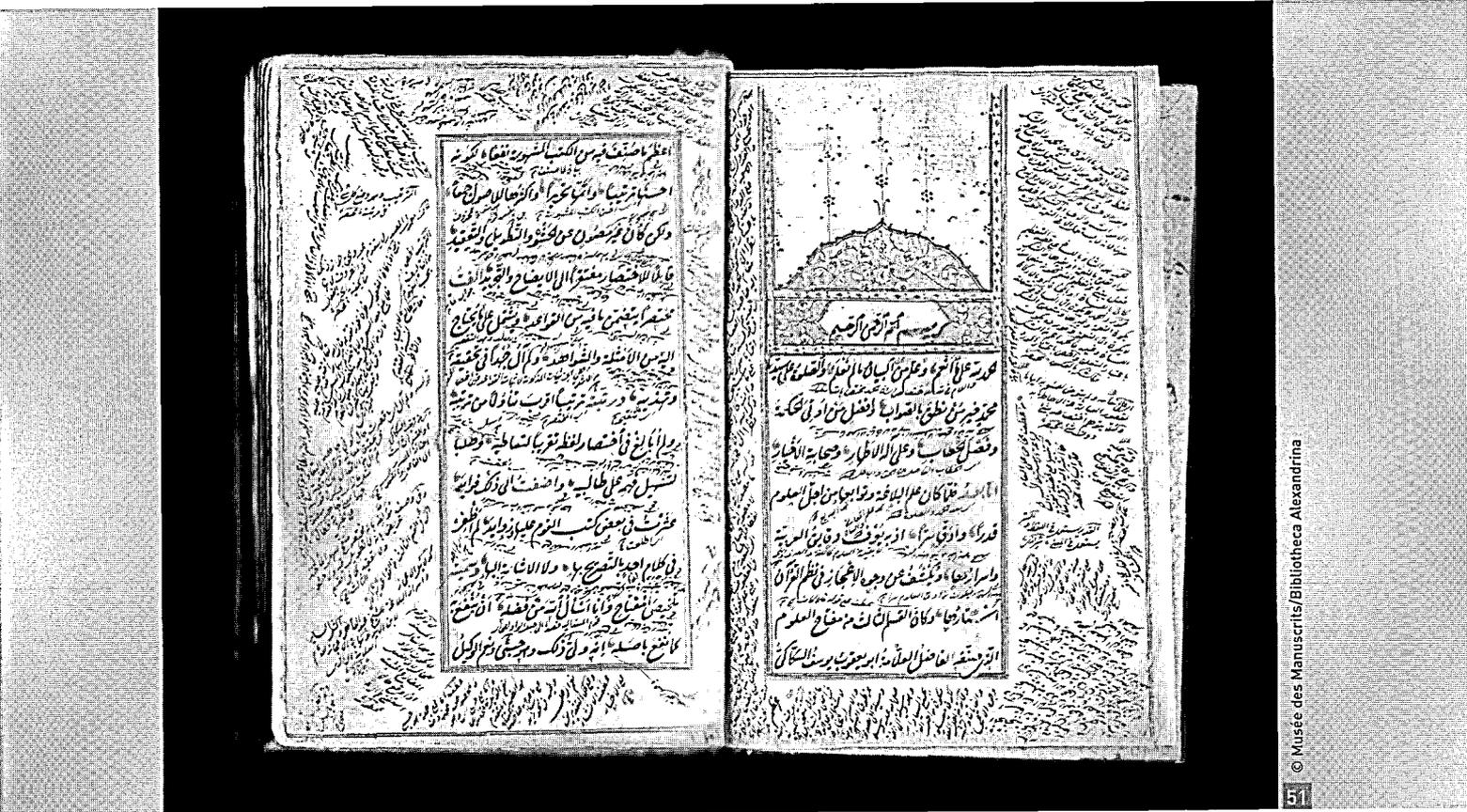
Youssef Ziedan

Youssef Ziedan est chercheur, spécialiste du patrimoine et des manuscrits. Il a fait ses études de doctorat à l'université d'Alexandrie et, ensuite, a occupé une chaire en philosophie islamique et en histoire des sciences. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur le patrimoine arabe. Il a catalogué 18 000 manuscrits arabes appartenant à diverses bibliothèques et a créé plusieurs sites Internet sur le patrimoine arabe.

Nombreux sont les visiteurs de la Bibliotheca Alexandrina qui pensent que la salle d'exposition du musée est en fait le musée des Manuscrits ! Comme son nom l'indique pourtant, la salle n'est que cela : la salle d'exposition du musée. Le musée lui-même est une entité à part entière affiliée à la Bibliotheca Alexandrina, que nous allons présenter ici. Mais familiarisons-nous tout d'abord avec la salle de démonstration, qui constitue la face publique du musée des Manuscrits et du Centre des manuscrits. C'est également une salle de réunion publique et un lieu d'introduction aux trésors du patrimoine de la Bibliotheca Alexandrina.

La salle d'exposition

Située au cœur de la Bibliotheca Alexandrina, la salle d'exposition occupe un espace de 400 mètres carrés ; elle compte douze vitrines (dix de plus sont prévues) offertes par le gouvernement italien avec le concours de l'UNESCO et vingt vitrines confectionnées en Égypte. Ces vitrines abritent quelque cent soixante-dix manuscrits, livres et documents rares reflétant le riche contenu de la Bibliotheca.



51. Le *Talkhis al-miftāh d'al-Qazwini* [739/1338] est présenté dans la salle d'exposition du musée

Les murs de la salle sont ornés de fresques décoratives reproduisant des manuscrits rares – non exposés actuellement – et de deux tissus remarquables de 12 mètres de long de la *kiswa* (voile noir de brocart brodé de versets coraniques en or) recouvrant la sainte Kaaba. Il s'agit d'un don exceptionnel à la Bibliotheca Alexandrina des petits-fils de l'éminent économiste égyptien Tal'at Harb, auquel ces pièces avaient été offertes par le roi 'Abdul 'Aziz al-Sa'ūd en 1936 pour le remercier de ses premiers projets économiques en Arabie Saoudite. Elles demeurèrent routes les deux dans le cimetière familial des Tal'at Harb (sous les collines du Muqattam, au Caire),

jusqu'à ce que ses petits-fils prennent la décision d'en faire cadeau à la Bibliotheca, peu avant son ouverture officielle. Réparés et restaurés, les deux tissus ornent aujourd'hui les murs de la salle d'exposition du musée.

À l'ouverture de cette salle (pendant la période d'essai de la Bibliotheca en octobre 2001), de brèves descriptions des articles exposés ont été rédigées en allemand, anglais, arabe, espagnol, français, italien et grec. Depuis, les visites guidées du musée sont effectuées dans ces sept langues. En outre, les visiteurs de la salle d'exposition peuvent accéder aux publications électroniques du Centre des

manuscrits grâce aux toutes dernières technologies numériques, permettant par exemple de feuilleter virtuellement certains manuscrits et articles, dans le cadre du projet de numérisation des manuscrits de la bibliothèque, ainsi que d'autres ouvrages du Centre des manuscrits (sur papier ou disquette). Tous sont accessibles sur des ordinateurs à écrans tactiles.

C'est également dans la salle d'exposition que l'on peut découvrir la seule relique qui subsiste de l'ancienne Bibliothèque d'Alexandrie : un papyrus, accessible par un navigateur Web créé à cet effet par le Centre des manuscrits. L'original se trouve à Vienne, à la Bibliothèque nationale d'Autriche. Le Centre en a aussi fait des facsimilés que le public peut voir et qui sont offerts aux visiteurs importants. Sur ce papyrus apparaissent des passages en grec ancien de plusieurs ouvrages détenus par l'ancienne bibliothèque (selon le système de classement inventé par Callimaque). Le propriétaire du papyrus avait laissé des instructions indiquant qu'il voulait être enterré avec lui ; on a découvert le papyrus au milieu du xx^e siècle, dans les plis de sa momie !

La salle d'exposition – ainsi que le Musée mobile, dont on parlera plus loin – est donc un lieu où l'on peut s'instruire et se familiariser avec certains éléments du patrimoine arabe ancien. C'est également le miroir des trésors acquis par la Bibliotheca Alexandrina, des publications du Centre des manuscrits et des ouvrages du musée des Manuscrits.

La nature du musée

Le musée des Manuscrits est l'un des centres académiques affiliés à la Bibliotheca Alexandrina, conformément à l'article 2 de la loi n° 1 de 2001 relative à la Bibliotheca Alexandrina, qui stipule

que « la Bibliotheca Alexandrina comprendra une bibliothèque, une sphère céleste et un centre de conférence. Les centres culturels et scientifiques suivants y auront leur siège : un Institut international d'étude des technologies de l'information, un Centre de documentation et de recherche, un musée des Sciences, un Institut de calligraphie, un musée des Manuscrits et un centre d'archives pour les documents et livres rares. (Des centres culturels et scientifiques supplémentaires peuvent être créés ou ajoutés par décret du président de la République. Le président de la République déterminera par décret les statuts des centres mentionnés dans le présent article) ». Promulgué le 12 septembre 2002, le décret républicain n° 269 portant fondation du musée des Manuscrits stipule ce qui suit :

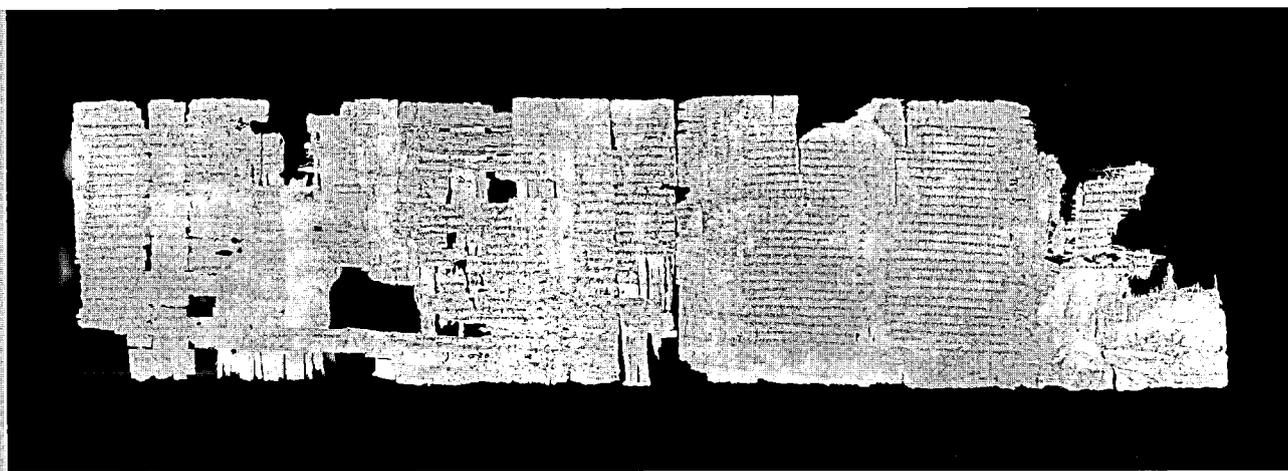
Article premier : Un centre scientifique et culturel sera créé au sein de la Bibliotheca Alexandrina sous le nom de musée des Manuscrits.

Article 2 : La mission du musée est d'assurer la présentation, la conservation et la sauvegarde des trésors du patrimoine et des ouvrages et manuscrits rares en s'attachant tout particulièrement aux points suivants : développement de la présentation des manuscrits grâce aux toutes dernières technologies ; coopération scientifique dans le domaine des manuscrits avec des musées et départements de musées semblables du monde entier ; formation du personnel à la conservation des manuscrits.

Le musée des Manuscrits possède un groupe de départements spécialisés travaillant de concert avec les départements et les unités du Centre des manuscrits (son frère jumeau académique). Ces départements ont été remaniés à plusieurs niveaux selon le rôle qu'on leur attribuait.

En définitive, le musée a été divisé en trois départements pour des raisons administratives : le département des objets rares, celui des microfilms et celui des expositions du musée.

d'Alexandrie, et de publications sur le patrimoine demandées par des étudiants des diverses disciplines en cette matière ; et l'Unité des collections spéciales qui abrite des bibliothèques complètes offertes par



© Musée des Manuscrits/Bibliotheca Alexandrina

52

52. Ce papyrus est la seule relique de l'ancienne Bibliothéque d'Alexandrie présentée dans la salle d'exposition du musée

Le département des objets rares

Par objets rares on entend les possessions précieuses de la Bibliotheca Alexandrina : des manuscrits originaux, des livres rares, des cartes, des pièces de monnaie anciennes, des biens privés acquis par des personnalités, des cadeaux de valeur faits à la Bibliotheca, des documents et autres supports d'information rares. Ce département est chargé d'enregistrer, de cataloguer et de classer les objets rares ; cette tâche est effectuée par un certain nombre d'unités et de groupes de travail, en particulier l'Unité des acquisitions rares, qui possède de nombreuses pièces commémoratives, des cartes, des achats privés, des timbres et des documents importants ; l'Unité des manuscrits, en possession de manuscrits originaux, en particulier de la collection de la bibliothèque municipale

des personnalités. En voici quelques exemples : la collection d'Abd-ur-Rahmân Badawî (13 000 livres et manuscrits illustrés), la collection Muhammad Husain Haikal (1 400 ouvrages), la collection 'Abd-ur-Razzaq as-Sanhûrî Pâshâ (1 738 livres), la collection Boutros Ghali (250 ouvrages), la collection de l'Institut Louis Pasteur (39 525 livres et périodiques), la collection de la Cour d'appel d'Alexandrie (2 000 ouvrages), la collection Muhammad Saïd Fârsî (644 livres), la collection de la grande bibliothèque de l'université d'Ain Shams (20 571 ouvrages) et celle de la Bibliothèque nationale grecque (576 livres). L'importance de ces collections est proportionnelle à la notoriété de la personnalité qui les a offertes ou les a acquises en premier. Le département est également doté d'une salle de lecture pour les étudiants-chercheurs. Celle-ci est équipée des systèmes les plus modernes de sécurité et de

contrôle environnemental par purification de l'air et régulation de la température et de l'humidité, afin d'empêcher que les manuscrits ne se détériorent. Elle possède également un certain nombre d'extincteurs SM200 qui opèrent par raréfaction de l'oxygène.

Il existe en outre dans ce département une salle de lecture consacrée aux livres rares et aux collections spéciales qui est aussi ouverte aux étudiants-chercheurs. On peut ainsi avoir accès à 12 000 livres rares – le plus ancien remontant à 1496 –, ainsi qu'à de nombreuses cartes rares, des papiers personnels de grands auteurs et une collection de documents importants. Quelque 50 000 livres appartenant à des collections spéciales sont également accessibles aux chercheurs.

Le département des microfilms

L'importance de ce département réside dans le fait que la mise sur microfilms et microfiches constitue un moyen très efficace de conserver les manuscrits, les documents imprimés rares et les papiers importants qui risquent d'être perdus ou endommagés par l'usure. En outre, on peut les examiner et les manipuler aisément sans nuire aux originaux.

Lorsque le travail sur les microfilms a commencé à la Bibliotheca, environ deux ans avant son ouverture officielle, on a établi un plan d'action pour spécifier les tâches à accomplir, notamment : collecter des microfilms des collections mondiales de manuscrits, afin de les mettre à la disposition des chercheurs et des spécialistes s'adressant à la Bibliotheca (l'objectif était fixé à 100 000 manuscrits) ; documenter les fonds en détail ; aménager une salle de lecture à la pointe de la technologie et produire des copies de films

supplémentaires. Grâce à ce projet ambitieux et à la suite des efforts répétés sont venus s'ajouter aux collections du département des manuscrits et documents rares (près de 30 000 manuscrits et 50 000 documents), dont : la collection complète de manuscrits du monastère de l'Escorial en Espagne (3 248 manuscrits), la collection de manuscrits de Cordoue et de Grenade, celle de l'Institut des manuscrits arabes du Caire, une collection de documents de la plus grande importance sur le canal de Suez, une autre de manuscrits arabes, syriens et coptes en provenance d'Italie, des manuscrits de l'université de Tübingen en Allemagne, des copies de manuscrits de l'Ancien et du Nouveau Testament en copte et en arabe, la collection de papyrus de la Bibliothèque nationale d'Autriche à Vienne, des bibliographies des bibliothèques littéraires allemandes et des rapports des services secrets américains sur l'Allemagne entre les deux guerres (de 1919 à 1944), ainsi qu'une série de thèses et de mémoires de l'université d'Ain Shams, de l'université de La Laguna en Espagne et de la faculté de la Charia et du Droit à l'université Al-Azhar.

Quelques jours avant l'ouverture de la Bibliotheca, le 8 octobre 2002, trois grands casiers contenant 46 165 microfiches sont arrivés du Royaume-Uni. Cette collection comprenait la copie complète des 14 000 manuscrits arabes, persans et turcs de la British Library, la plus grande collection de ce genre dans les capitales européennes et par conséquent la plus grande collection donnée jusqu'ici à la Bibliotheca Alexandrina. Elle est d'autant plus importante qu'elle a été glanée dans les pays du monde islamique par des orientalistes britanniques des trois derniers siècles. Au siècle dernier, elle était gardée en deux endroits : la bibliothèque du

British Museum et l'India Office à Londres. Le gouvernement britannique prit ensuite la décision de réunir la collection à la British Library.

En sus de plusieurs documents rares et importants, le département est en possession d'une collection complète de microfilms de journaux nationaux et panarabes, des premiers numéros à nos jours, offrant par conséquent une trace historique des grands événements. Il abrite également une collection exceptionnelle de diapositives, dont des tableaux de Picasso et des diapositives de lieux de pèlerinage et de sites historiques en Turquie, en Italie, en Angleterre, en France, en Espagne, au Maroc, aux États-Unis d'Amérique et au Mexique, ainsi qu'un album exhaustif sur l'art arménien.

Les usagers de la Bibliotheca Alexandrina peuvent avoir accès aux collections de microfilms et de microfiches du département dans une salle équipée de lecteurs spéciaux (au niveau B1) qui est l'une des trois salles réservées à l'étude et à la recherche sur les différents aspects du patrimoine. La pièce est dotée d'un catalogue électronique des fonds du département et d'un certain nombre de catalogues publiés depuis deux ans par le Centre des manuscrits, tels que le catalogue des documents sur le canal de Suez (en arabe et en français) et celui du journal *al-Hilal*.

Le département d'exposition du musée

Ce département a été créé comme unité d'orientation dans le musée pendant l'ouverture d'essai de la Bibliotheca Alexandrina. Ses activités se sont développées au cours des trois dernières années, et il comprend maintenant deux groupes de travail : celui de la salle d'exposition du musée et celui du Musée mobile. Les guides

qui travaillent dans chaque groupe parlent couramment les cinq langues essentielles : allemand, anglais, arabe, français et italien.

Le groupe de la salle d'exposition du musée travaille à aider les visiteurs à franchir la ligne de démarcation entre le passé et le présent grâce à des commentaires sur les objets exposés dans le musée, et à des présentations de différentes publications et produits numériques sur le patrimoine. Une visite guidée virtuelle du musée tel qu'il était au cours de sa première année d'existence est proposée.

Le groupe du Musée mobile est responsable des expositions temporaires en dehors de la Bibliotheca. Les éléments de ce musée ont été conçus de manière à pouvoir être facilement montés et démontés dans différents sites d'exposition extérieurs. Ce groupe est entré en action en octobre 2004 à la Foire internationale du livre de Francfort où le monde arabe était l'invité d'honneur. La Bibliotheca a tenu un pavillon spécial sur le thème « La culture arabe et l'ère de l'information ».

Pour revenir à notre point de départ, jetons un coup d'œil à quelques-uns des manuscrits arabes rares et des ouvrages exposés actuellement dans la salle des manuscrits, qui est la seule salle consacrée à des manuscrits dans le monde arabe. Quatre manuscrits originaux et trois livres rares devraient suffire en guise de brève introduction.

Tafsîr al-Bustî (al-Jâmi' as-sahîh), Exégèse d'Al-Bustî (Compendium de traditions authentiques)

Dans la salle des livres rares, située dans la salle d'exposition du musée, se trouve une vitrine autonome contenant un certain nombre de manuscrits millénaires (des manuscrits arabes

datant de mille ans au moins) où les visiteurs peuvent admirer le plus ancien manuscrit de la ville d'Alexandrie, qui est également l'un des plus anciens du monde. Si l'on en croit la page de titre, il renferme la partie 13 d'*al-Jâmi 'as-sahîh* de l'imam musulman ibn al-Hajjâj an-Nîsâpûrî (mort en 261/875)¹, qui a produit les livres les plus authentiques de la tradition du Prophète (hadîth) après le *Sahîh al-Bukhârî*.

Bien que ce manuscrit ancien soit connu dans le monde entier et souvent considéré par les chercheurs et les catalogueurs comme faisant partie du *Sahîh Muslim*, un chercheur hadîth lut la première section du manuscrit dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque municipale d'Alexandrie, que j'avais publié quelques années auparavant, et remarqua que le texte ne correspondait pas à la partie sur l'exégèse du Coran dans le *Sahîh Muslim* ; il s'agit d'une version abrégée dans le *Sahîh Muslim*, alors que le manuscrit donne la version intégrale de l'interprétation du Coran. Le manuscrit fait très probablement partie de l'ouvrage *Tafsîr al-Qur'ân* de Abû Muhammad al-Bustî (Ishâq ibn Ibrâhim ibn Ismâ'il ad-Dimashqî, mort en 307/919). Le chercheur 'Âdil Abû Turâb me fit part de sa découverte, je me penchai à nouveau sur la question et dus convenir qu'il avait raison. Je corrigeai donc l'erreur que d'autres chercheurs et catalogueurs avaient d'ailleurs commise également pour la même raison, à savoir que le copiste avait inscrit « partie 13 du *Sahîh Muslim* » sur la première page. Il faut bien dire que ce genre d'incident est fréquent quand on vérifie les manuscrits.

Le manuscrit est de la main de Khalaf ibn Hakîm, de Safar, et date de 368/978. Il consiste en 233 folios (25 x 15 cm) en bon état, et les effets de sa restauration initiale sont apparents.

Sans parler de l'importance du texte lui-même, ce manuscrit est l'un des documents principaux permettant de connaître l'évolution historique de l'écriture arabe au iv^e/x^e siècle. Il est conservé dans la collection de la bibliothèque municipale d'Alexandrie sous le n^o. 836/B *hadîth nabawi*.

Al-Mudawwana fi fiqh al-malikiya

(Corpus de la jurisprudence malikite)

Ce trésor est l'une des acquisitions les plus précieuses de la Bibliotheca Alexandrina. Il comprend quatre volumes sur parchemin, chacun dans un coffret somptueux en cuir rouge. Ce manuscrit en quatre parties est l'un des textes les plus connus et les plus importants de jurisprudence malikite. *Al-Mudawwana* est conté par Sahnûn ibn Saïd at-Tanûkhî (mort en 240/854), reprenant le flambeau d'Abd-ur-Rahmân ibn al-Qâsim al-Utaqî (mort en 191/807) et de l'imam Mâlik ibn Anas (mort en 179/795).

Cette collection de manuscrits comprend 38 livres d'*al-Mudawwana*, tous rédigés en écriture Maghribi à différents moments de la période 499-530/1106-1136. Le deuxième volume est de la main de Yusuf ibn Abd-ul-Jabbâr ibn Umar al-Abdari et date de 509/1115. Des notes écrites par le célèbre Soufi, Shaikh Abd-ul-Wahhâb ash-Sharânî apparaissent sur les folios 114, 153, 154 et 172, mesurant 27 x 20 cm. Le manuscrit est conservé dans la collection de la bibliothèque municipale d'Alexandrie sous le n^o 532/B *fiqh mâlikî*.

Talkhîs al-miftâh (Résumé de la clé)

Ce livre a parcouru un long périple tout au long de l'histoire patrimoniale arabe. Il a d'innombrables liens avec d'autres ouvrages, engendrant toute une série de commentaires, résumés, annotations, notes, etc. Le périple commence

quand l'illustre Sirāj-ud-Dīn Abū Ya'qūb Yusuf as-Sakkakī (mort en 626/1229) rédige son œuvre *Miftāh al-'ulūm* (La clé des sciences), qu'il divise en trois parties : morphologie, syntaxe et rhétorique. Ce livre a été commenté au prix d'efforts assidus par une équipe de linguistes renommés dont Husām-ud-Dīn al-Mu'adhdhin al-Khwārizmī, qui termina son analyse à Gurganj en Khwarizm en 742/1341.

La troisième partie d'*Al-Miftāh* a retenu tout particulièrement l'attention parce qu'elle a été commentée par un groupe d'excellents rhétoriciens, dont les plus révéérés sont : Qutb-ud-Dīn ash-Shīrazī (mort en 710/1310), Sa'd-ud-Dīn at-Taftazānī (mort en 789/1387) et Sayyid ash-Sharīf al-Jurjānī (mort en 816/1413). Le travail de chacun de ces trois savants comprend un nombre presque infini d'annotations et de remarques rapportées par les maîtres de la rhétorique et préservées pour nous par la tradition. Une version abrégée d'*Al-Miftāh* a été rédigée par un groupe de personnes comprenant Badr-ud-Dīn Muhammad ibn Muhammad ibn Mālik, plus connu sous le nom d'Ibn al-Musannif (mort en 686/1287). Il intitula le résumé *Al-Misbāh* et rédigea par la suite un autre commentaire dans son ouvrage *Daw'as-sabāh 'ala tarjīz al-misbāh*. Le groupe comptait également 'Adud-ud-Dīn al-Ijī (mort en 756/1355), dont le commentaire s'intitulait *al-Fawā'id al-ghiyāthiya*, et Nūr-ud-Dīn Hamza ibn Tūrghūd, qui a produit une version abrégée de l'ouvrage en 962/1555 et un commentaire ultérieur de cette version en 970/1562.

La version abrégée la plus connue est celle qui s'intitule *Talkhis al-miftāh*, de l'imam al-Qazwīnī, le *katib* (orateur, auteur de sermons) de Damas (mort en 739/1338). *Talkhis al-miftāh* a engendré des commentaires d'al-Qazwīnī lui-

même, d'al-Khalkhālī (mort en 745/1344), d'az-Zauzānī (mort en 792/1390) et d'Ibn Ya'qūb al-Maghribī (mort après 1108/1696), dans son *Mawāhib al-fattāh fi sharh talkhis al-miftāh*.

Chacun de ces commentaires comprend également d'innombrables annotations et notes. Le commentaire du *Talkhis* qui est le plus connu et qui comporte le plus grand nombre d'annotations, de notes et de copies manuscrites subsistantes est celui d'at-Taftazānī, connu également sous le nom de Sa'd-ud-Dīn Mas'ūd 'Umar (mort en 792/1390). At-Taftazānī a écrit plusieurs commentaires sur le *Talkhis* d'al-Qazwīnī à propos de la troisième partie du *Miftāh al-'ulūm*. Le commentaire le plus long est l'*ash-Sharh al-mutawwal* (Le commentaire détaillé), et le plus court l'*ash-Sharh al-mukhtasir* (Le commentaire abrégé).

Il existe de nombreuses annotations à l'*ash-Sharh al-mutawwal* dont celles de Sayyid ash-Sharīf al-Jurjānī (mort en 816/1413), celle d'Hasan ibn Muhammad Shah al-Fanārī (mort en 886/1481), celle de Muhammad ibn Farāmarz, plus connu sous le nom de Mullā Khusrau (mort en 885/1480), de l'Indien 'Abd-ul-Hakīm Siyālkôṭī (mort en 1067/1657), d'Abū-l-Qāsim Samarqandī, et d'une vingtaine d'autres au moins. Des commentaires sur chaque annotation peuvent se trouver dans des livres et des traités comme le *Kashf az-Zunūn* de Hājji Khalifa (p. 473 et suivantes, p. 1762 et suivantes).

Nous passons maintenant de l'*ash-Sharh al-mutawwal* d'at-Taftazānī à l'*ash-Sharh al-mukhtasir*, commenté par Ahmad ibn Yahyā al-Hafid (mort en 906/1500), qui annota également la version intégrale par Ibn Qāsim al-'Ibādī (mort

en 992/1584), dont le commentaire s'intitule *al-Hawâshi wa-n-nukât wa-l-fawâ'id al-muharrirât*, par Ahmad al-Mallawî (mort en 1181/1767), et par Shaikh al-Jurjî et beaucoup d'autres.

La bibliothèque municipale d'Alexandrie abrite une vingtaine de manuscrits de textes, commentaires et annotations. Dans la salle d'exposition du musée, les visiteurs peuvent voir une copie originale du manuscrit de *Talkhis al-miftâh* d'al-Qazwînî, le *katib* de Damas (mort en 739/1338). Comprenant de très nombreuses annotations, cet exemplaire sans prix est illustré, doré et relié luxueusement. Il a été copié au VIII^e/XVII^e siècle environ par un scribe persan et comporte 69 folios mesurant 19,5 x 13 cm. Le manuscrit est conservé dans la collection de la bibliothèque municipale d'Alexandrie sous le n° 5098/D *balagha*.

Al-Mathnawi

Les visiteurs de la salle d'exposition peuvent y admirer trois ouvrages singuliers ayant trait au *diwan* intitulés *Al-Mathnawi* de l'immortel poète soufi, Maulânâ Jalâl-ud-Dîn Rûmî (mort en 672/1273). Le premier est un manuscrit original rare écrit en 896/1491. Il est illustré, décoré, et ses pages sont admirablement encadrées par leurs marges. Le second est un fac-similé d'un manuscrit rare de la bibliothèque Suleimaniye d'Istanbul, copié en 676/1277 à partir d'un manuscrit de la main de Jalâl-ud-Dîn Rûmî. Le troisième est une édition rare de l'ouvrage *al-Minhaj al-qawwi li-tullâb al-mathnawi* (manuel pour les étudiants de l'*Al-Mathnawi*), commentaire en arabe de Shaikh Yûsuf ibn Ahmad al-Maulawî sur ce *diwan* persan. Le livre contient l'acte *waqf* (dotation religieuse) suivant :

« Dieu soit loué, lui qui m'a permis d'imprimer ce livre merveilleux, pour le

diffuser dans les pays islamiques et doter la bibliothèque du monastère de l'ordre de Maulawîya au Caire de ce bel exemplaire en six volumes pour qu'il soit lu par les frères et les amis, à condition qu'il reste dans ledit monastère, qu'il ne soit ni vendu ni mis en gage. Dieu omniscient entend tout. »

Daté du 3 dhu-l-hijja 1298/1881.

Je suis l'auteur de la dotation, Sheikh du monastère Maulawîya ci-dessus.

[Sceau de Sayyid Husain 'Azmi Dada]

L'*Al-Mathnawi* est considéré comme l'un des plus grands *diwan* de poésie de l'histoire de la littérature. Il compte au total 27 000 vers d'exquise poésie soufi abordant toute une gamme de sujets d'un point de vue soufi. Il a été traduit deux fois du persan en arabe : la première traduction de Muhammad 'Abd-us-salâm Kafâfi est incomplète (deux volumes), mais la deuxième, d'Ibrâhîm ad-Dasûqî Shitâ, est intégrale (six volumes).

Le Corpus Juris Civilis

Publié par Christophe Plantin à Anvers en 983/1575, ce livre comprend une collection de lois grecques et latines réunies sur ordre de l'empereur Justinien (VI^e siècle ap. J.-C.), ainsi que des sceaux impériaux et des notes explicatives sur des textes juridiques. L'ouvrage est en grec et en latin. Au début, on trouve une inscription *ex-libris* datée de 1702 qui précise que Montagu, conseiller juridique de Cromwell, en est le propriétaire, et un autre *ex-libris* pour l'un de ses petits-fils, lord Halifax. L'ouvrage contient également des cartes portant des remarques historiques sur des marins et des capitaines, de

la main du professeur Mustafâ al-'Abbâdî qui a fait don du livre à la Bibliotheca Alexandrina.

Rerum Germanica (Saxonia)

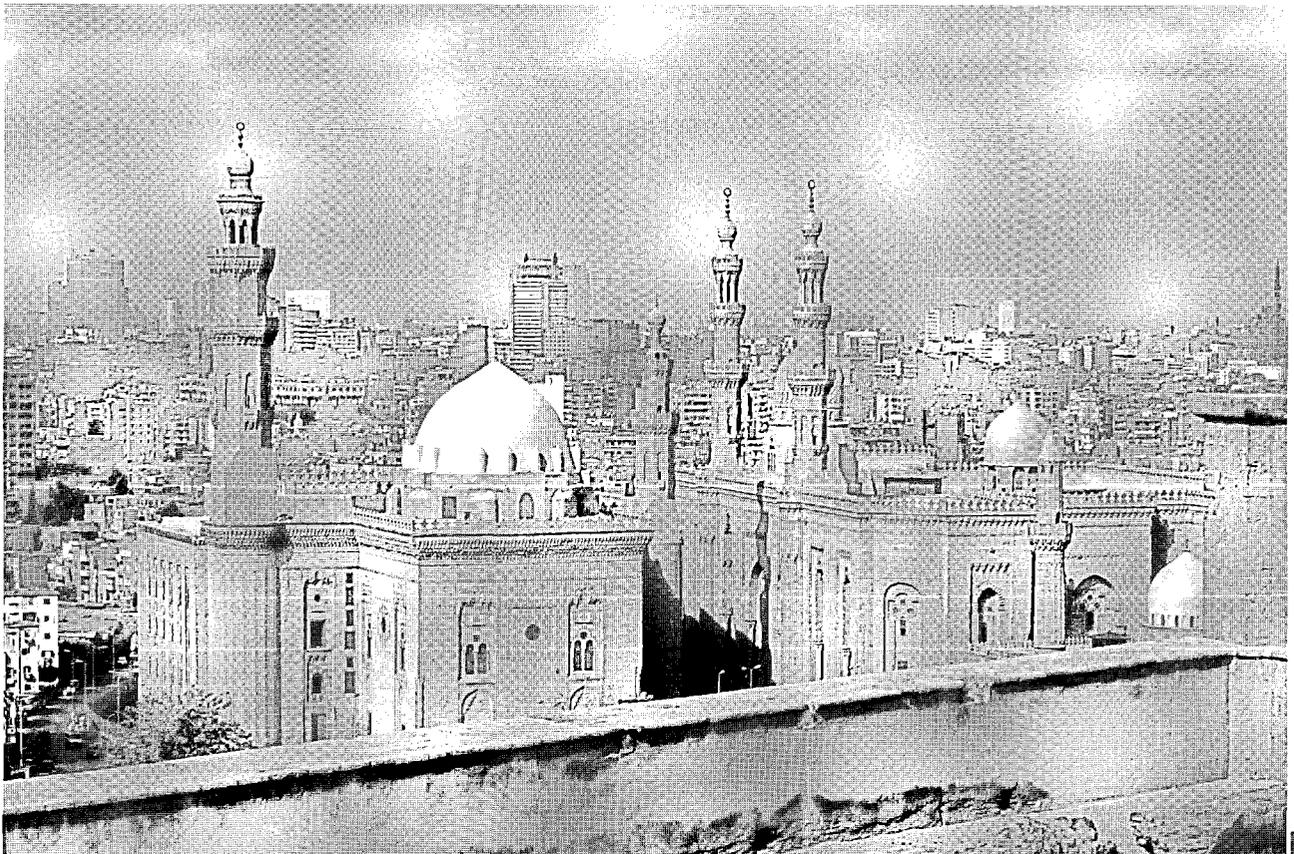
Il s'agit d'un exemplaire rare de l'ouvrage d'Albert Krantz *Rerum Germanica (Saxonia)* (Histoire de l'Allemagne – Saxe), publié à Frankfort en 1575 et édité par le juriste Nicola Cisner. L'auteur s'intéresse à l'histoire des tribus saxonnes, ainsi qu'à leurs racines ethniques, leurs guerres, leurs expéditions militaires et d'autres événements historiques, dans un langage qui glorifie l'esprit allemand à travers les âges, tendance que l'on retrouve aux siècles suivants et qui est manifeste dans l'œuvre des philosophes allemands.

Description de l'Égypte

Le musée des Manuscrits est en possession de plusieurs exemplaires de la *Description de l'Égypte*, ouvrage rédigé par un groupe de savants accompagnant l'expédition française en Égypte (1798-1802). La rédaction de cet ouvrage, publié sur ordre de Napoléon Bonaparte, a pris une vingtaine d'années, de 1809 à 1826. La *Description de l'Égypte* comprend plusieurs parties, chacune contenant plusieurs volumes de textes ou d'illustrations qui dépeignent fidèlement tous les aspects de la vie et du patrimoine égyptiens. L'ouvrage compte environ 3 000 planches, dont certaines font 1 mètre de long, qui représentent les antiquités et les villes de l'Égypte ancienne, ainsi qu'un atlas géographique.

| NOTES

1. Les dates séparées par une barre oblique (/) sont données d'abord selon le calendrier lunaire musulman (ah), puis selon le calendrier chrétien (ap. J.-C.).



© UNESCO/I. Vinson

53

53. Vue, depuis la citadelle, de la *madrasa* du sultan Hasan et de la mosquée d'al-Rifa'i, au Caire

I Introduction historique à l'architecture islamique du Vieux Caire

Hossam Ismail

Hossam Ismail, spécialiste des antiquités islamiques, travaille sur le patrimoine architectural et institutionnel du Caire et de l'Égypte des périodes mamelouke et ottomane. Il est consultant auprès du ministère de la Culture égyptien et de Musées sans frontières, et il collabore à une série de programmes culturels en rapport avec l'histoire économique et sociale de l'Égypte. Parmi ses ouvrages, on peut citer The City of Cairo from the Wilayat of Muhammad Until Ismail, 1803-1879, A Research Method in Islamic Antiquities et Islamic Cities and the Most Recent Analytical Studies of the Last Decade. Professeur invité à l'université de Californie à Los Angeles en 1995-1996, il est à présent maître assistant des antiquités à l'université d'Ain Shams au Caire.

La ville islamique

Pour les musulmans, la configuration urbaine a été définitivement fixée après la fuite du Prophète Muhammad de la Mecque à Médine : la grande mosquée et la résidence du gouverneur sont au cœur de la ville, viennent ensuite le principal *suq* (marché) ou la rue principale reliant les diverses parties de la ville et enfin les maisons des habitants et les bâtiments pour les services.

La ville du Caire (al-Qahira)

Le Caire d'aujourd'hui est un exemple de la ville à l'époque islamique. Il est né après la conquête de l'Égypte par 'Amr ibn al-'As, qui bâtit la ville d'al-Fustât suivant le plan indiqué plus haut, en 21/642¹. Les Abbassides construisirent ensuite la ville d'al-'Askar au nord-est d'al-Fustât en 132/750, tandis que la ville d'al-Qatá'i a été fondée en 256/870 par

Ahmad ibn Tûlûn quand il s'installa en Égypte, établissant ainsi une dynastie indépendante du califat abbasside. Sa voie principale, aujourd'hui nommée rue as-Saliba, existe encore, ainsi que la mosquée (mosquée d'Ahmad ibn Tûlûn). Lorsque Gawhar al-Siqilli conquiert l'Égypte et l'incorpore dans le califat fatimide, basé au Maroc, il fit du Caire la nouvelle capitale des Fatimides, en 358/969. Le Caire devint ainsi la quatrième capitale des musulmans en Égypte. Le plan des villes prévoyait généralement une grande mosquée et le *dar al-imara* ou palais du calife, entourés de rues et allées où se trouvaient les quartiers des soldats. Mais, contrairement aux villes précédentes, Le Caire était entouré d'une enceinte dont nous avons gardé quelques vestiges. Lorsque Gawhar as-Siqilli entreprit la construction du Caire au nord-est, les trois premières capitales étaient reliées entre elles. Mais elles étaient séparées du Caire fatimide par la zone des deux petits lacs Birkat al-Fil et Birkat Qarun². Par la suite, Le Caire s'étendit naturellement vers le nord, le sud, l'est et l'ouest, très probablement à cause de l'accroissement des armées sous la dynastie des Fatimides, en particulier après l'arrivée en Égypte du calife Al-Mu'izz li-dîn-Allah en 362/973 avec sa maisonnée et ses fonctionnaires, puis à l'époque de son fils, al-'Azîz bi-Llah. Les habitants autochtones d'Égypte vivaient dans les premières villes de al-Fustât, al-'Askar et al-Qata'i, alors que le calife, son gouvernement et son armée logeaient au Caire, la ville royale des Fatimides.

Les historiens médiévaux ont relaté par la suite que la cité fatimide du Caire s'étendit dans toutes les directions jusqu'à ce que les zones construites arrivent à proximité des premières villes plus au sud. Ces zones atteignaient au nord l'actuel quartier d'al-'Abbâsiya, jusqu'à l'actuelle place Ramsès, avec la rive du Nil à l'ouest et

jusqu'au pied des collines de Muqattam le long de l'enceinte fortifiée à l'est du Caire. Dans leurs écrits, ces historiens donnent de nombreuses descriptions de quartiers résidentiels, en particulier au sud, ainsi que des jardins et des « maisons de plaisir » des *amîrs* (« commandants ») et des notables, regroupés au nord et à l'ouest. Dans la partie orientale de la ville, au pied des collines de Muqattam, se trouvent les cimetières, extension naturelle du cimetière principal de la ville d'al-Fustat – l'actuel quartier d'Istabl 'Antar (les étables d'Antâr) – et du cimetière plus petit, devenu le quartier qui s'étend de al-Imâm ash-Shâfi'î à la place d'al-Sayyida 'A'isha. À l'époque des Fatimides, la partie sud était occupée par les baraquements des soldats et par les habitations de ceux qui venaient se mettre au service de la dynastie. Des bâtiments publics se situaient à la périphérie. Avec la fin du califat fatimide au Caire, le siège du gouvernement fut transféré à la citadelle sous la dynastie des Ayyoubides. En 566/1171, Salâh-al-dîn al-Ayyûbi, ministre du dernier des califes fatimides al-'Adîd, édifia des remparts dont il poursuivit la construction quand il arriva au pouvoir en 569/1172, jusqu'à ce qu'ils encerclent toute la ville du Caire, ainsi que les premières capitales d'Égypte. Il entreprit également la construction de la citadelle sur les collines de Muqattam, approximativement à mi-chemin des remparts du côté est de la ville.

Au VII^e/XIV^e siècle, le Nil céda du terrain à l'ouest du Caire, et une extension de la ville fut construite de la place Ramsès à la rive actuelle du Nil dans le quartier de Bulaq. La superficie du Caire demeura inchangée jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle, date à laquelle une nouvelle ville fut établie entre la rive du Nil et la vieille ville. En 1290/1874, la rue Muhammad 'Alî fut percée pour

relier la place de la Citadelle à celle d'al-'Ataba, à l'instar de nouvelles rues reliant l'ancienne ville à la nouvelle, désormais conçue comme un Paris de l'Orient, avec la gare qui subsiste aujourd'hui. Les musulmans adoptèrent différents types de bâtiments selon leurs besoins religieux, publics et militaires.

Édifices religieux

Le Prophète édifia une grande mosquée lorsque les musulmans s'installèrent à Médine. Cet nouvel édifice devait permettre aux musulmans de se réunir pour la prière commune du vendredi, d'étudier les principes de la nouvelle religion et d'enseigner les révélations du Coran. Les épouses du Prophète étaient logées dans une annexe de neuf pièces. Lui-même fut enterré dans la chambre d'As-Sayyida 'A'isha (son épouse favorite), la première à la fin du mur de la *qibla*³. La mosquée avait un mur en adobe et un lieu de prière ombragé bâti en troncs de palmier. Le reste de l'espace était à ciel ouvert. L'édifice fut remanié à l'époque des premiers califes, et la partie ombragée vint encercler une cour intérieure. Elle servit de modèle aux grandes mosquées qui essaimèrent à travers le monde islamique et dont l'Égypte possède ses propres exemples : les plus anciennes étant la mosquée actuelle de 'Amr ibn al-'As et les mosquées d'Ahmad ibn Tûlûn et d'al-Azhar. À l'époque du Prophète, un *minbar* (chaire) en bois provenant d'Égypte fut ajouté à la mosquée, et un bâton utilisé pour indiquer la direction de la Ka'ba à La Mecque. Les musulmans ajoutèrent par la suite le *mihrab* (la niche de prière), qui s'était généralisé dans la civilisation byzantine après la propagation du christianisme ; cette niche permettait d'indiquer la direction de la Ka'ba et fournissait à l'imam un espace distinctif où se tenir, en dehors des rangées de fidèles. Le dôme

au-dessus du *mihrab* et du *minbar* servait en outre à ventiler et à éclairer l'espace, ainsi qu'à amplifier la voix de l'imam pour qu'elle puisse atteindre le plus grand nombre possible de fidèles. Comme on peut l'observer dans la mosquée d'al-Nâsir Muhammad ibn Qalâwûn dans la citadelle du Caire, ces coupoles sont de forme variable. Les musulmans se servaient aussi du toit de la mosquée comme d'une tribune pour le muezzin. Mais, à l'avènement de la dynastie Omayyade, ils empruntèrent les tours d'édifices religieux précédents pour l'appel à la prière. Le plus ancien minaret du Caire est celui de la mosquée d'al-Guyyushi, au sommet des collines de Muqattam, qui date de l'époque des Fatimides. Les musulmans imitèrent également les décorations murales des civilisations antérieures, en utilisant soit le stuc soit différentes formes en mosaïque. Par la suite, ils bannirent la représentation des êtres humains et des animaux, mais retinrent celle des végétaux et des éléments naturels – palmiers, arbres, fleuves et arcs pour décrire le paradis dans le Coran – dans la mosquée omayyade de Damas et dans le Dôme du rocher à Jérusalem. Le modèle de la grande mosquée était ainsi parachevé.

Pendant la période abbasside, on ajouta un mur sur trois côtés de la mosquée : le premier exemple de cette amélioration en Égypte se trouve dans la mosquée d'Ahmad ibn Tûlûn. La période fatimide apporta la cour intérieure centrale, entourée de colonnades ou couverte sur trois côtés seulement, comme à la mosquée d'al-Azhar – bien qu'elle ait été achevée ultérieurement – ou à la mosquée de 'Amr ibn al-'As à Damiette (Dumyat) et à celle de Zaghulul à Rosette (Rashîd).

Un autre modèle de mosquée qui provient des pays froids d'Asie centrale gagna du terrain en

LE TISSU URBAIN

Égypte après la prise de pouvoir des Ottomans. Là, le coin prière est constitué de trois *iwâns* (salle voûtée entourée de murs sur trois côtés, mais ouverte complètement sur le quatrième), avec une *durqâ'a* centrale (cour au toit en bois et une coupole en bois au centre) et un sanctuaire consistant en une cour ouverte entourée de colonnades sur les quatre côtés. La mosquée de Solaymân Pacha à la citadelle du Caire constitue un exemple splendide de ce modèle, qui continua à évoluer jusqu'au XIX^e siècle : ainsi, l'espace réservé à la prière dans la mosquée de Muhammad 'Alî est devenu un carré, au milieu duquel quatre piliers soutiennent une coupole centrale flanquée de quatre demi-coupoles.

Au cours de la période islamique, le système éducatif resta lié à la grande mosquée jusqu'au v^e/xi^e siècle, lorsque naquirent en Asie centrale des États indépendants de la dynastie des Abassides. Parmi ceux-ci, l'Empire seldjoukide, qui occupa les régions d'Iran, d'Iraq et d'Anatolie, et tenta de combattre et d'éliminer l'école chiite et d'imposer les différents rites sunnites. Il fonda la *madrasa* Mustansirîya (école théologique) à Bagdad, première institution du monde islamique à se spécialiser exclusivement dans l'éducation et à adopter un système qui sera par la suite suivi par toutes les *madrasas* de ce type. Elle consistait en une cour centrale ouverte entourée de quatre *iwâns* pour les quatre écoles sunnites, flanquée des cellules des étudiants et des professeurs, des locaux pour la bibliothèque et d'autres dépendances. Cette même période vit l'établissement de la *khânaqâh* – de *khâna*, « maison », et *aqâ*, « maître » en persan – ou maison du maître. Cet édifice était destiné aux soufis, qui pouvaient ainsi s'isoler pour prier. Ce système était répandu dans le monde islamique par des prosélytes soufis voyageant de pays en pays. La

khânaqâh du sultan Baybars al-Gashankir dans la ville du Caire représente un bon exemple de ce type d'édifice, identique dans sa forme à la *madrasa*.

Le système de la *madrasa* commença à se diffuser en Égypte à partir du début de la dynastie ayyoubide. Quelques-unes ont ré-utilisé des maisons fatimides ; c'est le cas de la *madrasa* Suyâfiya⁴, qui fut établie dans la maison du ministre Ma'mûn ibn al-Batâ'ihî. À cette époque, la *madrasa* était constituée de deux *iwâns*. La salle de réception de la maison, comportant deux *iwâns* donnant sur une cour, servait de salle pour l'enseignement de deux écoles différentes. Dâr al-Hadîth, édifié par le roi ayyoubide al-Kâmil, constitue le seul exemple qui subsiste.

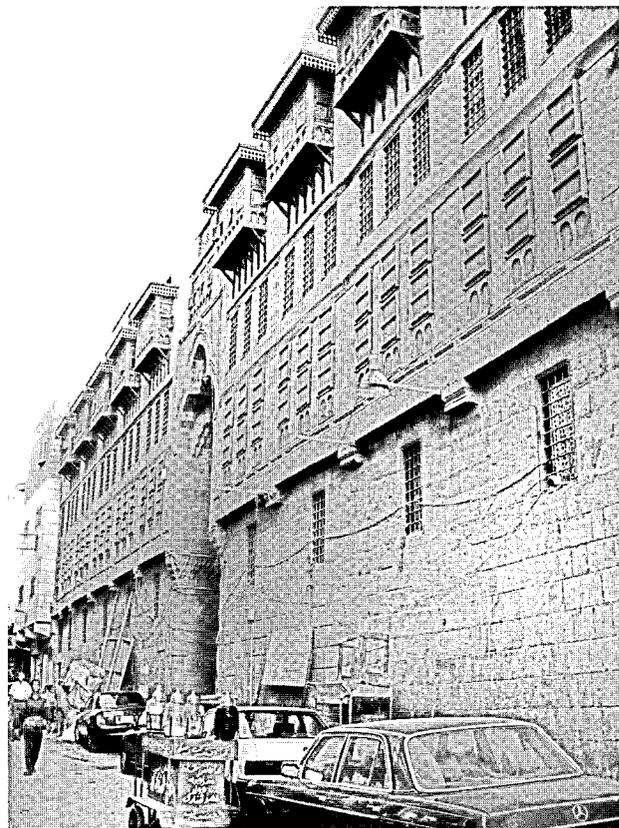
Le sultan Sâlih Nagm-al-dîn Ayyûb, fils du roi al-Kâmil, décida d'utiliser sa *madrasa* pour l'enseignement des quatre rites. Il fit donc édifier sa *madrasa* en deux parties : chacune consistait en deux *iwâns* donnant sur une cour, avec des chambres pour les étudiants et le personnel sur les deux autres côtés. Une façade unique réunissait les deux parties, au centre de laquelle se trouvait l'entrée principale, surplombée par un minaret et menant à un couloir les séparant. Seule une des deux parties ainsi que la façade subsistent aujourd'hui. Au cours de la période mamelouke, le sultan Zahir Baybars édifia une *madrasa* comprenant quatre *iwâns* donnant sur une cour centrale à ciel ouvert. Celle-ci fut cependant détruite, ne laissant que très peu de vestiges. Le plus vieil exemple de *madrasa* à quatre *iwâns* autour d'une cour est celle du sultan al-Nâsir Muhammad ibn Qalâwûn, rue Mu'izz li-dîn Allâh.

Le sultan Hasan ibn al-Nâsir Muhammad ibn Qalâwûn lui succéda au milieu du VIII^e/

xiv^e siècle. Il construisit sa *madrassa* en employant un nouveau système peu différent de celui de la *madrassa* à quatre *iwâns* flanquant une cour centrale. Il se servit de ce plan, cependant, pour une grande mosquée, en ajoutant un *minbar* en marbre dans la *qibla iwân*. Il perça ensuite quatre portes aux coins de la cour à ciel ouvert entre les quatre *iwâns* principaux. Chaque porte donnait sur un couloir menant à une cour ouverte avec un *iwân* où l'on enseignait l'une des écoles. Tout autour de la cour il y avait plusieurs étages de chambres pour les étudiants et le personnel.

À partir de celle du sultan Sâlih Nagm ud-dîn Ayyûb, on ajouta un tombeau voûté dans lequel le propriétaire devait être enterré aux *madrassas*. Ce fut le cas jusqu'à la fin de la période mamelouke. Ces tombeaux pouvaient toutefois adopter des formes différentes ; celui du sultan Hasan, par exemple, était construit derrière la *qibla iwân* dans le style de l'Asie centrale.

Les *madrassas* se développèrent tout au long de la période mamelouke, et la disposition en deux *iwâns* revint à l'honneur. La cour ouverte entre les deux *iwâns* fut également recouverte d'un toit en bois plus élevé que celui du reste de la *madrassa*. L'exemple le plus ancien en est la *madrassa* d'al-Ghûriyya, rattachée à la mosquée d'al-Azhar. Furent annexés aux *madrassas* les *sabîls* (fontaines publiques) et les écoles coraniques qui se mirent à remplir également la fonction de la *khânaqâh* (monastère ou auberge pour soufis ou derviches), ainsi que, parfois, la grande mosquée, lorsqu'elle n'était pas utilisée pour l'enseignement, comme dans le cas du complexe du sultan Qâytbây. Par ailleurs, les Mamelouks s'employèrent à orner les façades, les minarets et les coupoles de décorations géométriques et végétales sculptées sur la pierre.



54. Façade nord du *wakâla* d'al-Ghûri datant du x^e/xvi^e siècle

Édifices militaires et civils

Les Arabes empruntèrent également leurs modèles de construction et de fortification aux villes des civilisations qui les avaient précédés, en particulier des Romains et des Byzantins. Dans la plupart des cas, la ville servait à loger le calife, l'*amîr* ou le sultan et sa famille, ainsi que les membres de son gouvernement et de son armée. Ce système resta inchangé pendant toute la période islamique. La ville était entourée d'une enceinte munie de tours et de portes à intervalles réguliers, délimitant ainsi les frontières de la ville. Les tours ponctuant les murs ou jouxtant les portes pouvaient être carrées, rectangulaires,

ou rondes, comme c'est le cas des tours du Caire fatimide. Les tours de Bâb al-Nasr sont rectangulaires et celles de Bâb al-Futûh et de Bâb Zuwayla, ovales. Différents types de tours furent utilisés pour la citadelle du Caire de Salâh-al-dîn al-Ayyûb.

Les édifices commerciaux sont souvent subdivisés en *wakâlas* (édifices donnant sur des cours et occupés par des boutiques au rez-de-chaussée et des logements au-dessus), en *khâns* (édifices combinant les fonctions d'auberge et de centre commercial), en *qaysâriyyas* (marchés couverts) et en *sûqs*. Depuis le début de la période islamique, on trouvait également dans les villes des *funduqs* (petits ensembles urbains de boutiques) qui prirent progressivement de l'ampleur au cours de la période mamelouke, après la disparition de la menace des croisés et des Mongols et la sécurisation des routes commerciales internationales. Ils continuèrent à se répandre à l'époque ottomane, car l'Égypte était au centre à la fois des routes commerciales nationales de l'Empire ottoman et des voies internationales. Le mot *funduq* est d'origine grecque, et on le trouve également en italien. Historiens et auteurs de documents ne faisaient pas de distinction entre *funduqs*, *wakâlas*, *khâns* et *qaysâriyyas*. Dans l'ensemble, *funduqs* et *khâns* servaient probablement à loger les commerçants et les visiteurs. Généralement, chaque nationalité avait son bâtiment. La majorité de ces édifices se trouvaient sur les routes commerciales en dehors des villes et étaient donc fortifiés et protégés par des tours mais ceux qui se situaient à l'intérieur de la ville n'étaient pas fortifiés de la sorte. Ils n'avaient aussi qu'une entrée. Quant aux *wakâlas*, dont le nom indique qu'ils étaient chacun consacrés à un seul produit, ils se trouvaient généralement à l'intérieur des murs de la cité.

Le rez-de-chaussée du *wakâla* était composé de boutiques, dont les devantures permettaient d'exposer les denrées importées. Il y avait une entrée au milieu de la façade ou plusieurs entrées si l'édifice avait plusieurs façades. Les entrées donnaient sur une cour centrale ouverte entourée de magasins pour entreposer les marchandises. L'escalier menant aux étages se trouvait dans un angle de la façade, comme dans le cas du *wakâla* du sultan Qâytbây, datant du IX^e siècle.

Les *khâns* et les *funduqs* ne comprenaient généralement pas de boutiques en façade. Leur entrée principale donnait sur une cour centrale à ciel ouvert entourée sur un ou deux étages de locaux où les voyageurs pouvaient entreposer leurs marchandises. L'escalier conduisant aux étages se trouvait dans un angle de la cour centrale, comme dans le *wakâla* d'al-Ghûri qui date du X^e/XVI^e siècle.

Les *wakâlas*, les *khâns* et les *funduqs* avaient communément plusieurs étages supérieurs, nommés *rab'*, ce qui signifie « habitation » en arabe. Le *rab'* comprenait des logements individuels, chacun à plusieurs étages. Au premier, une entrée donnait sur un couloir avec d'un côté une cuisine et des toilettes et de l'autre un escalier conduisant aux étages supérieurs de l'appartement ; au bout du couloir, la porte donnait sur la salle de réception, dont une *durqâ'a* sur laquelle s'ouvrait un *îwân*. Les étages supérieurs de chaque logement individuel ne comprenaient que des toilettes et une salle de réception, comme dans le *wakâla* d'al-Ghûri. Dans certains cas, l'appartement n'occupait qu'un étage, avec un autre à l'étage supérieur, comme dans le *wakâla* du XIII^e/XIX^e siècle de Silâhdâr à Khân al-Khalîlî.

Les Arabes le décrivent comme un *sûq*, mais *qaysâriyya* est un terme dérivé du mot *qaysar*, le premier bâtiment de ce genre ayant été édifié par un empereur romain (*qaisar* = César). Ainsi se nomme encore fréquemment aujourd'hui la rue commerçante d'une ville en Égypte. Le mot peut également désigner un type d'établissement commercial. Selon de nombreux documents, le *qaysâriyya* était un édifice rectangulaire ou carré qui comportait parfois cinq entrées ou plus. Un nombre variable de boutiques s'ouvraient sur l'extérieur selon la surface et la direction des rues sur lesquels ils donnaient. L'entrée principale permettait d'accéder à un vaste espace sur lequel se trouvaient d'autres magasins et des logements pour les commerçants, situés au-dessus des boutiques, à la fois sur l'intérieur et sur l'extérieur. Comme pour d'autres locaux commerciaux, la surface des *qaysâriyyas* pouvait varier : c'est le cas de ceux de Khân al-Khalîlî construits par le sultan al-Ghûri au x^e/xvi^e siècle. Certains n'avaient que des magasins intérieurs s'ouvrant sur la cour ou l'allée centrale, généralement une avenue principale. C'est le cas du Sûq al-Silâh (marché aux Armes) jouxtant la mosquée du sultan Hasan et datant du viii^e/xiv^e siècle, seul exemple en Égypte de passage couvert d'un toit en pierre. C'est le cas aussi de la *qasaba* (partie centrale d'une ville ou d'une citadelle) de Ridwân Bey, au sud de Bâb Zuwayla, datant de la période ottomane au xi^e/xvii^e siècle.

Dans les villes islamiques, selon la disposition architecturale prédominante du souk, les commerces s'agglutinaient les uns sur les autres des deux côtés des rues principales et secondaires. Au Caire, le mot *sûq* était employé pour les *qaysâriyyas* dans lesquels étaient regroupés des commerces vendant la même denrée : le souk du cuivre, le souk de la soie, etc. Les boutiques de l'entrée formaient parfois un souk d'une

marchandise et celles de la cour du *qaysâriyya* un souk d'une autre. La rue principale se départageait souvent en deux souks distincts de chaque côté, selon la denrée pour laquelle ils étaient connus et non selon le type de leur édifice. Un autre genre de plan d'édifice fit son apparition à l'intérieur des souks : il y avait de nombreuses allées de chaque côté des rues principales – qui étaient généralement au nombre de trois –, avec des boutiques de chaque côté. Les deux exemples emblématiques en sont le souk de l'or et de bijoux au Caire (construit par le sultan Baybars au vii^e/xiii^e siècle) et Zaqat al-Sittat (*zanqa* veut dire « allée » *zuqâq* – en arabe du Maghreb) à Alexandrie, qui date de l'époque ottomane.

Hammâms (bains publics)

Les musulmans connaissaient bien ces édifices de l'époque byzantine. On les fréquentait non pas uniquement pour des raisons de santé, mais aussi pour des raisons religieuses et pour se distraire. Ils servaient parfois de lieux de réception pour les fiançailles, les mariages et les circoncisions. Les *hammâms* étaient également des entreprises faisant souvent de bons profits. Les personnes fortunées aspiraient donc à ouvrir des *hammâms* à but religieux public ou caritatif, ainsi qu'ils le faisaient par générosité pieuse pour les mosquées et les écoles.

En termes d'architecture, la plupart des *hammâms* comprenaient une façade dont l'entrée conduisait aux différents espaces intérieurs et une autre aux logements parfois situés à l'étage. Une troisième porte donnait sur le foyer pour chauffer l'eau et sur le puits au-dessus duquel se trouvait la roue fournissant l'eau au *hammâm*. L'entrée du *hammâm* s'ouvrait sur un couloir menant aux vestiaires où les gens ôtaient leurs vêtements. Les vestiaires comprenaient

généralement une *durqâ'a* au milieu de laquelle se trouvait une fontaine entourée de quatre *iwâns*. Là, les riches se reposaient après le bain dans des pièces souvent prévues à cet effet. Il y avait deux portes : l'une s'ouvrait sur un passage avec les sanitaires et la pièce tiède et l'autre menant à la chaudière du *hammâm*. Comme dans les *hammâms* du Caire, la chambre tiède, comprenait un *iwân* dans lequel les baigneurs pouvaient se reposer après le bain sans avoir à retourner immédiatement dans les vestiaires à température ambiante. Le *hammâm* d'Azuz, encore existant dans la ville de Rosette (Rashîd), comporte une pièce tiède avec deux *iwâns*. Dans la chambre tiède, deux portes donnaient sur la troisième partie du *hammâm*, la pièce chaude, composée généralement d'une *durqâ'a* octogonale flanquée de quatre *iwâns*. De là et des quatre autres coins complétant l'octogone s'ouvraient des portes conduisant à des chambres privées et à des bains. Les plafonds voûtés ou en coupole des pièces tièdes et chaudes comportaient des ouvertures circulaires, généralement recouvertes de verre teinté, conçues pour laisser passer la lumière mais garder la chaleur dans le bâtiment.

Maisons

Nous avons déjà parlé des logements *rab'* des classes pauvres et des classes moyennes. Les maisons sur lesquelles nous possédons des informations par les bâtiments encore existants appartenaient à des commerçants, des religieux et des *amîrs* issus des classes moyennes supérieures. La porte de la façade de ces maisons était conçue de manière que les personnes dans la rue ne puissent pas voir l'intérieur de la maison, et une autre porte plus grande conduisait aux écuries. Les fenêtres du rez-de-chaussée donnant sur la rue n'étaient que de fines fissures pour que les gens chevauchant des animaux ne puissent pas voir à l'intérieur. En

revanche, les fenêtres des étages supérieurs étaient grandes et recouvertes de grillages en bois sculptés (les *mashrabiyyas*), afin de doser la lumière et d'empêcher les gens de la maison de voir dans la demeure d'en face.

Le rez-de-chaussée de la maison était en général composé d'une cour intérieure à ciel ouvert entourée de réserves où l'on entreposait les provisions. Derrière les étroites ouvertures se trouvaient généralement la cuisine et les écuries. Le rez-de-chaussée comprenait parfois également des salles de réception, composées chacune d'une *durqâ'a* centrale, de deux *iwâns* et deux *sadlas* (*iwân* à espace restreint) que le propriétaire utilisait quand il recevait beaucoup de monde, par exemple des étudiants ou des commerçants. Pendant la période ottomane, au XII^e XVIII^e siècle, on ajouta un autre élément nommé *takhtabush* (renforcement couvert pour les réceptions) dans la partie nord de la cour. Il soutenait tout l'étage grâce à un pilier central et était ouvert sur la cour dans toute sa largeur. De larges fenêtres s'ouvraient au nord pour faire entrer de l'air frais en été.

Quant aux étages supérieurs, le premier était généralement consacré au salon, à la salle de réception principale et au *hammâm*. Normalement situé dans la partie sud de la maison, le salon donnait au nord et comprenait un nombre variable de colonnades voûtées selon la superficie. La salle de réception comprenait une *durqâ'a* centrale au plafond de bois avec une *shukhshaikha* (petite coupole de bois sculptée avec des petites fenêtres) au centre et deux *iwâns* et deux *sadlas* autour. La règle était que l'*iwân* du nord contenait un *malqaf* (conduit à vent sur le toit rafraîchissant les pièces en dessous) pour ventiler la salle. Les autres étages de la maison étaient occupés par des salles de réception et des logements pour les résidents.

Sabîls et écoles coraniques

Les périodes mamelouke et ottomane nous ont laissé un certain nombre d'édifices du nom de *sabîls* (fontaines publiques) et de *kuttabs* (écoles coraniques), tous deux à trois niveaux. Le premier niveau se situait au sous-sol ; on y plaçait le *sabrij* (tank ou citerne) pour y stocker de l'eau. Le deuxième niveau était surélevé et servait de *sabîl*, car l'eau y était versée de la citerne dans des bassines au moyen d'un tuyau pour que les passants puissent se désaltérer. Ces bassines se trouvaient derrière les fenêtres du *sabîl* donnant sur la rue. Ces fenêtres, plus ou moins nombreuses selon les façades, étaient recouvertes de volets en cuivre et parfois à la fois en bois et en cuivre. En dessous se trouvaient de petits arcs en laiton permettant aux passants de tendre la main pour prendre les récipients pour boire en cuivre, enchaînés à la fenêtre du *sabîl*. Au-dessus du *sabîl*, au troisième niveau, se trouvait l'école coranique où les enfants apprenaient à lire, écrire, et compter et mémorisaient le Coran. Quelques-unes de ces écoles étaient réservées aux filles. Ces bâtiments étaient souvent reliés à des édifices religieux – comme les complexes du sultan Qalâwûn, du sultan Qâytbây et du sultan al-Ghûri – ou à des édifices civils comme les *wakâlas* du sultan Qâytbây et de Dhu-al-Fiqar Bey, la maison Bayt al-Kritliya (musée Gayer Anderson) et les maisons de la ville de Rosette (Rashîd). Il existait également de nombreux édifices indépendants tels les *sabîls* du sultan Qâytbây et du sultan Abd-al-Rahmân Katkhudâ.

| NOTES

1. Les dates séparées par une barre oblique (/) sont données d'abord selon le calendrier lunaire musulman (ah), puis selon le calendrier chrétien (ap. J.-C.).
2. Ces deux lacs sont maintenant situés approximativement entre la place d'al-Sayyida Zainab et la citadelle.
3. Un renforcement indiquant la direction de la Ka'ba à la Mecque.
4. La mosquée de Shaikh Mutahhar est maintenant rue Mu'izz li-Dîn Allâh, dans le souk de l'or et des bijoux.

I Le patrimoine de la vieille ville du Caire partagé entre système séculaire de gestion les fondations pieuses et normes internationales de sauvegarde

Omnia Aboukorah

Omnia Aboukorah est architecte et termine sa thèse de doctorat à l'université de Tours. Son sujet de thèse est : « Les processus de patrimonialisation à l'œuvre dans la vieille ville du Caire ».

En 1979, l'UNESCO a inscrit les quartiers anciens du Caire sur la Liste du patrimoine culturel mondial. Par conséquent, la communauté internationale a adopté non seulement le patrimoine constitué par le plus important groupe de monuments arabo-islamiques, mais aussi une zone surpeuplée (avec une densité atteignant par endroits 1 200 habitants à l'hectare) qui est polluée par la présence de nombreuses petites entreprises industrielles et de logements très dégradés.

La gestion de cette zone d'habitat, qui remonte à près de mille ans, a connu au siècle dernier diverses évolutions qui mettent aujourd'hui en péril toutes les tentatives faites pour sauvegarder le patrimoine architectural et urbain de la vieille ville du Caire.

Patrimonialisation des monuments arabes

C'est à partir de la recherche des traces de la civilisation la plus lointaine et la plus inaccessible, celle des Pharaons, que naquit en Égypte la

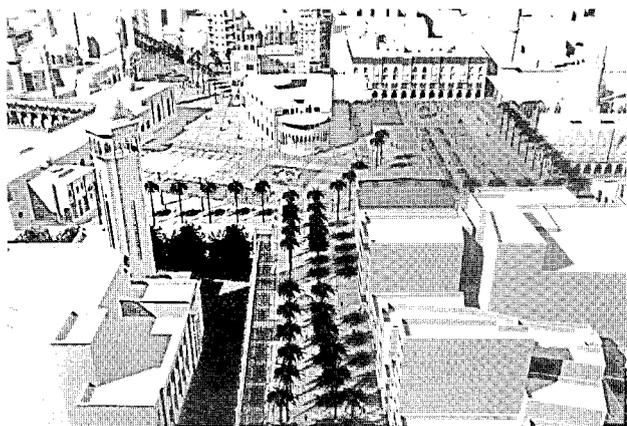
notion de patrimoine national. Cependant, si à partir du XVIII^e siècle l'Égypte pharaonique constituait un objet de désir et de fantasmes, les vestiges de l'Égypte arabe, dont la ville du Caire constituait le principal conservatoire, tardèrent à faire l'objet du même intérêt. Sans doute parce que les édifices civils et religieux construits depuis sa fondation, en 969, étaient encore largement utilisés, donc encore vivants et difficilement assimilables à des antiquités. Sans doute aussi parce que depuis l'époque fatimide¹, une institution religieuse, Diwân al-Ahbâs, chargée de la gestion de fondations pieuses, les « *waqf* », avait instauré des « juridictions spécifiques » destinées à légiférer sur l'entretien et la restauration de ces édifices.

Lorsque, à la fin du XIX^e siècle, le Comité de conservation des monuments de l'art arabe fut créé, avec pour mission de procéder à l'inventaire des édifices ayant une valeur historique, archéologique ou artistique, et de veiller à leur conservation et à leur mise en valeur, de nombreux édifices *waqf* acquirent le statut de monument. Un processus de patrimonialisation s'enclencha aussitôt, accompagné de mesures institutionnelles de sauvegarde. Depuis, l'État égyptien a progressivement promulgué de nouvelles lois relatives à la sauvegarde de ces monuments². Il a créé des organismes spécialisés³, et la « splendeur de la vieille ville du Caire » a fini par lui valoir son classement sur la Liste du patrimoine mondial de l'humanité de l'UNESCO. En 1979, celle-ci a été reconnue à l'échelle internationale comme la plus grande du monde arabe et du continent africain, (avec une superficie d'environ 4 km²); par ailleurs, la pérennité de son tissu urbain et la densité des monuments, représentatifs de toutes les périodes de l'histoire de l'architecture arabo-islamique (969-1879), en font l'une des plus importantes du monde.

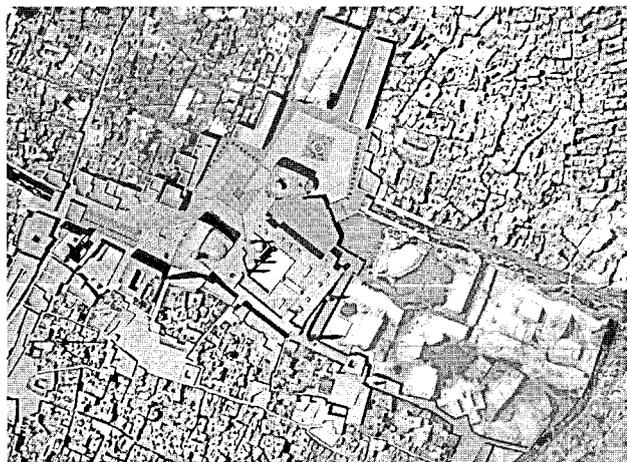
Soulignons toutefois que tout ceci n'a jamais empêché la dégradation régulière du parc immobilier de la vieille ville, le délabrement et/ou la ruine de ses monuments, leur usage résidentiel, industriel ou commercial, l'absence de services de ramassage des déchets et le mauvais état des infrastructures de base. Cet état de fait a d'ailleurs servi pendant longtemps aux experts locaux et internationaux pour dénoncer « l'incroyable désinvolture » du gouvernement égyptien envers un patrimoine universel.

Cependant, nous pensons que cette situation traduit moins un certain désengagement de l'État égyptien envers un patrimoine architectural qu'un dysfonctionnement institutionnel, symptomatique de l'ambiguïté du rapport existant depuis le siècle dernier entre le rôle de l'administration des *waqf* (héritière du Diwân al-Ahbâs instauré à l'époque fatimide), à la fois institution religieuse et gestionnaire de la majorité des édifices classés monuments historiques dans la vieille ville, et le rôle du Conseil suprême des Antiquités, principale institution patrimoniale chargée de conserver et de mettre en valeur ces mêmes édifices.

Ce dysfonctionnement apparaît aujourd'hui clairement dans le cadre de la mise en œuvre du Programme national de développement et de conservation urbaine du Caire historique, lancé en 1998. Celui-ci ne comporte pas moins de 147 opérations ponctuelles de restauration (soit plus du tiers des édifices classés), que le Conseil suprême des Antiquités s'est engagé à exécuter d'ici à 2010, en collaboration avec divers organismes concernés par la gestion de la vieille ville. Ces opérations incluent également la mise en valeur des zones entourant chacun de ces monuments, afin d'en faire des lieux de visite touristiques, ainsi que de nombreuses opérations d'aménagement urbain⁴ p.128.



© Le Caire historique, République arabe d'Égypte, SCA, 2002



© Medina n° 13, mai 2000, p. 64

55. Réaménagement proposé de la place al-Azhar

Nous nous intéresserons ici à montrer à quel point les pratiques égyptiennes de préservation du bâti sont historiquement liées au système de gestion des biens *waqf*, alors que la conservation du patrimoine architectural et urbain se déploie aujourd'hui selon des normes et des concepts internationaux spécifiques qui ignorent ce lien.

Gestion des biens *waqf* : un consensus social autour des pratiques de sauvegarde

Le *waqf*, fondé à l'époque du Prophète dans la majorité des territoires musulmans, répond à une

intention pieuse manifestée en faveur d'une œuvre religieuse ou charitable, telle la construction et/ou la gestion d'hospices, d'hôpitaux, de mosquées, de mausolées, de fontaines publiques, d'écoles, etc. Pour assurer des revenus suffisants à la gestion et au fonctionnement de la fondation, notamment pour l'entretien et la réparation des édifices, le fondateur (*wāqif*) constituait alors en *waqf* des terrains cultivables ou des édifices à intérêt économique, tels des caravansérails (*wakāla* et *khān*), bains publics (*hammām*), immeubles, maisons, boutiques, etc., dont la location et/ou l'exploitation devait fournir les fonds nécessaires. Ces derniers – les « biens *waqf* producteurs de revenu » – étaient immobilisés sous la forme de constitution, perpétuelle et inaliénable – l'un des principes fondamentaux du *waqf* étant la perpétuation de l'œuvre pieuse ou charitable –, assimilable à un fonds dont les revenus sont affectés à l'œuvre destinataire.

L'acte de fondation (*waqfiyya*) comprenait par ailleurs les modalités de préservation du bien immobilisé et celle du bien fondé, en indiquant les pourcentages devant être alloués à la restauration (*tarmīm*), l'entretien (*syāna*) et la réparation (*islāh*)⁵.

Le *waqf* était administré par un gérant (*nazīr*), nommé par le fondateur, qui devait faire fructifier les biens *waqf* producteurs de revenus selon leur nature et les circonstances, distribuer ceux-ci ou les dépenser conformément aux dispositions de l'acte de constitution du *waqf* et toujours veiller à la mise en valeur des biens, de la manière la plus avantageuse.

Le système de gestion des *waqf* fut régi à l'époque fatimide par une administration spécifique, *Diwān al-Ahbās*, dirigée par un juge, et dont le

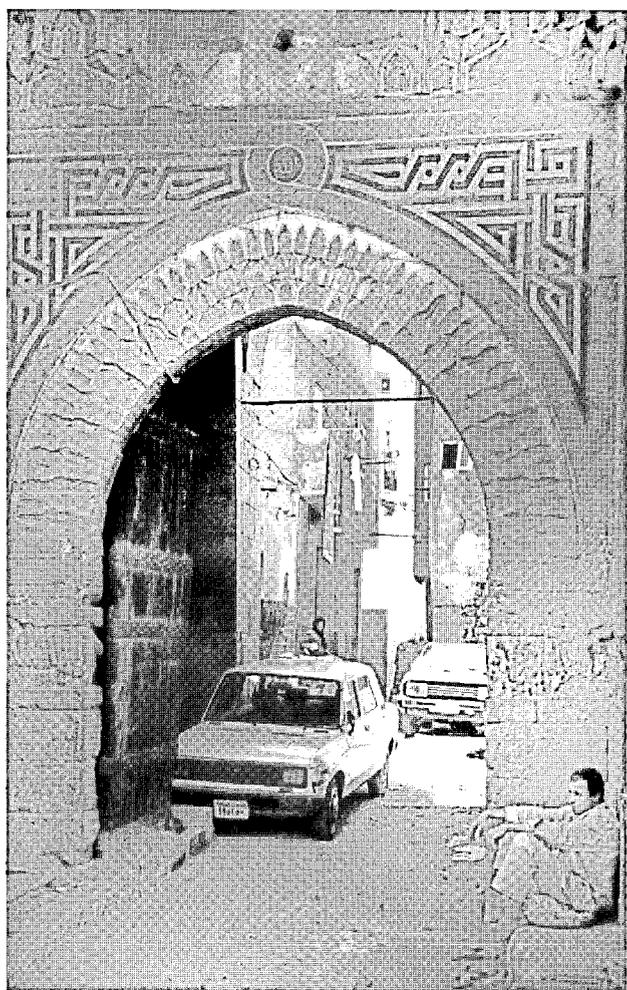
rôle était de veiller au respect des clauses stipulées par le fondateur dans l'acte de fondation.

Hormis l'aspect religieux que revêtent les principes généraux du *waqf*, ce système de gestion des biens fonciers et immobiliers, comportant de nombreux avantages tant pour le fondateur que pour les bénéficiaires, eut des répercussions majeures sur l'ensemble du paysage urbain de la vieille ville, ainsi que sur sa gestion.

Les biens *waqf* étant insaisissables et imprescriptibles, les notables les plus riches trouvèrent dans ce système de gestion un bon moyen de se prémunir contre les confiscations ou l'imposition de leurs biens en investissant leur fortune en *waqf*⁶. Ainsi, particulièrement aux époques où les changements de règnes étaient non seulement fréquents mais aussi accompagnés de violences et de représailles, les élites fortunées aussi bien que les monarques eux-mêmes n'hésitaient pas à transformer au moins une partie de leurs biens en *waqf*.

Hormis la protection des biens privés, le *waqf* constituait également un moyen d'assurer aux fondateurs le soutien de la population locale directement ou indirectement concernée par les activités d'un *waqf*. Il s'agissait par exemple, du personnel embauché dans les fondations pieuses, tels les enseignants ou les imams ; des ouvriers, artisans et commerçants installés dans les *khân* ou *wakâla* ; des personnes chargées de l'entretien des mosquées, écoles, fontaines publiques ou hôpitaux subventionnés par les *waqf*. Le fondateur s'assurait également le soutien de la population, pour qui le *waqf* offrait des services, qu'ils soient sociaux, religieux ou de santé.

La combinaison de ces deux facteurs favorisa la multiplication des *waqf*, impulsant alors une force motrice dans l'expansion du Caire médiéval. Dès l'époque *ayyoubide* (1175), le nombre des biens *waqf* augmenta au Caire de manière considérable. Aujourd'hui, la vieille ville en compte à elle seule plusieurs milliers dont la superficie varie de quelques mètres carrés seulement à plusieurs milliers.



56. Rue de la vieille ville du Caire

Bouleversements du sens attribué aux pratiques de sauvegarde du bâti

Le système de gestion des *waqf* a connu, tout au long de son histoire, une série de réformes sur lesquelles nous ne nous attarderons pas. Retenons simplement le fait primordial qu'en 1881, la création du Comité de conservation des monuments de l'art arabe constitua un premier bouleversement des pratiques historiques de préservation du bâti. Le système de gestion des biens *waqf* permettait d'assurer la protection de certains édifices, soit pour perpétuer des pratiques religieuses, soit pour assurer des revenus à la gestion et l'entretien d'œuvres charitables. Une fois le Comité institué, la sauvegarde d'un *waqf* ne servait plus uniquement à la perpétuation et la propagation des valeurs de l'islam autour desquelles il existait un véritable consensus social, mais également à la promotion de valeurs historiques mémorielles jusqu'alors étrangères aux pratiques de préservation du bâti.

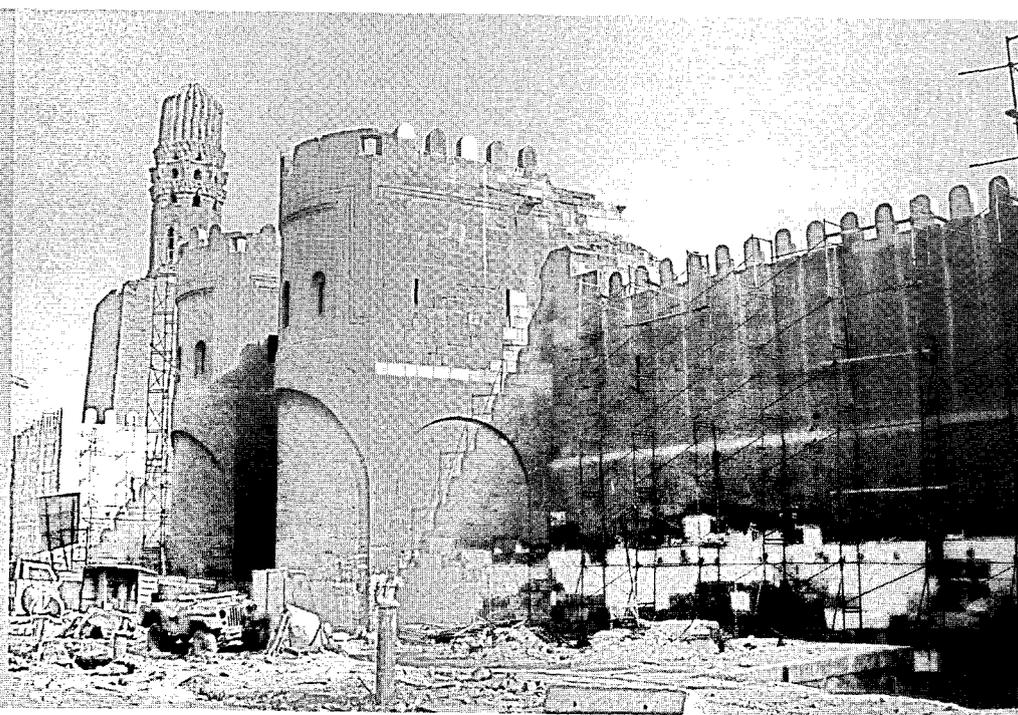
L'activité du Comité contribua par ailleurs à mettre en place une nouvelle catégorie d'édifices, les « monuments de l'art arabe », qui regroupe à la fois des lieux de culte (couvents, mosquées), des établissements de rapport (bains publics et caravansérails), des lieux d'enseignement (écoles coraniques), des bâtiments dévolus à l'habitat (palais et immeubles d'habitat collectif, (*rab'*), etc. La majeure partie de ces édifices était auparavant regroupée sous la catégorie juridique de *waqf*, également soumise à une juridiction spécifique, mais avec une différenciation claire de la valeur attribuée aux uns et aux autres.

Ainsi, on peut dire qu'à partir de 1881 le bouleversement réside plus dans le

sens attribué aux pratiques de sauvegarde que dans les pratiques elles-mêmes.

Un second changement a lieu en 1952, sous Nasser, au moment de la nationalisation radicale des biens *waqf* et de leur assujettissement à un ministère. Ceci constitua un véritable bouleversement du rapport qui existait depuis le x^e siècle entre les fondateurs, les gestionnaires et les bénéficiaires. Désormais, le ministère des *Waqf* était autorisé à utiliser les revenus des *waqf* de bienfaisance, dont il était devenu à la fois gestionnaire et propriétaire, à d'autres fins que celles pour lesquelles le *waqf* avait été fondé. Le ministère n'était plus tenu par les volontés du fondateur (telles que notariées dans l'acte de fondation) et pouvait désigner lui-même à son gré les bénéficiaires du *waqf*.

Cet assujettissement des biens *waqf* à la tutelle de l'État ne contribua guère à une gestion plus rationnelle du patrimoine architectural et urbain de la vieille ville. Aujourd'hui, le ministère des *Waqf* reste l'administrateur d'un grand nombre d'édifices de la vieille ville dont la plupart sont classés monuments historiques et dont les modalités de sauvegarde restent mal définies. D'abord, ces édifices ayant un statut de *waqf* ont été dotés durant le siècle dernier du statut de « monument arabe », de « patrimoine national », puis de « patrimoine mondial ». Or, si la définition institutionnelle de chacun de ces statuts est claire, les systèmes de gestion propres à ces différents états sont loin d'être complémentaires. Le ministère des *Waqf* est également prestataire de services dont il assume difficilement la maîtrise, et de ce fait est sujet à de nombreuses critiques, relatives à son incapacité de s'acquitter de sa mission. En effet, par la nature du rôle qu'il se doit de remplir, il cherche avant tout à faire fructifier ses biens et à



57. La porte Bâb el-Futûh; elle est aujourd'hui complètement restaurée

tirer le meilleur profit des 137 monuments classés qu'il gère dans la vieille ville. La mission du ministère des *Waqf* est alors d'intégrer une partie de ces *waqf* au marché foncier, immobilier et industriel, et donc de leur attribuer une fonction instrumentale (résidentielle, commerciale ou de service).

À l'inverse, la mission du Conseil suprême des Antiquités est de limiter l'usage de ces mêmes édifices – qui, pour lui, sont avant tout des monuments classés « patrimoine mondial de l'humanité » –, dans un cadre défini et réglementé non pas par un consensus social mais par des normes internationales importées.

On discerne à quel point le sens attribué aux pratiques traditionnelles de gestion et de sauvegarde du bâti a été bouleversé. On perçoit également à quel

point la divergence des objectifs et des enjeux des deux principales institutions actuellement chargées de la conservation du bâti dans la vieille ville peut être génératrice de paradoxes et de contradictions, et surtout d'absence d'effets cumulatifs entre actions des uns et des autres. Ainsi, le patrimoine architectural et urbain, qui, *a priori*, pourrait être considéré comme générateur de consensus en tant qu'élément de mise en valeur, d'affirmation voire de production d'une identité culturelle forcément valorisante, ne peut être, dans le contexte institutionnel actuel, qu'objet de divergences ou d'antagonismes.

Gestion d'une image

Les concepteurs du Programme national de développement et de conservation urbaine du Caire historique, réalisé depuis 1998 à la demande du

chef de l'État, ont fait le choix, pour mettre un terme à la surpopulation, la pollution et l'état de délabrement des monuments, d'intégrer l'Égypte arabe et musulmane dans l'industrie touristique internationale. Leur objectif est de donner aux quartiers historiques l'image qui convient à la grandeur de la civilisation arabo-musulmane, en transformant la vieille ville du Caire en musée à ciel ouvert. Selon eux, dans vingt ans, tout devrait avoir changé. La vieille ville sera à l'image des qualificatifs de « fatimide, historique et islamique » que les experts internationaux lui attribuent. Les mosquées et édifices religieux tombant en ruine auront reblanchi. Les palais et maisons d'époque ottomane, squattés par des sans-abri ou utilisés comme lieux de décharge publique seront rénovés et accueilleront le jour les groupes de visiteurs et le soir les festivités organisées par le ministère de la Culture. Les *wakāla* envahies de petites industries polluantes, d'artisans et d'ouvriers céderont la place aux services culturels et touristiques en tous genres, et les quartiers historiques, souvent sordides et surpeuplés, deviendront preuves d'enracinement, d'authenticité et composantes d'un patrimoine à la fois national et mondial.

On peut aisément imaginer les multiples difficultés que la réalisation d'un tel programme peut poser. Car même si on peut penser que les concepteurs du Programme ont prévu de faire fructifier les biens *waqf* par les revenus du tourisme, il ne faut pas perdre de vue que la majorité de ces interventions de « développement » et de « conservation » ne bousculent pas seulement des murs et des rues ; elles affectent profondément divers groupes humains, provoquant ou accélérant une mutation des modes de vie et de travail. Leurs effets s'apparentent à une forme particulière du changement social. Pour certains usagers de la vieille

ville, les monuments sont d'abord des *waqf* qui leur assurent soit un logement soit un lieu de travail. Or, le nouveau programme taille avec assurance dans un milieu vivant, complexe et fragile. La réorganisation de l'espace économique et social, si elle prend plusieurs dimensions, est provoquée par un agent externe, l'État, dont les objectifs sont orientés vers une solution unique et impérative : vider les quartiers et édifices historiques de leurs occupants indésirables.

Les objectifs et la gestion d'un tel programme ne pourront être atteints sans y avoir préalablement impliqué la collectivité locale. C'est parce qu'il a toujours existé un consensus social autour du rôle du *waqf* et de la mission de ces gestionnaires que, pendant des siècles, la collectivité a pu assurer, tant bien que mal, leur pérennité et leur usage. De même, la signification symbolique attribuée aux monuments ou la valeur historique des quartiers de la vieille ville ne pourront véritablement exister qu'à partir du moment où un travail de construction culturelle leur confèrera un sens pour la collectivité, nécessitant un autre mode de gestion, ainsi qu'une signification suffisamment claire et partagée pour justifier leur sauvegarde et la mise en scène d'une exposition internationale des monuments et des espaces urbains de la vieille ville du Caire.

| NOTES

1. La dynastie tire son nom de Fâtima, fille du Prophète et épouse d'Alî. Le quatrième calife de la dynastie, Al-Mu'izz (953-975), conquiert l'Égypte et fonda la ville du Caire en 969.

2. Nous ne citerons ici que les plus importantes : loi n° 8 du 13 avril 1918 sur la protection des monuments de l'époque arabe ; loi n° 215 du 31 octobre 1951 sur la protection des antiquités ; loi n° 117 de

1983 sur la protection des antiquités ; décret n° 250 de 1990 du ministre de la Culture concernant la délimitation et la hauteur des constructions dans certaines zones du Caire historique (J. O. n° 32, du 6 février 1991).

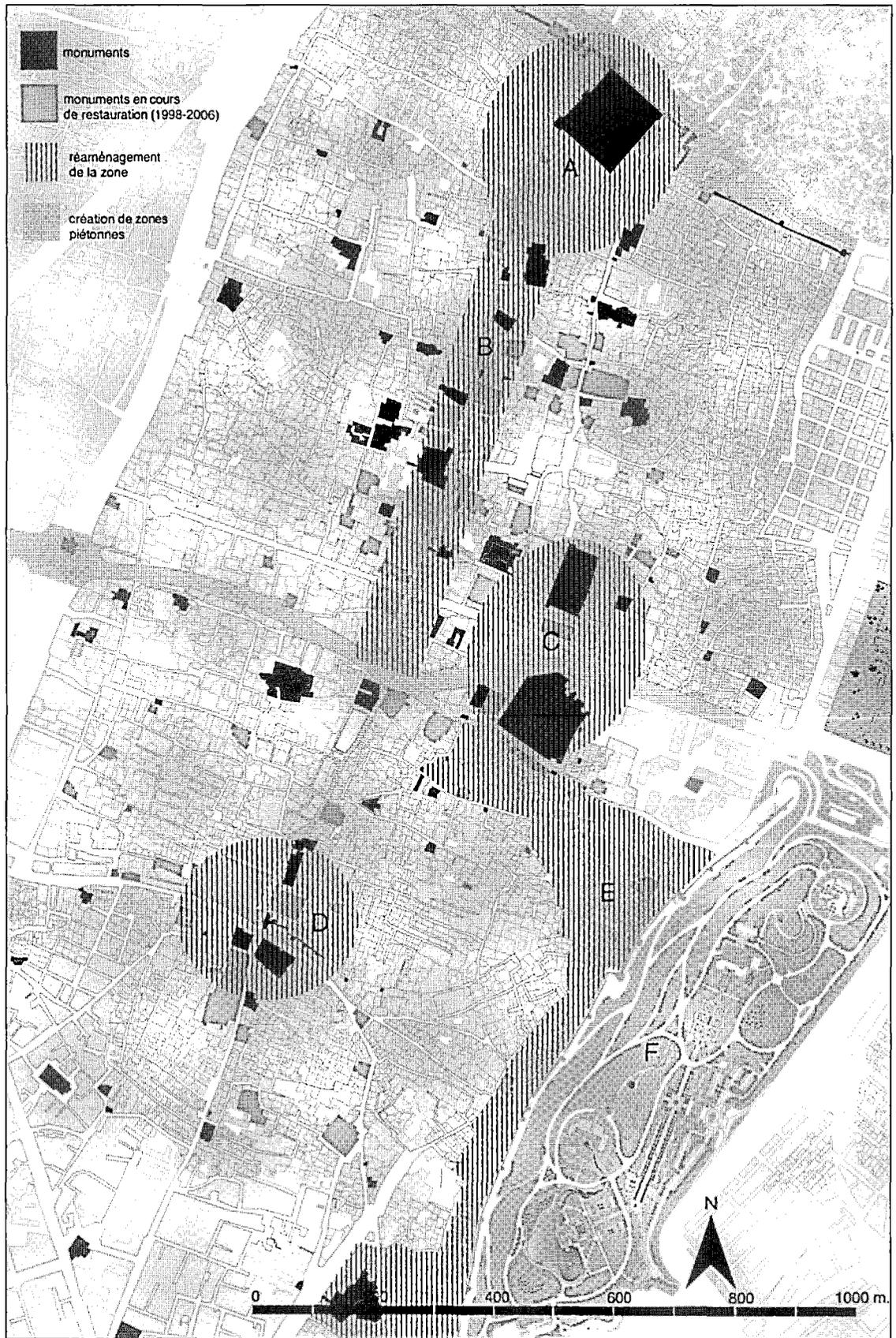
3. Décret du 18 décembre 1881 instituant le Comité chargé de la conservation des monuments de l'art arabe ; loi n° 529 du 5 novembre 1953 organisant l'administration des antiquités ; décret du président de la République arabe d'Égypte n° 82 de 1994 instituant le Conseil suprême des Antiquités. En 1996, deux comités sont créés dans le but d'encourager et de faciliter la conservation du patrimoine en jouant le rôle d'interlocuteurs entre les divers acteurs institutionnels concernés par la sauvegarde de la vieille ville : l'EARDFM (Executive Agency for the Renovation and Development of Fatimid Cairo) et le PCPM (Permanent Committee for the Preservation of Cairo Monuments).

4. La première phase de ce programme vient à la suite d'un ensemble d'opérations ponctuelles de restauration elles-mêmes engagées, pour la plupart, entre 1994 et 1996, soit par le Conseil suprême des Antiquités, soit par des missions archéologiques étrangères.

5. « Assalib al-Intifa' al-Iqtisâdî bil Awqâf fi Misr fi al-'asr al-'Uthmânî » dans *Les Annales islamologiques*, tome XXIV, Institut français d'archéologie orientale, Le Caire 1988, p. 109, cité par Galila El Kadi dans « Éléments de réflexion sur les origines du patrimoine historique bâti en Égypte », Cahiers de recherche monde arabe contemporain n° 6, 1998 *Patrimoine, identité, enjeux politiques*, Groupe de recherche et d'études sur la Méditerranée et le Moyen-Orient (Gremmo), Université Lumière Lyon 2-CNRS-Maison de l'Orient Méditerranée, p. 43.

6. A. Sekali souligne que « ... les exactions et confiscations étaient fréquentes jadis, tant en Turquie qu'en Égypte. Dès qu'un ministre, chambellan ou quelque autre grand dignitaire de l'État avait encouru, avec ou sans raison, le mécontentement du souverain, il pouvait s'attendre au pire : la révocation, le bannissement, l'exil ou même la mort ; dans la plupart des cas, ses biens étaient confisqués, et sa famille réduite à la plus grande misère ». Sekali A., 1929, « Le Problème de waqf en Égypte », extraits de la *Revue des études islamiques*, 1929, Cahiers I-IV, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, dans le Cahier V, « Causes et avantages du waqf », p. 92. Sekali cite notamment l'exemple d'Ismail Pacha El Moufatesh, ministre des Finances du khédive Ismail, dont tous les biens furent confisqués dès le lendemain de sa disgrâce, sauf ceux qui avaient été constitués en waqf.

LE TISSU URBAIN



58. Plan du Caire, répartition du patrimoine culturel

I Le patrimoine moderne au Caire : histoire et perspectives actuelles

Galila El-Kadi

Galila El Kadi a obtenu son doctorat sur l'aménagement du territoire urbain en 1984 à l'Institut d'urbanisme de Paris. La même année, elle a rejoint l'Institut de recherche pour le développement (IRD). Depuis 2000, elle est coordonnatrice générale de projet de recherche de la Communauté européenne sur le patrimoine culturel de l'Égypte et de la Syrie. Ses recherches actuelles portent sur la conservation du patrimoine et sur l'aménagement du territoire urbain dans les villes de la Méditerranée du Sud.

L'approche de la genèse du patrimoine en Égypte révèle trois faits majeurs : d'abord, l'évolution des cadres juridique et institutionnel depuis 1835 jusqu'en 1983, qui a assuré une meilleure gestion du patrimoine national ; ensuite, la double extension typologique et chronologique de la notion du patrimoine qui englobe des objets de plus en plus divers et des époques historiques allant de la préhistoire jusqu'en 1879 ; enfin, le passage du monument au centre historique, c'est-à-dire l'adoption de nouveaux modes de gestion sur la base de la réhabilitation du tissu urbain et non de la restauration du monument. C'est ainsi que le centre historique islamique du Caire a été inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1979. Mais, depuis plus de dix ans, les formes urbaines et architecturales qualifiées d'« occidentales », produites au cours des deux derniers siècles (xix^e et xx^e siècles) sont au cœur de travaux de classement, de restauration et de réhabilitation. Ces nouvelles orientations des politiques publiques patrimoniales, balisées par une série de décrets de sauvegarde, se manifestent entre autres par la prise de conscience de l'élite culturelle qu'il s'agit bien d'un acquis à préserver et qu'il faut le

LE TISSU URBAIN

revendiquer comme un patrimoine culturel et non pas simplement comme un legs immobilier de valeur.

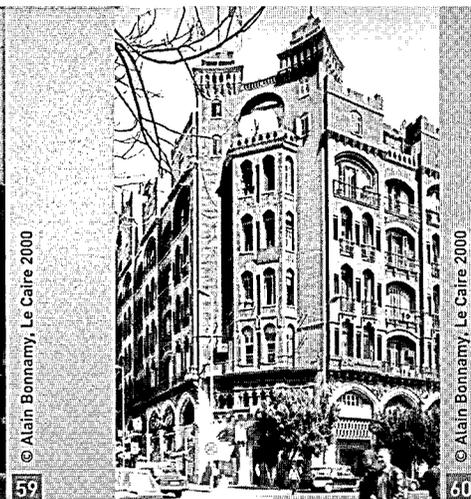
L'intérêt émergent pour cette modernité venue d'ailleurs est le signe d'un certain dépassement de soi pour aller vers l'autre ; il se manifeste par l'appréciation des valeurs esthétiques engendrées par une modernité tantôt revendiquée tantôt redoutée.

relater les faits et comprendre leur sens. Mais, d'abord, il importe de présenter la nature du bien.

Les villes et quartiers construits à la fin du XIX^e siècle et au cours de la première moitié du XX^e sont d'une grande diversité géographique, urbaine, architecturale et historique. Ils comprennent : des villes nouvelles fondées *ex nihilo* à partir de 1858,



59. Le Club des diplomates, rue Talaat Harb, de l'architecte Alexandre Marcel, 1907



60. Le Bryan Davis Building, rue Mohamad Farid, de l'architecte Robert Williams, 1911

À quelle date peut-on faire remonter ce changement visant pour l'essentiel à reconnaître à ces biens non « authentiques », produits par une autre civilisation, la désignation noble de « patrimoine » ? Aux efforts de la coopération euro-méditerranéenne ? Aux nouvelles revendications de la diversité culturelle qui s'opposent à un discours communautaire marqué par un refus de l'autre ? Au constat de l'échec de l'architecture des années 1960, qui suscite une nostalgie généralisée d'une belle époque et une passion pour ses symboles matériels ? Il faut remonter aux années 1980 pour

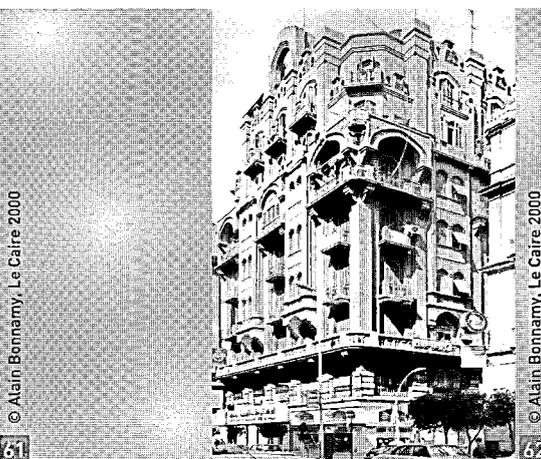
comme Port-Saïd, Port-Tewfiq et Ismaïlya ; une ville satellite (Héliopolis) fondée en 1906 à l'est du Caire ; de nouveaux quartiers devenus à l'heure actuelle des centres modernes des métropoles et des grandes villes, ainsi que des banlieues résidentielles de standing ; des ensembles de logements sociaux et des cités ouvrières. Quant à l'architecture, elle exhibe une typologie diversifiée qui englobe : des palais et des villas, des immeubles de rapport, des édifices commerciaux (cinémas, théâtres, banques, grands magasins, hôtels) et publics (ministères, universités), ainsi que des établissements scolaires et industriels.

La majorité de ces sites et de ces bâtiments sont de tous temps nés de l'initiative d'une élite locale, avant et sous le mandat britannique (1882-1922). La commande architecturale et urbanistique s'adressait aux architectes européens qui ont introduit

du début du xx^e siècle. La banlieue d' Héliopolis, située à l'est du Caire, construite en 1906 par le baron belge Édouard Empain² est citée comme l'exemple du « mariage heureux entre l'Occident et l'Orient »³. Sa sauvegarde et son classement sur



61. L'immeuble Union de Paris, de l'architecte Georges Parck, 1932



62. Un immeuble rue Kasr Al Nil

des modèles urbains et des styles architecturaux « exogènes » adoptés et voulus par cette élite et diffusés par la suite au sein de la société à travers les classes moyennes. Ceci explique qu'en Égypte, contrairement aux autres pays du monde arabe, ces villes et quartiers ont rarement été qualifiés de « coloniaux ». Ce facteur facilite et légitime les récentes mobilisations en vue d'élever ce legs de l'histoire récente au rang de patrimoine national. Examinons de plus près les étapes de ce processus.

En 1984, au cours d'un colloque international organisé sur Le Caire par la Fondation Agha Khan¹, le débat sur la modernité et la tradition aboutit à relativiser les oppositions habituelles entre l'autochtone et l'allochtone. On y a souligné le style métissé de certaines réalisations architecturales

la Liste du patrimoine figurent ensuite parmi les recommandations du colloque. Si cette première réhabilitation culturelle d'un site décidé et construit sous le mandat britannique n'a pas été suivie par des mesures opératoires, elle a cependant eu des échos dans les milieux académiques. Au Caire comme à Alexandrie, des équipes universitaires répertorient, sélectionnent, effectuent des relevés, établissent des typologies et entament même la restauration de quelques maisons datant de la fin du xix^e et du début du xx^e siècle⁴.

Ces initiatives, quoique très limitées dans le temps et dans l'espace, témoignent néanmoins d'un intérêt émergent pour une architecture mineure, jamais prise en considération dans le processus de patrimonialisation. Cet intérêt va se

métamorphoser en une mobilisation générale en faveur de la protection de l'ensemble du legs des XIX^e et XX^e siècles après le séisme qui frappa l'Égypte en 1992. Si les monuments historiques classés ont été considérablement endommagés par ce cataclysme, les palais et villas des époques plus récentes n'en ont pas moins souffert. Ceux-ci avaient été confisqués à l'aristocratie déchue au lendemain de la révolution de 1952 et affectés par la suite à des usages éducatifs. Mal entretenus pendant plusieurs décennies, ils ont été fortement altérés par la secousse et devaient être démolis. Une partie de la mémoire de la ville, voire de la nation, allait ainsi être effacée. Outre leur valeur esthétique, ces palais et villas ont des valeurs symboliques et historiques évidentes. Ils furent le lieu de résidence de grandes figures nationales appartenant au monde de la politique, de la finance, de l'art et de la culture qui ont joué un rôle important dans la renaissance culturelle qu'a connue l'Égypte pendant les années 1920-1940. Les raser, c'était perdre les témoins les plus anciens et les plus prestigieux d'une période désormais qualifiée de « Belle Époque » et suscitant une nostalgie qui s'est exprimée dans la presse, les feuilletons de la télévision⁵, les catalogues de photos⁶, les expositions photographiques⁷ et la littérature⁸. Mais plus encore que ces doléances, la presse nationale et celle de l'opposition ont joué un rôle important dans la sensibilisation du grand public aux nécessités de la sauvegarde de ces sites et objets, et ce en en restituant la mémoire par des articles de fond et bien documentés sur un site ou un bâtiment de cette période, en lançant un cri d'alarme contre les risques qui les menaçaient et en dénonçant certains abus. C'est grâce à la campagne menée par la presse que fut émis le premier décret qui interdit la démolition des palais et villas en 1993. La campagne de sensibilisation s'est ensuite située en 1997 à un haut niveau, celui d'un comité

parrainé par Mme Suzanne Moubarak et regroupant la commission Fulbright, l'agence gouvernementale de la bibliothèque Moubarak et *El Ahram Weekly*. Ainsi le séisme a-t-il contribué à forger une nouvelle catégorie d'objets dits « de grande valeur », jusqu'à présent négligés et peu connus et ne jouissant d'aucun statut particulier. Leur protection et leur mise en valeur ont mobilisé au cours de la décennie écoulée de nombreux acteurs : des ministères (celui de la Culture, de l'Information et de la Technologie, de l'Habitat), des collectivités locales, des centres de recherche universitaires, des bureaux de consultants, et même des hommes d'affaires et des commerçants. Toutes les actions engagées depuis tendent à élever le legs de cette époque au rang de patrimoine au même titre que les tissus urbains médiévaux. Elles se déclinent de la façon suivante.

Sur le plan législatif, cinq décrets et une ordonnance ont été émis entre 1993 et 1998⁹. Les deux premiers interdisent la démolition ou la transformation des bâtiments de grande valeur architecturale. Le troisième décret (238 de 1996) étend cette mesure à « certains bâtiments d'un style architectural remarquable ». Il stipule leur classement et en recommande la restauration dans le cadre de la loi de protection des monuments historiques. Le quatrième décret, émis par le Premier ministre (463 de 1998), comporte des pénalités à l'encontre des contrevenants. Il a été renforcé par l'ordonnance militaire (2-1998) qui clôt le dispositif réglementaire visant à gérer la sauvegarde de ces bâtiments. Pour mieux définir les valeurs qu'on voudrait leur attribuer, les instances publiques (gouvernorats et ministères), ainsi que des équipes universitaires effectuent des inventaires qui ont permis d'établir des listes des bâtiments à protéger. Certains d'entre eux ont même été classés. On en compte soixante

pour la seule ville du Caire¹⁰. Outre les monuments historiques habituels comme les fontaines, les écoles religieuses et les mosquées, figurent seize palais et villas, ainsi que des édifices publics et des bâtiments commerciaux comme l'Association de géographie (1917), le Parlement (1923), la banque Misr (1927) et l'Institut de musique arabe (1926)¹¹.

Sur le plan opérationnel, deux secteurs dans le centre moderne du Caire ont été réhabilités : le premier, d'une superficie de 2,3 ha, a été un projet pilote lancé et réalisé par le gouvernorat du Caire en 1997. Il s'agit d'un secteur sis rue Emad El Dine, le « Broadway » d'antan, qui conserva ses fonctions de lieu ludique jusqu'à la fin des années 1950. De cette époque, il ne restait dans le secteur en question qu'une salle de cinéma (Cairo Palace), un restaurant datant des années 1930 (El Alfy Bey) et un toponyme, celui de Zakaréya Ahmad, qui fut un grand compositeur de musique. La seconde opération, lancée par des hommes d'affaires et réalisée avec des fonds privés et publics, s'étend sur 6 hectares. Elle renferme des édifices qui constituent des points de repère importants au centre ville : la Bourse, qui en est le point focal, la Banque centrale, la Banque nationale, la Banque du canal de Suez, l'hôtel Cosmopolitain et l'ancien bâtiment de la radio. Dans les deux cas, le programme de réhabilitation a été à peu près le même. Il s'est centré tout particulièrement sur l'aménagement de l'espace public, avec la rénovation des réseaux d'infrastructure, la transformation des voies de circulation automobile en voies piétonnes, l'installation de mobilier urbain, des plantations, ainsi que le ravalement des façades principales. Ces interventions, quoique sommaires, ont pourtant amélioré la qualité de la vie dans les deux secteurs concernés. Les environs de la Bourse et des principales banques du Caire,

autrefois bruyants et plus pollués, sont devenus une oasis calme et agréable avec ses arbres élagués et ses lampadaires de style Belle Époque. Quant à la rue Zakaréya Ahmad et sa perpendiculaire Saray Al, autrefois envahies en permanence par les remontées des eaux des égouts en même temps qu'elles servaient de dépôts d'ordures, elles sont à l'heure actuelle bordées de cafés et de restaurants qui ne désemplissent pas de jour comme de nuit. On peut maintenant s'y attabler, se promener, contempler et apprécier les beaux immeubles



63. Grand magasin Omar Effendi, rue Abdelaziz, de l'architecte Raoul Brandon, 1923.

qu'on voyait sans regarder et qui sont d'une grande diversité stylistique : il y a du baroque, du rococo, du néoclassique, de l'art nouveau et du néo-arabisant.

À côté de ces deux secteurs rénovés, quinze bâtiments publics d'une typologie très variée ont été restaurés depuis 1990 au centre ville. Ils comprennent six édifices culturels et lieux de loisir (l'Institut de la musique arabe, le Club des diplomates, le théâtre Goumhouréya, les cafés Riche et Groppi et l'hôtel Cosmopolitain), trois bâtiments de la finance (la banque Misr, la Bourse, les sièges des sociétés d'assurance Misr), deux grands magasins (Sednawi et Omar Effendi), trois chancelleries (l'ambassade suisse et les centres culturels italien et allemand) et un hôpital. Les travaux de restauration effectués ont nécessité des interventions sur le gros œuvre, afin d'isoler les fondations et de renforcer les structures. Ces restaurations sont dans leur majorité réalisées par le secteur public, exception faite des cafés Riche et du salon de thé Groppi.

Au début des années 1980, le ministère égyptien de la Culture a décidé d'affecter aux palais et villas datant de la fin du XIX^e et du XX^e siècle, après leur restauration, de nouveaux usages culturels et de loisir. On compte quatorze opérations de ce type dans la ville du Caire, qui s'est enrichie de trois nouvelles bibliothèques, de neuf musées et de deux grands hôtels. Ces derniers ont été installés respectivement dans le palais que le khédivé Ismail s'était fait construire en 1863 à l'occasion des festivités de l'inauguration du canal de Suez et qui est devenu l'hôtel Marriott, et dans les jardins du palais du prince Mohamed Ali Tawfiq (1929) dans l'île de Rhoda. L'attribution de nouvelles fonctions au bâti ancien constitue aujourd'hui en Égypte une nouvelle approche dans le processus de la gestion de

la conservation. Même si le nombre des bâtiments affectés à des usages nouveaux paraît insuffisant, à chaque inauguration, c'est un événement. D'autant plus que ces bâtiments deviennent des lieux et des supports de communication et de connaissances, de construction de culture, d'identité, mais aussi des lieux de contemplation esthétique, de loisirs et de passe-temps, des moteurs de développement local et régional, et enfin des prétextes à l'activité touristique et à la production de revenus.

Sur le plan cognitif, il y a un apport important de connaissances au sujet de sites et objets peu connus grâce aux inventaires¹², aux recherches universitaires¹³, aux ouvrages académiques¹⁴ et de vulgarisation¹⁵ et aux sites Web qui en assurent la diffusion¹⁶.

Pour la sensibilisation aux valeurs de ce patrimoine, aux côtés des médias qui jouent un rôle important, on trouve les tables rondes, les séminaires locaux et les colloques internationaux¹⁷.

Par cet ensemble d'actions – l'appréciation, la reconnaissance, la sensibilisation, la sélection et la documentation –, les éléments de la chaîne de la gestion de la sauvegarde d'un nouveau « patrimoine » se mettent graduellement en place. Cependant, il est encore difficile de parler de patrimoine au sens juridique du terme, et encore moins d'un système de gestion cohérent et continu. Le Conseil suprême des Antiquités, censé être la seule autorité compétente pour gérer ce patrimoine, n'a pas été investi officiellement de cette tâche et n'a ni les moyens financiers ni les moyens humains d'assurer la protection, la restauration et l'entretien de ces sites et objets. Cet ensemble d'actions est surtout révélateur d'un changement socioculturel lié au désir de la

découverte et de l'appropriation de la civilisation de l'universel que René Maheu, ancien directeur général de l'UNESCO, appelait de ses vœux. Il incombe à l'heure actuelle aux hommes et aux femmes qui adhèrent à ces représentations de la modernité de mobiliser les fonds nécessaires à la sauvegarde d'un patrimoine qui peut contribuer à la construction d'une identité commune aux peuples du Bassin méditerranéen.

| NOTES

1. Séminaire organisé au Caire par le l'Agha Khan Award for Architecture dans le cadre d'une série de séminaires sur « Architectural Transformations in the Islamic World », Le Caire, 11-15 novembre 1984.
2. Cf. Robert Ilbert, « Heliopolis : Colonial Enterprise and Town Planning Success' » dans « The Agha Khan Award for Architecture », actes du colloque sur *The Expanding Metropolis. Coping with the Urban Growth of Cairo*, pp. 36-42.
3. Appréciation émise par le grand architecte égyptien Hassan Fathi lors du séminaire.
4. Cf. « Citizen's Participation in the Renovation of the Old Town », Institut Goethe du Caire, Faculté des Beaux-Arts, Le Caire, 1977.
5. Le grand succès du premier feuilleton de la télévision sur l'évolution de la vie sociale dans un quartier du Caire (Hélméya Al Guadida) construit vers la fin du XIX^e siècle a incité les producteurs à lancer une série de feuilletons sur la vie sociale d'antan dans différents quartiers du Caire tels que Garden City, Azbakéya, la rue Emad El Dine et Zizizinia à Alexandrie.
6. Cyntia Myntti, *Paris along the Nile : Architecture in Cairo from the Belle Epoque*, Le Caire, The American University in Cairo Press, ouvrage épuisé en quelques mois à l'issue d'un tirage initial de 3 000 exemplaires. Et aussi Randa Chaath, *Sous un seul ciel, Le Caire*, Le Caire 2004.
7. Cinq expositions photographiques ont été organisées entre 2000 et 2004 par l'IRD et l'université du Caire, dont deux dans les cafés et les hôtels du centre ville moderne.
8. Deux nouveaux romans parus respectivement en 2002 et 2003 abordent la vie sociale au centre ville du Caire : Alala Al Swani, *Omarat Yaacoubian*, Merit, Le Caire, 2002, et Radwa Achour, *Ket'a men Oropa* (Une partie de l'Europe), Dar al Chorouk, Le Caire, 2003.
9. Il s'agit des décrets suivants : 300 de 1993, 244 de 1994, 238 de 1996, 118 de 1997, 463 de 1998, et de l'ordonnance militaire 2-1998.
10. *Les Monuments islamiques et coptes enregistrés depuis 1982 au Grand Caire*, édition du Centre de recherche archéologique de la Citadelle, Le Caire, 2000.
11. Jusqu'en 1983, la législation égyptienne en matière d'antiquité ne prenait en compte que les édifices antérieurs à la fin du règne du khédivé Ismail (1879) ; la loi 117 de 1983, actuellement en vigueur, prévoit des dérogations pour les bâtiments postérieurs.
12. Trois inventaires pour Le Caire, un pour Alexandrie, un pour la ville de Mansoura ; celui de Port-Saïd est en cours.
13. Parmi ces recherches, la plus importante est Hercomanes (Heritage Conservation and Management in Egypt and Syria), lancée en 1999 et financée par la Commission européenne et coordonnée par l'IRD (www.hercomanes.com).
14. Mohamed Scharabi, *Kairo, Stadt und Architektur im Zeitalter des europäischen Kolonialismus*, Wasmuth, Allemagne 1989. 412 pages d'un ouvrage pionnier qui fut suivi par quatre publications locales en anglais et en arabe : Tarek Saqr, *Early Twentieth-century Islamic Architecture in Cairo*, AUCP, Le Caire, 1993 ; Nihal Tamraz, *Nineteenth century Cairene Houses and Palaces*, AUCP, Le Caire, 1994 ; Soheir Hawas, *Khedivial Cairo, Identification and Documentation of Urban-Architecture in Downtown Cairo*, en arabe, édition de l'auteur, Le Caire, 2002.
15. Masr Al Mahroussa, *Restoring Cairo*, n° 17, février 2002, sous la direction de Galila El Kadi et Sahar Attéya, 128 pages, cartes et photos, Le Caire, 2002, en arabe et en anglais.
16. Les sites Web de Samir Ra'fat (www.egy.com) et le site du programme Hercomanes (www.hercomanes.com).
17. Un colloque international organisé par l'IRD et parrainé par la Communauté européenne et le Centre de l'UNESCO pour le patrimoine mondial, sur « Le patrimoine méditerranéen partagé », s'est déroulé à Alexandrie les 29, 30 et 31 mars 2005.

I Aperçu des pratiques actuelles de conservation

Saleh Lamei

Saleh Lamei a fait ses études en Égypte et en Allemagne. Il a obtenu son doctorat à l'Université technique d'Aix-la-Chapelle (Allemagne) en 1966. Il est directeur général du Centre pour la conservation et la préservation du patrimoine architectural islamique (CIAH) au Caire. Il a également été professeur émérite d'architecture et de restauration des monuments islamiques à l'université d'Alexandrie et à l'université arabe de Beyrouth. Depuis 1975, il a mené à bien pour l'UNESCO et l'ICOMOS de nombreuses missions d'évaluation du patrimoine culturel au Moyen-Orient et en Europe. Il vient d'être nommé représentant égyptien auprès du Conseil suprême arabe pour le patrimoine urbain.

Le Caire se distingue des autres capitales islamiques par l'existence d'un riche patrimoine architectural constitué durant les diverses périodes islamiques qui se sont succédé en Égypte depuis l'invasion arabe de 20 AH/622 ap. J.-C.

Au cours d'époques nombreuses et variées, avec les règnes des Omayyades, des Abbassides, des Toulounides, des Ikhshidides, des Fatimides, des Mamelouks et finalement des Ottomans, l'architecture islamique égyptienne a gardé sa personnalité propre et ses caractéristiques. Cela est apparent en particulier pendant la période des Mamelouks, et plus précisément pendant celle des Mamelouks circassiens où les architectes connaissaient parfaitement les techniques de construction des façades et des espaces et avaient la notion d'échelle humaine dans la conception aussi bien des bâtiments que des rues. En outre, les architectes maîtrisaient l'aspect visuel des édifices et pouvaient mettre en valeur leurs éléments et leur interaction avec les rues et les lieux environnants.



© Hay, R. Illustrations du Caire, Londres, 1840

64. Dessin d'Owen Carter représentant la *madrasa* Barquq et le *sabil* Muhammad 'Alî

De nombreux voyageurs arabes et étrangers du Moyen Âge ont fait l'éloge de la beauté des édifices du Caire, ainsi que de l'organisation de ses rues. D'autres se plaignaient de la foule dans l'artère principale qui allait des portes al-Nasr et al-Futûh à celle de Zuwayla, du nord au sud de la ville (maintenant rue al-Mu'izz li-dîn Allah). C'était l'artère principale pour les activités économiques et commerciales, et donc aussi un centre d'activités religieuses. Au XIX^e siècle, l'État prit conscience du grave danger qu'encourait ce précieux patrimoine, et le Comité pour la préservation des monuments de l'art arabe fut mis en place à la fin de l'année 1881. Les premières lois visant à protéger les antiquités furent promulguées en 1883. Conformément à l'air du temps, le Comité restaura quelques bâtiments

historiques sans se soucier de leur environnement. Le département des Antiquités, ainsi que l'Organisation égyptienne pour les antiquités menèrent à bien quelques restaurations, mais ne purent empêcher la constante détérioration des bâtiments historiques, dont certains disparurent. Le registre paru en 1951 fait état de 622 bâtiments historiques. Au cours des quarante dernières années, environ 80 ont été perdus, et les autres se sont détériorés. Le Conseil suprême des Antiquités a récemment entrepris une campagne de grande envergure pour préserver la ville historique.

Les causes de la détérioration

Elles sont nombreuses. Tout d'abord, on a dit que le grand public est peu sensibilisé aux antiquités. Cette incapacité à apprécier la valeur technique, historique et artistique des lieux et des édifices est peut-être due au sentiment général que l'Égypte n'est pas la terre natale des bâtisseurs de ces monuments. La cause principale de ce faible intérêt réside toutefois dans les conditions économiques et sociales des habitants de la région. En outre, les bâtiments, laissés inutilisés, ne profitent pas directement aux habitants, ce qui n'encourage pas ces derniers à entretenir les édifices et à s'abstenir d'y déverser leurs eaux sales et leurs déchets ou d'y coller des affiches. La poussière accumulée sur les plafonds et les murs endommage les peintures et les décorations, et la corrosion sur les murs provoque une dégradation chimique avec le temps. L'air pollué et contaminé de la zone, en raison des moyens de transport modernes et de l'installation de nouvelles industries à l'intérieur ou à proximité du secteur, a sérieusement endommagé la pierre. Les modifications du système d'irrigation provoquent des variations de la nappe phréatique. Le réseau d'eau potable est en très mauvais état, et les égouts sont vétustes. L'humidité s'infiltré dans les murs

et les plafonds à cause de la pluie, des eaux souterraines et d'un manque d'entretien régulier efficace. Les fortes vibrations causées par les véhicules ébranlent les fondations superficielles des bâtiments historiques. Dans les murs, l'humidité en provenance des eaux de surface peut s'élever à 6 mètres environ par capillarité, selon l'épaisseur du mur et les propriétés de ses matériaux. L'eau active le sel, le ramène à la surface et y dépose des cristaux après évaporation. Ces cristaux exercent une forte pression sous la couche extérieure, endommageant ainsi la maçonnerie. Qui plus est, le ciment Portland provoque des dégâts, car il contient non seulement des silicates de calcium et d'aluminium, mais également des sulfates de calcium et un peu de sels alcalins (le contenu alcalin d'un ciment normal atteint 2 %). Il faudrait donc recommander d'utiliser des ciments faiblement alcalins et faiblement sulfatés pour le mortier ou le béton au contact d'anciens matériaux. Dans le Caire historique, l'épaisseur des sols historiques descend à une profondeur de 5 à 7 mètres au-dessous du niveau de la rue, selon nos recherches. Qui plus est, l'analyse chimique de l'eau de surface indique un pourcentage élevé de SO_3 , ainsi que de NaCl ¹. La salinité du sol égyptien a été confirmée par les historiens : Ibn Fadlallah al-'Umarî (mort en 749 AH/1349 ap. J.-C.) et Qalqashandî (mort en 821 AH/1418 ap. J.-C.), ainsi que par le voyageur ottoman du xvii^e siècle Ewliya Celebi, qui attira l'attention sur la salinité de l'eau des puits. Tous les bâtiments historiques ont des fondations dont la profondeur varie entre 3,5 et 4 mètres sous le niveau actuel de la rue. Des tests physiques et mécaniques, ainsi que des analyses chimiques effectuées sur des échantillons de pierre prélevés dans divers bâtiments historiques, puis immergés dans de l'eau de surface, révèlent les mauvaises conditions de la maçonnerie : un grand nombre de larges fissures sont remplies d'argile, avec des contraintes de compression de 60 kg/cm^2 en environnement humide et de 110 kg/cm^2 en environnement sec, ce qui est très bas.

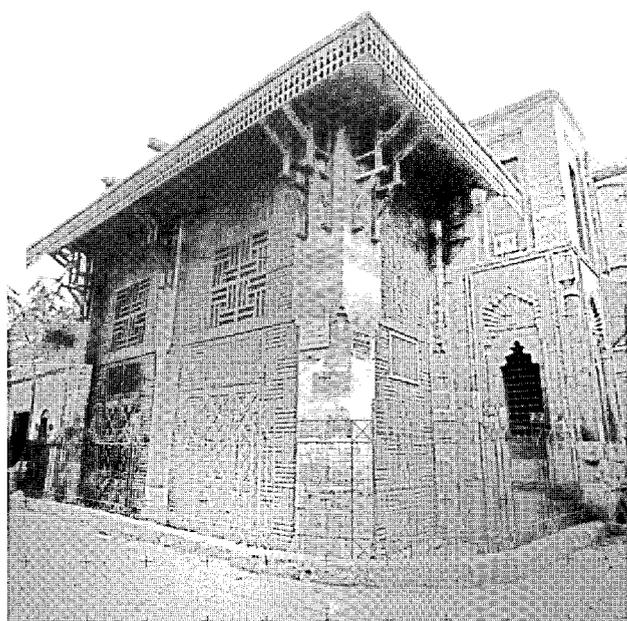
Autre facteur expliquant le mauvais état de conservation des bâtiments historiques, la multiplicité des administrations supervisant ces édifices (certains dépendent du ministère des *Waqf*, d'autres de l'Organisation des antiquités et du ministère de l'Éducation). D'où une certaine incohérence dans les politiques et une perte de temps en communication entre les différents services. Les xix^e et xx^e siècles ont mis un terme à une tradition d'entretien vieille de dix siècles. La modernité a imposé un changement radical du milieu physique et des concepts et valeurs esthétiques prédominants. Elle a aussi provoqué un décalage entre certaines secteurs de la population et l'environnement dans lequel elles vivent, ce qui explique en partie la mauvaise situation actuelle.

Jusqu'à une date récente, en vertu des décisions d'urbanisme prises dans les années 1960, on a relogé un grand nombre d'habitants dans des bâtiments historiques à la suite de l'écroulement de leurs maisons délabrées. La location d'édifices historiques au secteur privé – qui en fait un usage incompatible avec la fonction originale du bâtiment – a provoqué de graves dommages. Les édifices historiques du Caire sont très nombreux, mais les ressources et les moyens du Conseil suprême des Antiquités sont limités. Bien qu'il existe un Centre de documentation pour les antiquités islamiques, certains monuments n'ont jamais été répertoriés. Les registres actuels doivent être mis à jour pour être conformes aux normes scientifiques internationales.

Stratégies de restauration

Une définition précise de la restauration a été donnée dans la Charte de Venise (1964)². La restauration moderne vise à révéler l'état original dans les limites du matériau existant, différent de ce qu'il était

autrefois, pour revenir à l'original en reconstruisant une forme perdue. Aujourd'hui, l'objectif des projets de réhabilitation devrait être d'identifier les valeurs (affectives, culturelles et d'usage) qui s'attachent aux biens culturels et de déterminer leur ordre de priorité. Les messages essentiels des sites historiques seront ainsi respectés et finalement préservés.



65. Projet du CIAH pour la conservation du sabîl du sultan Qâytbâ

La doctrine permettant d'analyser, de conserver et de restaurer la structure du patrimoine architectural a été formulée dans une charte récente de l'ICOMOS intitulée *Principes pour l'analyse, la conservation et la restauration des structures du patrimoine architectural* (2003)³. Ce nouvel instrument vient compléter les directives de la Convention du patrimoine mondial qui spécifient qu'une gestion systématique est essentielle pour renforcer le « processus de suivi des sites du patrimoine mondial avec des rapports réguliers sur son état

de conservation »⁴. Qui plus est, les projets de réhabilitation doivent se plier aux recommandations de l'UNESCO adoptées à Nairobi (1976) : « *Chaque ensemble historique ou traditionnel et son environnement devraient être considérés dans leur globalité comme un tout cohérent dont l'équilibre et le caractère spécifique dépendent de la synthèse des éléments qui le composent et qui comprennent les activités humaines autant que les bâtiments, la structure spatiale et les zones d'environnement. Ainsi tous les éléments à part entière, y compris les activités humaines même les plus modestes, ont, par rapport à l'ensemble, une signification qu'il importe de respecter.* »⁵

Les projets de réhabilitation devraient donc prendre en compte les questions historiques, socio-économiques et culturelles pertinentes associées au site. Ils devraient également intégrer le patrimoine dans la vie de la communauté, afin d'assurer le développement durable et de subvenir aux besoins des habitants d'une ville historique. Les aspects sociaux de la restauration du patrimoine sont clairement exprimés dans d'autres instruments internationaux, dont la Déclaration de Lahore (1980), la Charte des villes historiques (1987), le texte révisé de la Charte de Burra de la section australienne de l'ICOMOS (1999) et le Document de Nara sur l'authenticité (1994)⁶. On ne doit oublier ces principes à aucun stade du travail de restauration, de la collecte des données et de l'analyse des détériorations, du diagnostic, de l'élaboration des projets de restauration et de la formulation des recommandations et des mesures de traitement.

La sensibilisation du public et la recherche de synergie

Il est maintenant largement admis qu'il faut impliquer le public dans le processus de réhabilitation, car c'est un

LE TISSU URBAIN

facteur essentiel pour identifier les besoins et les priorités réels. L'article 27 de la Convention du patrimoine mondial incite les États à « renforcer le respect et l'attachement de leurs peuples au patrimoine culturel et naturel. [...] Ils s'engagent à informer largement le public des menaces qui pèsent sur ce patrimoine et des activités entreprises en application de la présente Convention ». Et, pourtant, il faut intensifier les efforts pour accroître l'intérêt du public envers la préservation du patrimoine culturel, en recourant aux médias comme la presse, la radio et la télévision, mais également par des publications et des expositions. Dans le cadre de cette campagne de sensibilisation, il convient de donner des précisions au public, notamment sur l'envergure des travaux et sur le budget dépensé ou requis pour tout projet de restauration majeur. Le patrimoine culturel devrait également être inscrit au programme d'histoire dans les écoles, et illustré par des visites sur les sites pour que les élèves et les étudiants connaissent leur histoire et leur civilisation. L'architecture islamique devrait être étudiée dans les facultés des sciences, de l'ingénieur et des arts, afin de familiariser les ingénieurs avec la valeur esthétique et les caractéristiques visuelles de l'urbanisme traditionnel. Il serait bon d'instituer des départements de conservation dans les facultés d'ingénierie (en troisième cycle) pour former les ingénieurs aux défis de la détérioration. Au niveau de l'administration, nous avons besoin d'un centre de documentation dont le personnel spécialisé recueillerait et classerait toutes les informations relatives au patrimoine islamique, comme les manuscrits, les documents et les ressources historiques disponibles dans de nombreux départements du Conseil suprême des Antiquités. Les moyens du département d'ingénierie en seraient renforcés, ce qui lui permettrait de réaliser des plans précis et détaillés des bâtiments et des zones historiques à l'aide de photographies et de techniques modernes (photogrammétrie et

numérisation par balayage). Pour de nombreux bâtiments on ne possède depuis le siècle dernier que quelques dessins réalisés durant l'existence du Comité pour la préservation des monuments de l'art arabe.

Fondée par décret présidentiel, la nouvelle Agence pour la conservation du Caire historique (intra-muros et extra-muros) doit avoir tous pouvoirs pour assurer la préservation, l'entretien et la conservation, non seulement des bâtiments historiques, mais aussi du tissu urbain et des caractéristiques et activités de la ville historique. Il est également primordial d'améliorer le savoir-faire des entreprises recrutées en matière de conservation. Elles devraient comprendre des architectes spécialistes des travaux de conservation, des restaurateurs en architecture, une main-d'œuvre qualifiée et bien formée, et posséder les équipements spéciaux nécessaires. Il serait souhaitable de créer un comité archéologique architectural, spécialiste du patrimoine islamique, qui examinerait les projets novateurs concernant le Caire islamique. Ce comité fixerait les normes pour améliorer l'apparence générale des bâtiments et donner ainsi naissance à une nouvelle architecture en relation avec le patrimoine islamique. Son objectif serait de trouver un tissu urbain nouveau qui puisse s'intégrer et s'harmoniser avec le précédent. Un comité de ce genre a bien été créé en 1973, mais sans aucune spécialisation en matière de patrimoine. C'est la raison pour laquelle il n'a eu aucun effet et a cessé d'exister en 1975.

Afin de préserver ces quartiers, les conservateurs considèrent qu'il est de la plus haute importance d'interdire par décret l'accès aux véhicules et de faire de toute partie historique une zone piétonne, ne permettant qu'une circulation limitée à certaines heures pour approvisionner les commerces. Il faut créer des écoles pour enseigner aux artisans les

techniques traditionnelles ; le besoin pressant de ces métiers s'est récemment fait sentir pendant les travaux de restauration entrepris par des missions étrangères dans le Caire islamique. Pour le *wakāla* al-Ghūri et pour la maison al-Sinnari, la capacité de formation de l'école d'artisanat s'est révélée insuffisante.

Il est urgent de revaloriser toute la zone historique, en réhabilitant les infrastructures (réseau des égouts et approvisionnement en eau et en électricité) et en améliorant les activités commerciales et l'artisanat pour les rendre compatibles avec le caractère du quartier. Il faudrait adapter les bâtiments historiques à de nouveaux usages. Il conviendrait de combiner commerces et logements pour respecter l'histoire sociale et économique du Vieux Caire. Le développement d'un tourisme approprié devrait également faire partie des objectifs principaux de cette entreprise de réhabilitation, afin de mettre en valeur le caractère distinctif de chacun des multiples quartiers islamiques différents.

Un plan directeur détaillé pour la préservation du quartier avec un programme d'entretien aiderait considérablement à préserver et, à terme, à améliorer la richesse culturelle et la diversité sociale du tissu urbain. Dans ce plan, il faudrait prendre en compte la question de l'utilisation des bâtiments en se fondant sur l'analyse systématique de la typologie, de l'état des édifices et des besoins, ainsi que des exigences des habitants. Cela renforcerait l'utilisation durable des ressources culturelles existantes.

Enfin, il est indispensable de se poser un certain nombre de questions : Quel est le but de la préservation du patrimoine culturel ? Comment faire prendre conscience aux gens de l'importance de la tâche ? S'agit-il de réhabiliter des bâtiments historiques uniquement pour les préserver ou bien de donner une

nouvelle naissance à ces bâtiments en les rénovant et en les intégrant dans le tissu urbain ? À ces interrogations, il n'existe qu'une réponse possible : tout projet de réhabilitation doit prendre en compte la totalité des éléments d'appréciation sur le plan historique, social, économique et culturel pour que le patrimoine s'insère pleinement dans la communauté. C'est la seule façon d'assurer un développement urbain durable qui réponde aux besoins des résidents des villes historiques.

| NOTES

1. SO₃ = oxydes de soufre/anhydrides sulfuriques et NaCl = chlorure de sodium.
2. La Charte internationale sur la conservation et la restauration des monuments et des sites (Charte de Venise), ICOMOS, 1964.
Voir : http://www.international.icomos.org/centre_documentation/chartes_f.htm
3. Voir : http://www.international.icomos.org/chartes/structures_f.htm
4. Convention concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel UNESCO, 1972. Directives opérationnelles pour l'application de la Convention du patrimoine mondial, 1999, article 69 ; voir aussi : Feilden, B. & Jokilehto : *Management Guidelines for World Heritage Sites*, ICCROM, 1993.
5. Recommandation concernant la sauvegarde des ensembles historiques ou traditionnels et leur rôle dans la vie contemporaine (Déclaration de Nairobi), UNESCO, 1976.
6. Déclaration de principe en ce qui concerne la sauvegarde du patrimoine architectural islamique (Déclaration de Lahore), Colloque international de l'UNESCO, 1980 ; Charte internationale pour la sauvegarde des villes historiques (Charte de Washington), ICOMOS, 1987.
Le texte intégral de toutes les chartes est disponible sur : http://www.international.icomos.org/centre_documentation/chartes_f.htm

I NOUVELLES DU PATRIMOINE NUMÉRIQUE

L'engagement durable de constituer un patrimoine numérique – les défis des milieux d'apprentissage pour les institutions du patrimoine

Namir Anani

*Directeur général du Réseau canadien d'information sur le patrimoine
(<http://www.rcip.gc.ca>)*

Avec l'émergence de la société du savoir dans le contexte actuel de mondialisation de l'information, un engagement durable envers la constitution d'un patrimoine numérique exige une participation accrue du public à la découverte et à la création de connaissances. Le rythme auquel le public utilise les nouvelles technologies dans la vie quotidienne crée une occasion sans précédent pour les institutions du patrimoine ; on peut penser que des services en ligne personnalisés et conviviaux, riches en contenu, aideront les musées à susciter l'engouement et la fidélité du public dans les années à venir.

Le temps devient une denrée rare, et, par suite, le public en ligne privilégie un accès souple et commode à des services de pointe qui facilitent les tâches ordinaires et répondent à des exigences précises. Cela ressort clairement de la croissance importante des possibilités de libre-service en ligne offertes notamment dans les secteurs des banques, du commerce et des communications. De récepteur passif, le public en ligne devient progressivement créateur et diffuseur de contenu. La popularité des carnets Web (« blogues »), qui sont devenus un moyen de création et d'échange de contenu et un véhicule de commentaire culturel, témoignent de l'évolution de la participation et de l'expression des citoyens dans le monde numérique. Selon plusieurs études, le public qui recherche un savoir et des occasions d'apprendre peut être réparti dans les catégories suivantes :

- Les apprenants permanents cherchent des réponses à des questions précises, afin d'acquérir des connaissances générales et de stimuler leur croissance personnelle.
- Les apprenants par la découverte font des recherches, moins pour obtenir des réponses à des questions précises que pour acquérir des connaissances générales et pour leur plaisir.
- Les apprenants formels accèdent à des environnements d'apprentissage structurés et acquièrent des connaissances pour des fins d'éducation reconnue.

- Les apprenants spécialisés accèdent à l'information pour acquérir des connaissances liées à leur carrière et à leur milieu de travail.

L'apprentissage personnalisé, adapté aux besoins toujours changeants des apprenants, est donc de plus en plus reconnu comme modèle éducatif de l'avenir, car il permet l'abolition des contraintes liées au temps, au lieu ou à d'autres barrières. Mais, l'émergence d'environnements virtuels comme véhicules d'apprentissage personnalisé donne lieu à beaucoup de discussions. Les nouveaux défis portent sur la définition et la normalisation des objets d'apprentissage, le savoir-faire technologique, l'analyse des besoins des enseignants et des étudiants, de même que la mise en œuvre de modèles pour les affaires.

La tâche première et essentielle des musées est de transmettre un savoir à la société. Étant donné les changements sociaux et technologiques mentionnés plus haut, l'accomplissement de cette tâche exige une analyse précise des services qu'ils offrent actuellement, en vue d'améliorer l'interactivité des systèmes en ligne et la participation active du public. Voici quelques services en ligne susceptibles d'accroître l'intérêt du public envers les objets que possèdent les musées :

- Avant la visite, des didacticiels Web offrant des simulations et des présentations interactives peuvent accroître l'intérêt et la préparation du public en vue de l'acquisition de connaissances liées à une exposition ou à un musée en particulier.
- Après la visite, des forums de discussion en ligne fournissent des connaissances supplémentaires sur une exposition ou un musée en particulier, et suscitent l'intérêt du public envers d'autres contenus ou établissements du patrimoine.
- Des milieux virtuels d'apprentissage permettent de diffuser les résultats de recherches et de créer un savoir supplémentaire.
- Des ateliers interactifs en ligne sont destinés à des professionnels et au grand public.

De plus, les réactions des gens qui utilisent ces services, ajoutées aux mécanismes de suivi et de mesure en ligne, permettront aux musées de répondre davantage aux besoins évolutifs du public et de mieux exploiter le médium virtuel.

Au sein de la société, les musées favorisent l'expression culturelle et la connaissance du patrimoine : ce sont des moyens essentiels pour développer les interactions entre les gens et resserrer le tissu social. Il est crucial que les institutions du patrimoine sachent épouser rapidement les tendances actuelles et développer leur rôle dans cette société du savoir et des services à la demande qui est en train de naître. Leur nouvelle mission est d'offrir la possibilité d'imaginer l'avenir et de lui donner forme.

museum

INTERNATIONAL

CORRESPONDANCE

Questions d'ordre rédactionnel :

Museum international

UNESCO, 7, place de Fontenoy,

75352 Paris 07 SP, France.

Tél. : (+33.1) 45.68.43.39 / Fax : (+33.1) 45.68.55.91

Internet : <http://www.unesco.org/culture/museumjournal>

ABONNEMENTS (anglais)

Blackwell Publishers

108 Cowley Road

Oxford OX4 1JF

Royaume-Uni

Exemplaires d'articles parus dans *Museum*

Institute for Scientific Information

Att. of Publication Processing

3501 Market Street

Philadelphia, PA 19104

États-Unis d'Amérique

Les articles signés expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'UNESCO ou de la rédaction.

Les appellations employées dans *Museum international* et la présentation des données qui y figurent n'impliquent de la part du Secrétariat de l'UNESCO aucune prise de position quant au statut juridique des pays, territoires, villes ou zones, ou de leurs autorités, ni quant au tracé de leurs frontières ou limites.

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement sur quelque support que ce soit le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur (loi du 11 mars 1957, art. 40-41; Code pénal, art. 425).

© UNESCO 2005

www.unesco.org/publishing

DÉCOUVREZ LES ATOUTS DU NOUVEAU SITE DES ÉDITIONS UNESCO

Présenté aussi en anglais et en espagnol

La liste des derniers titres parus

Le Club des lecteurs de l'UNESCO et ses avantages

Une interactivité accrue
Un compte personnalisé : pour suivre vos commandes ou tout simplement, retrouver votre mot de passe

UNESCO.ORG | L'Organisation | Éducation | Sciences naturelles | Sciences sociales | Culture | Communication & Information | Services

EDITIONS UNESCO

Accueil Livres Multimédia Périodiques Cartes Presse Votre commande

Vient de paraître

Enghin Español Recherche Recherche avancée

Livres Multimédia Périodiques Cartes scientifiques Presse

Patrimoine Mondial

PATRIMOINE MONDIAL
N° 35
7,00 €

Comment la viticulture a modelé le paysage eurocéen
Dossier spécial : Villes africaines et patrimoine
L'ancienne ville de Djenné
Les églises en bois du sud de la Petite Pologne
Persepolis, symbole de l'Empire achéménide
La Quebrada de Humahuaca...

RÔLES MASCULINS, MASCULINITÉS ET VIOLENCE
Perspectives d'une culture de paix
29,73 €

Quels sont les liens entre, d'une part, les hommes et la masculinité et, d'autre part, la paix et la guerre ? Quels sont les meilleurs moyens de changer la perception traditionnelle de la masculinité pour la rendre plus favorable à la paix ? Quelles seraient les...

DROIT D'AUTEUR ET DROITS VOISINS (EN ARABE)
38,11 €

Depuis sa création, l'UNESCO développe régulièrement son action dans la promotion de la protection juridique du droit d'auteur et des droits voisins, aussi bien au niveau national qu'au plan international. L'expérience a montré en effet que, dans la vie sociale...

ÉDUIQUER POUR UN AVENIR VIABLE : ENGAGEMENTS ET PARTENARIATS
19,80 €

Éduquer pour un avenir viable : engagements et partenariats, actes d'un colloque organisé conjointement par l'UNESCO et le Ministère sud-africain de l'Éducation en marge du Sommet mondial sur le développement durable, rassemble les contributions d'une large...

A la une

Patrimoine Mondial

Un très bel album pour découvrir le patrimoine de l'humanité.

BASICILURES

1. Patrimoine de l'humanité 23,50 €
2. Où vont les valeurs ? 21,50 €
3. Histoire générale de l'Afrique (édition principale) 45,73 €

Distribution et partenaires
Droits et autorisations
Sécurité et confidentialité

Documents UNESCO
Bibliothèque

Suite

Les meilleures ventes en ligne

Le choix entre paiement en ligne sécurisé et paiement par courrier

Un meilleur accès à l'information

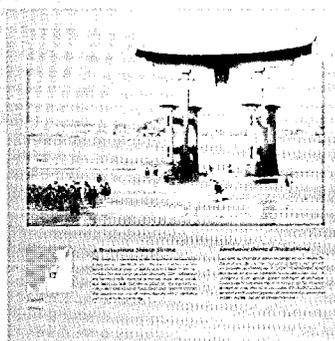
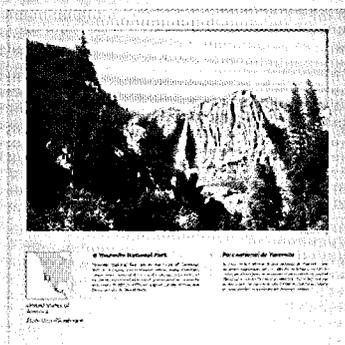
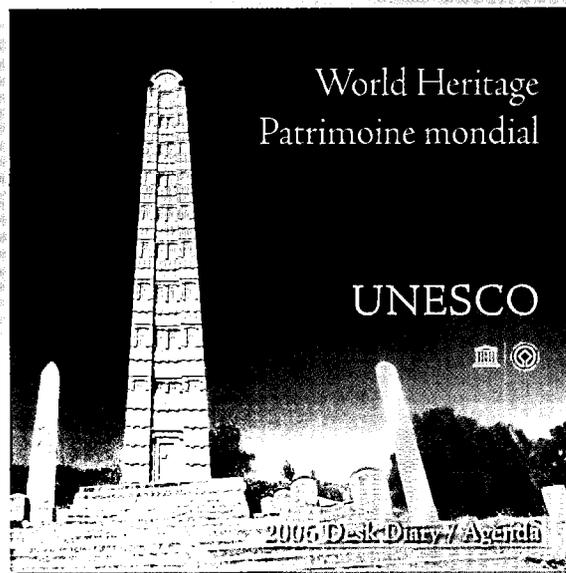
- Recherche transversale par thème sur l'ensemble des publications
- Recherche par auteur, mots-clés, collection ou par titre
- Une présentation détaillée des ouvrages
- Des commentaires de presse



D VIENT DE PARAÎTRE

Agenda UNESCO du Patrimoine mondial 2006

› Une semaine par page avec en regard une photographie en couleurs d'un site du patrimoine mondial, brièvement légendée. En ouverture, une présentation de la Convention concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel, de ses objectifs, des critères de sélection et des institutions qui assurent sa mise en œuvre ainsi que la liste des États signataires et des sites inscrits.



Nouveau format : 22 x 22 cm,
dos collé, 160 p., 67 photos en couleurs
Planning annuel, répertoire
Bilingue : français/anglais
ISBN 92-3-003994-2
18,00 €
Éditions UNESCO

Pour commander, contactez : Jean De Lannoy - DL Services sprl
Avenue du Roi 202 - B 1190 Bruxelles, Belgique
Tél. : + 32 2 538 43 08
Fax : + 32 2 538 08 41
E-mail : jean.de.lannoy@euronet.be

ou

www.unesco.org/publishing
 Paiement sécurisé



Éditions UNESCO

7, place de la Fontenay, 75352 Paris 07 SP, France

fax : +33 (0)1 45 78 17 97

e-mail : publishing.promotion@unesco.org

www.unesco.org/publishing